

CASSE-R[^]ÔLES

N° 23 ★ FÉVRIER-AVRIL 2023

DOSSIER
ÉCOFÉMINISME



Journal féministe et libertaire à prix libre

L'année 2023 s'est ouverte, sur le plan international, avec des tensions ou des guerres tous azimuts, Ukraine, les Balkans, Taïwan, le Moyen-Orient, l'Afrique subsaharienne, etc. Le dérèglement climatique provoque des catastrophes partout dans le monde, trop chaud, trop froid, trop sec, trop d'eau, il n'est plus possible de cultiver dans les conditions habituelles ni même de vivre. Les épidémies perdurent avec aucun accès aux soins dans certains pays, et peu dans d'autres. Tous ces événements provoquent des déplacements de population, des famines et malnutritions, des mort-es et des blessé-es. Les femmes et les enfants en sont les premières victimes. Trois cent quarante millions de personnes dans le monde devraient bénéficier de l'aide humanitaire qui parvient rarement jusqu'à elles.

En Afghanistan, les femmes sont exclues de toute vie sociale. En Iran, elles ont lancé une mobilisation vigoureuse contre les mollahs, rejointes par de nombreux hommes. Ailleurs, sur tous les continents, d'autres femmes s'engagent dans d'autres modes de production agricole, dans la défense de sites naturels, dans des relations différentes aux autres humains, qu'elles qualifient ces actions et ces luttes d'écoféministes ou non. Elles participent ainsi à remettre en cause les fondamentaux de nos sociétés industrielles, génératrices de guerres et d'inégalités. En luttant contre le capitalisme et le patriarcat, un espoir est possible.

CASSE-RÔLES

Les infos contenues dans ce numéro ont été arrêtées le 31 décembre 2022

Ont participé à ce numéro : Alain, André, Annie, Caillou, Christine, Colette, Dominique, Hélène, Hervé, Justhom, Laurence, Michèle, OLT, Sagna, Solange, Véronique

Couverture : Rassemblement féministe à Bure, septembre 2019 (*Reporterre*)

Maquette, mise en page, correction : Jean-Marc B., Solange

Abonnements et contacts : p. 6

Imprimerie : Espace Copie Plan, Guéret (23)

ISSN 2646-6961

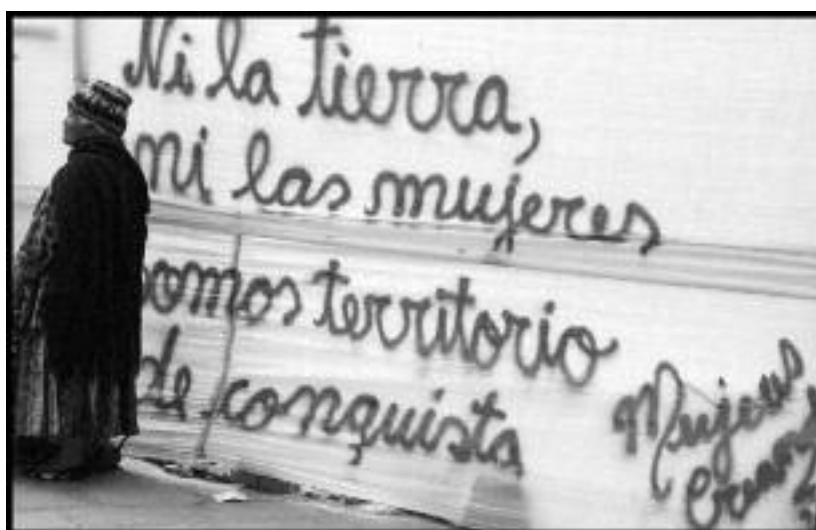
ISSN (en ligne) ISSN 2804-3995

Les articles n'engagent que leurs auteurs et autrices

Association

Les Amies et Amis de Casse-rôles

Siège social : 54, avenue de la Révolution, 87000 Limoges



CONTRIBUTIONS...

Ami·es lecteurs et lectrices, vous souhaitez nous adresser un article pour le prochain numéro de *Casse-rôles* (n° 24, sortie 1^{er} mai 2023) : votre proposition devra nous parvenir pour le 20 mars, dernier délai !

«Femmes, vie, liberté»

Depuis la mort de Mahsa Amini, cette jeune Kurde iranienne arrêtée par la police des mœurs pour tenue inappropriée, la colère ne faiblit pas en Iran, en dépit d'une répression meurtrière.

LES TÉMOIGNAGES de cette répression défient la censure et parviennent à l'extérieur du pays grâce à des réseaux privés.

Manifestant-es tué-es à bout portant, prisonnières violées et torturées, condamnations à mort suscitent l'indignation de la Communauté internationale : les Iranien-nes exilé-es, les organisations féministes des pays occidentaux affirment leur soutien, et la communauté européenne vote des sanctions contre la police des mœurs, jugeant l'usage, généralisé et disproportionné de la force, inacceptable. Mais est-ce suffisant ?

Nous avions promis, dans notre précédent numéro, de revenir sur ce sujet et son contexte géopolitique. Le site Orient XXI propose des articles de spécialistes de l'Iran. Celui de Bernard Hourcade, directeur de recherche au CNRS pour le monde iranien et indien, inscrit le soulèvement actuel dans l'histoire de l'Iran depuis la révolution de 1979¹.

La révolte de la troisième génération

Pour le chercheur, cette révolte est celle des petites-filles et petit-fils de Khomeiny. Ce n'est pas seulement la révolte de jeunes femmes contre le voile islamique, c'est plus que cela. Toutes ces petites manifestations locales sont l'aboutissement d'une série de mouvements protestataires depuis l'avènement de la République islamiste en 1979.

La contestation est un héritage de la révolution de 1979, le pouvoir contrôlé depuis quarante ans par le clergé chiite a toujours bénéficié d'un soutien populaire, un consensus construit autour de ses mythes fondateurs que sont le renversement de la monarchie, la personnalité de Khomeiny et, surtout, la guerre Irak-Iran (1980-1988).

L'attachement de tous les Iraniens à la République, à la liberté, au droit de vote, au droit de s'exprimer, à l'esprit de contestation et, si nécessaire, à la révolte... cet esprit révolutionnaire est revendiqué par tous les Iraniens, qu'ils soient fidèles ou opposés au régime islamique. Malgré la répression, les trois générations qui ont grandi sous la République islamique n'ont jamais cessé de s'exprimer, de revendiquer à propos de pouvoir politique, d'économie et, aujourd'hui, de culture.

Le président Ebrahim Raïssi, 63 ans, élu en 2021, a combattu comme soldat dans la guerre contre l'Irak. Beaucoup de ces anciens combattants ont bénéficié après la guerre d'avantages matériels et le pays est aujourd'hui entre leurs mains.

Pour cette génération (les plus de 60 ans forment 12 % de la popula-

tion), la priorité est la stabilité du régime islamique et la sauvegarde des avantages moraux et matériels – immenses ou modestes – qu'ils ont acquis.

Leurs enfants forment une nouvelle classe moyenne ayant bénéficié de la politique d'instruction publique mise en place par la République islamique. La presque totalité de la population, y compris les filles en zone rurale, est alphabétisée et il y a aujourd'hui en Iran presque 4 millions d'étudiant-es de très haut niveau. Leurs parents ont fait la révolution, eux restent de bon-nes musulman-es, mais l'instruction reçue les pousse à plus de réserve sur l'idéologie islamiste et les idéaux « révolutionnaires ».

En 2015, l'accord sur le nucléaire et la levée des sanctions économiques avaient suscité chez cette classe moyenne éduquée un espoir de changement, de prospérité et d'ouverture ; le revirement de Donald Trump, en 2018, a douché les espoirs d'évolution politique, provoqué une grave crise économique en favorisant l'accession au pouvoir des factions les plus conservatrices et radicales, et l'élection d'Ebrahim Raïssi. Les négociations ont repris depuis l'élection de Jo Biden ; mais entre les Américains soumis au lobbying israélien et les opposants iraniens à toute ouverture économique et politique, les négociations sont difficiles.

La révolte des jeunes femmes a éclaté dans ce contexte.

Tou-tes veulent simplement être libres

Les jeunes femmes de 15 à 25 ans sont paradoxalement le pur produit de deux valeurs héritées de la Révolution et sou-

vent oubliées par la République islamique : l'éducation généralisée, l'attachement à la liberté de parole et surtout l'esprit de révolte [...] Étudiant-es, jeunes chômeur-ses et lycéen-nes ne sont pas imprégnés des mythes et souvenirs d'une Révolution et d'une guerre vieilles de plus de 40 ans. Le port du voile islamique, qui avait convaincu, en 1978, les femmes des milieux populaires de se joindre en masse aux manifestations contre le Chah, est pour elles et eux un simple reliquat historique qui a perdu toute valeur « révolutionnaire » et qui ne correspond plus aux normes morales actuelles, même dans les milieux populaires. Tous et toutes veulent simplement être libres.

Annie Nicolai



1. Article mis en ligne le 18 octobre 2022 ; les citations sont tirées de ce site.

Une bombe qui s'appelle liberté

Rencontre avec Chahla Chafiq

Le 5 juillet 2022, une loi «sur le hijab et la chasteté du pays» ont été mis en place par le président Ebrahim Raïssi. Ainsi, de nouvelles restrictions vestimentaires s'imposent aux femmes. Le foulard obligatoire pour les femmes doit, en plus de couvrir les cheveux, également couvrir le cou et les épaules.

LA BANQUE IRANIENNE MELLAT, qui compte 1.400 succursales en Iran, a publié une directive interdisant aux employées de porter des chaussures à talons hauts et des bas. Elle interdit aussi à ses directeurs masculins d'avoir des femmes comme assistantes administratives. Le 5 juillet également, le bureau du procureur de la ville de Mashhad a publié une lettre demandant au maire d'empêcher les femmes qui portent un «hijab inapproprié» d'utiliser le métro¹. Des activistes ont alors appelé les femmes à sortir dans les rues des villes iraniennes sans hijab, le mardi 12 juillet. Le mouvement a été lancé sur les réseaux sociaux en réaction à la montée de la répression des libertés des citoyennes.

Ce mouvement de 2022 montre des femmes au premier plan. Les femmes ont souvent dénoncé le patriarcat, mais parce qu'elles étaient le plus souvent intellectuelles ou occidentalisées, leur voix ne portait guère jusqu'au cœur des quarante millions d'Iraniennes, tant la grande partie des hommes, arrimés aux valeurs familiales, s'y opposaient ou refusaient de s'y engager.

Désormais, «des verrous essentiels ont sauté, le mensonge et la peur²».

Le mouvement des femmes, après l'assassinat de Mahsa Amini, 22 ans, matraquée et laissée sans soins (16/09), puis de Hadis Najafi, 20 ans, tuée de 6 balles (23/09), et aussi celui des lycéennes, Nika Chakarami, 17 ans, torturée et tuée (20/09), et Sarina Esmailzadh, 16 ans, matraquée et tuée (23/09), a fait venir, en nombre important, les hommes aux manifestations. Et, pourtant, la police continue de matraquer, de tuer, d'emprisonner. Il y a eu près de 500 mortes et des milliers d'arrestations, mais la jeunesse se retrouve dans la rue, celle qui est née au XXI^e siècle, les enfants et petits-enfants de celles et ceux qui s'étaient déjà levés mais qui n'avaient pas pu se dégager de l'emprise du pouvoir théocratique fondé sur la peur, la corruption et la répression. Des parents, et des grands-parents, qui avaient pris part à la Révolution islamique de 1979, et aux mouve-



Photos et dessins de Nika Chakarami

ments de la dernière décennie, les rejoignent. Tous et toutes partagent leur exaspération face au pouvoir répressif et corrompu. Les slogans «À bas la dictature» ou «On ne veut plus de ce pouvoir» sont largement entendus dans les manifestations.

La nouvelle génération dirige ainsi un mouvement de société civile, dans la passion de la liberté et en cristallisant toutes les protestations et les résistances accumulées depuis quarante-trois années, sur des revendications concrètes, comme le rejet du voile obligatoire.

Le voile est un symbole, un étendard, un drapeau. L'obligation du port du voile, ce n'est pas seulement se couvrir la tête et le corps, c'est aussi toute une série de mesures accompagnant les lois discriminatoires, l'infériorisation des femmes dans le champ de la famille, mais également la mise en place d'une police de conduite morale. C'est cela qui a causé la mort de la jeune Mahsa en septembre dernier, qui a motivé les premières protestations donnant lieu à une révolte généralisée.



C'est une remise en cause du pouvoir théocratique qui veut continuer à enfermer le corps des femmes dans un voile, au nom d'une pudeur féminine d'un autre âge.

Le système hiérarchique du pouvoir islamique s'appuie sur la manipulation des religieux pour placer à la tête de l'État et, à sa tête, le leader suprême religieux. Il domine les femmes, puis tout citoyen, et annihile toute liberté.

Et pourtant, contraintes de cacher leur corps, les filles vont à l'école; deux millions de jeunes femmes étudient aujourd'hui à l'université représentant la moitié des étudiantes, partageant culture et science avec les jeunes hommes, sans sentiment d'infériorité. Comme dans de nombreux pays, les jeunes se saisissent des réseaux sociaux pour savoir comment vivent, pensent, chantent, dansent les autres jeunes du monde, ou en joignant les moins jeunes quand elles et ils s'adressent aux membres de leur diaspora, à leur famille et ami-es exilé-es.

Depuis trois décennies, le pouvoir n'a pas permis une amélioration des conditions de vie, bien au contraire. Le fossé des classes se creuse entre les puissants – qui possèdent quasiment tout – et les gens d'en bas de plus en plus pauvres. La classe moyenne s'appauvrit face à une inflation débridée et une corruption éhontée, si bien que le pouvoir perd tous les médiateurs potentiels entre la société civile et lui. Sa seule force, c'est intimider et tuer, c'est de semer la terreur!

Le pouvoir survit sur une armée idéologique, c'est-à-dire sur des gens qui ont des intérêts comme dans tous les systèmes totalitaires, qui développent une classe sociale liée au pouvoir par l'argent et l'idéologie. Ce qui reste de la première décennie, c'est le mensonge et la corruption généralisée du pouvoir, la pauvreté galopante, l'absence totale de liberté.

Le mouvement féministe en Iran, en contestant le voile forcé, rejette cette emprise humiliante sur le corps des femmes, cette servitude à un ordre patriarcal qui les dépossède. Ôter son voile en pleine rue devant la police, c'est une remise en cause frontale de l'hégémonie illégitime du régime théocratique, ce pouvoir des mollahs. Bout de tissu à retirer, à brandir, à brûler comme tous les oripeaux de ce régime d'enfer! Et les portraits du Guide suprême sont piétinés, arrachés, mis à feu: quel blasphème! Dimension symbolique que ressentent les jeunes hommes, car ils comprennent la dépossession de leur être à eux aussi, dépossession qui s'opère si on ne réagit pas, par un État immoral et dépravé. La répression généralisée est érigée en unique doctrine de gouvernement.

Le retour de la religion dans la politique est un phénomène de l'époque, cela ne se réduit pas à l'islam, l'islamisme est mis au-devant de la scène, c'est une



idéologisation de la religion à des fins politiques. Mais depuis les années 1980, on est en train de vivre une articulation et une alliance entre des mouvements idéologico-religieux de toutes obédiences, les évangélistes y compris, avec les forces d'extrême droite et répressives. La base de ce mouvement idéologico-politique religieux, lié avec des extrêmes, c'est toujours la répression des libertés sexuelles, le sexisme, le racisme parfois, ce sont des idéologies qui répriment toute liberté et tout ce qui sort de l'ordre. Et l'ordre moral qu'ils proposent, c'est la domination sexiste.

Mais les sociétés civiles ne sont pas encore étouffées tant qu'elles sont en mouvement contre l'illégitimité.

Quoiqu'il arrive, même si ce mouvement ne parvient pas à renverser le régime, il a déjà fait reculer le régime, certains proposent des aménagements, cela ne suffira pas, bien sûr. La peur a changé de camp. Cette victoire est cher payée car beaucoup de sang a été versé. Si le mouvement venait à mourir, il n'aurait pas été vain. Il renaîtra plus fort et dans une forme plus radicale encore.

Dans le livre, *Le Rendez-vous iranien de Simone de Beauvoir*³, Chahla Chafiq rappelle que Simone de Beauvoir a refusé de porter le hijab en rencontrant Khomeini, mais surtout en utilisant les paroles des jeunes sur des blogs en 2019, elle a dépeint une jeunesse éprise de liberté, d'émancipation au mépris de sa vie. Tout ce qui fait écho aujourd'hui, avec cette jeunesse et ce mouvement qui brave le régime mortifère des normes et des mœurs que le pouvoir islamique impose à tous et toutes. Les femmes ont déclenché un mouvement non violent et puissant, une bombe qui s'appelle liberté.

Hélène Hernandez

1. <<https://www.rfi.fr/fr/moyen-orient/20220712-iran>>.

2. Chahla Chafiq, dans l'émission Femmes libres sur Radio libertaire, 89.4: <<https://emission-femmeslibres.blogspot.com/2022/10/chahla-chafiq-corneli-moser.html>>. Toutes les citations suivantes émanent des propos de Chahla Chafiq au cours de cette émission.

3. Chahla Chafiq, *Le Rendez-vous iranien de Simone de Beauvoir*, éditions iXe, 2019.

«Baraye»

En septembre 2022, Shervin Hajipour, chanteur de hip-hop de 25 ans, publie sur les réseaux sociaux la chanson **Baraye** qui reprend les tweets et les slogans des manifestants iraniens depuis la mort de Mahsa Amini.

Cette chanson, écoutée et reprise dans le monde entier, devient l'hymne de la révolte. Le chanteur, arrêté en septembre 2022, a été libéré en octobre. Il semble aujourd'hui qu'il se fasse plus discret, ce qui pousse certains à imaginer que des pressions ont été exercées sur lui pendant son arrestation...



Pour danser dans la rue
Pour la peur au moment
[de s'embrasser
Pour ma sœur, ta sœur, nos sœurs
Pour changer les cerveaux érodés
Pour la honte,
Pour la pauvreté
Pour le désir d'une vie normale
Pour le bien des pauvres enfants
[qui fouillent dans les poubelles,
[et leurs rêves
Pour cette économie autoritaire
Pour cet air pollué
Pour Vali-'asr et les arbres desséchés
Pour Piruz et sa probable extinction
Pour les innocents chiens interdits
Pour les pleurs incessants
Pour le rêve de se remémorer
[ce moment de l'histoire
Pour un visage riant
Pour les étudiants,
Pour l'avenir

Pour ce «paradis» obligatoire
Pour les intellectuels emprisonnés
Pour les enfants afghans
Pour tout cela
Pour le manque de répétitions
Pour tous ces slogans creux
Pour les ruines de ces maisons
[mal construites
Pour le sentiment de paix
[et de tranquillité
Pour le soleil après de longues nuits
Pour les pilules contre les maladies
[mentales et l'insomnie
Pour les hommes, la patrie,
[la prospérité
Pour le bien de la fille qui souhaitait
[être un garçon
Pour les femmes, la vie, la liberté
Pour la liberté
Pour la liberté
Pour la liberté



CASSE-RÔLES

(RÉ)ABONNEMENT

Je m'abonne ou me réabonne à partir du numéro

Prix libre euros*

Frais postaux (1 euro par n°, soit)..... 4,00 euros

TOTAL euros

* Pour info, le prix de revient (approximatif, les numéros ayant un nombre de pages très variable) tourne autour de 20-25 euros par an. Dans le prix de l'abonnement, sont compris les éventuels hors-séries.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

TÉL. COURRIEL DATE

Libellez le chèque à l'ordre de : **Association Les amies et amis de Casse-rôles**
Adressez-le à **Christine Rebatel, 2, lieu-dit La Brière, 72260 Courgains**

Contact casse-roles@outlook.fr
<<http://casse-roles.revolublog.com/>>

Compte ouvert au Crédit agricole Centre-Ouest. IBAN : FR76 1950 6000 1128 1207 4100 666 BIC AGRIFRPP895

Dans la société « marchande », tout produit doit engendrer des bénéfices, au nom de la rentabilité. À ce titre, le prix à payer pour un produit est le même pour tout le monde, que l'on soit avec ou sans ressources, au RSA ou député, c'est-à-dire volé ou voleur assermenté... Et selon ses moyens, on n'aura pas la possibilité d'acquiescer le même bien, mais celui d'une qualité inférieure, défraîchie, en somme spécial pauvre.

Parce que l'on paye un produit selon ses moyens, celui-ci devient accessible à tout le monde, désargenté ou plus fortuné : c'est l'égalité. Il y en a qui ne pourront rien donner, ou peu, mais d'autres compenseront en donnant beaucoup plus : c'est la solidarité.

Quant à la fraternité et à la sororité, celles-ci s'installent spontanément dès lors que le profit, la rentabilité et l'inégalité ont cessé d'être les moteurs des rapports humains.

Le prix libre peut se pratiquer dans tous les domaines, par tous les temps, et sans modération. Il s'inscrit dans la lutte anticapitaliste qui nous anime. À ce jour, ni Carrefour, ni Leclerc, ni les marchands d'armes, ni les marchands de soupe de la politique, ni les curés, ni l'OMC n'ont adopté le prix libre!

Sinon, ça se saurait...



LA PRISON SE REFERME SUR LES FEMMES

Dans le contexte de crise économique et de catastrophe humanitaire qui frappent l'Afghanistan plus durement que jamais, la situation des femmes afghanes s'aggrave de jour en jour.

TOUTES LEURS LIBERTÉS SONT RÉDUITES À NÉANT, en particulier leur liberté d'expression, de mouvement et de réunion, ainsi que le droit au travail et à l'éducation. Déscolarisation, mariages forcés, répression... Les Afghanes sont les premières victimes des fondamentalistes islamistes. Depuis le retour au pouvoir des talibans en août 2021, les mesures liberticides se poursuivent et s'amplifient à l'encontre des femmes. Écartées de la vie publique, exclues des collèges et des lycées, elles sont désormais interdites d'aller à l'Université. L'annonce a été faite mardi 20 décembre 2022 par les autorités talibanes. « Vous êtes tous informés de mettre en œuvre l'ordre mentionné de suspendre l'éducation des femmes jusqu'à nouvel ordre », voilà les termes de la lettre du ministre de l'Enseignement supérieur, Neda Mohammad Nadeem, adressée à toutes les universités gouvernementales et privées du pays.

L'interdiction intervient moins de trois mois après que des milliers de jeunes femmes ont passé les examens d'entrée à l'Université. Bien que privées d'accès aux écoles secondaires, nombre d'entre elles souhaitaient choisir des carrières d'ingénieur, d'économiste ou de médecin. Pourtant, les talibans avaient promis à l'été 2021 de se montrer moins rigoristes. Dans les allées du pouvoir, il est dit, d'une part, qu'il n'y a pas assez d'enseignants ou d'argent, et d'autre part, que les écoles rouvriraient après qu'un programme d'enseignement aux ordres des talibans serait élaboré. Les femmes fonctionnaires sont exclues des emplois publics.

Les femmes n'ont pas le droit de voyager si elles ne sont pas accompagnées d'un parent masculin, et doivent être couvertes d'une burqa ou d'un hijab, en dehors de chez elles, selon le ministère de la Promotion de la vertu, qui a remplacé le ministère de la Condition féminine dès septembre 2021.

Déjà en novembre dernier, elles n'avaient plus le droit d'entrer dans les parcs, jardins, salles de sport et bains publics.

Quant aux manifestations de femmes contre ces mesures, de nombreuses manifestantes sont arrêtées. Et pour les journalistes, ils sont empêchés de relater tout rassemblement.

L'interdiction d'étudier est désormais totale pour les femmes afghanes. Elle n'a aucun fondement religieux, culturel ou logistique. Il s'agit d'une grave violation et négation des droits des femmes à l'éducation et à la vie publique. Pourtant, depuis plus d'un an, des jeunes filles et des enseignants à Kaboul, et également dans diverses provinces d'Afghanistan, ont décidé d'ignorer les règles et de garder les écoles de filles ouvertes en secret. Des adolescentes prennent un risque en défiant les règles des talibans, qui stipulent l'interdiction faite aux filles de suivre un enseignement au-delà de la sixième année, c'est-à-dire à partir de 12 ans. Les filles et les femmes ont peur, mais elles ont soif d'apprendre, d'étudier. Certaines même confient que c'est un défi à relever afin de ne pas être analphabète. L'interdiction de scolarité les motive d'autant plus.

Tout contrôler

Contrôler le moindre mouvement des femmes est un moyen pour les talibans de tout contrôler, car elles sont le lien entre la vie privée et la communauté. Les couper de la vie communautaire, c'est exercer un plus grand contrôle sur les familles, les isoler et favoriser la délation. L'éducation est un droit humain fondamental. Une porte fermée à celle des femmes est une porte fermée à l'avenir de l'Afghanistan.

Enfermées à la maison – puisque travailler est presque totalement interdit –, les femmes et les fillettes ne sont pas à l'abri d'oppressions supplémentaires. Un gouvernement ultra-patriarcal, l'absence de perspectives scolaires et la pauvreté croissante ont conduit à l'augmentation du nombre de mariages de fillettes, en particulier avec des talibans.

Les talibans sont en guerre contre les femmes et veulent leur disparition sociale et même physique. Elles ont peu accès à ce qui reste du système de santé, devant être obligatoirement soignées par des femmes et interdites d'hôpital. Le pays ne forme plus de soignantes puisque les études sont interdites aux femmes. Pas d'accès officiel à l'IVG, et un réseau clandestin parmi les étudiantes a été démantelé. Pas d'accès à la contraception. Les manifestations récentes ont été violemment réprimées. Toute la force des femmes ne suffit pas quand tout est surveillé et qu'il n'y a plus de lieux collectifs. Les maris, frères, pères, compagnons ne semblent pas manifester toute la solidarité que l'on peut voir en Iran.

H. H. et Christine Rebatel

L'islam... selon les talibans

Interdites de travailler avec des femmes, trois ONG suspendent leurs activités

Quelques heures après que les autorités talibanes leur ont ordonné de ne plus travailler avec des femmes, trois ONG – Save the Children, le Conseil norvégien pour les réfugiés et CARE International – ont décidé de suspendre leurs activités en Afghanistan. D'autres ONG les rejoignent peu à peu.

POURTANT, DES MILLIONS D'AFGHAN·ES, soit près de la moitié des 38 millions d'habitants, dépendent de l'aide humanitaire durant l'hiver rigoureux. C'est donc une rétrogradation de plus pour les Afghanes et une régression sanitaire et sociale pour l'ensemble de la population, puisque les talibans interdisent aux femmes de travailler pour des ONG locales et internationales, car, parmi elles, nombreuses sont les femmes qui ne respectent pas le port du hidjab islamique. Selon l'AFP :

L'interdiction va avoir un impact sur tous les aspects du travail humanitaire, car les femmes employées ont des postes clés dans les projets axés sur la population féminine vulnérable du pays.

L'ONU a rappelé aux autorités afghanes qu'en excluant les femmes « systématiquement de tous les aspects de la vie publique et politique », elles font « reculer le pays en compromettant les efforts pour instaurer la paix et une stabilité significative dans le pays ».

Dans un communiqué commun, Save the Children, le Conseil norvégien pour les réfugiés et CARE International ont annoncé le 25 décembre interrompre leurs activités en attendant que l'annonce faite la veille au soir par les talibans soit « clarifiée ».

Nous suspendons nos programmes, en exigeant que les hommes et les femmes puissent poursuivre de la même manière notre aide pour sauver des vies en Afghanistan,

expliquent les trois associations, qui ajoutent :

Nous ne pouvons pas atteindre efficacement les enfants, les femmes et les hommes qui ont désespérément besoin d'aide en Afghanistan sans notre personnel féminin.

En effet, le ministère afghan de l'Économie a ordonné à toutes les organisations non gouvernementales de cesser de travailler avec des femmes sous peine de suspendre leur licence d'exploitation. Il n'a pas été précisé si la directive concernait le personnel féminin étranger des ONG.

Dans la lettre émise aux ONG locales et internationales, le ministère explique avoir pris cette décision après avoir reçu des « plaintes sérieuses » selon lesquelles les femmes y travaillant ne respectaient pas le port du « hijab islamique ». En Afghanistan, les femmes sont contraintes de se couvrir le visage et entièrement le corps. Les ONG n'ont jamais été prévenues de problème concernant le code vestimentaire des femmes...

Des millions de personnes sont au bord de la famine dans le pays, au point que des familles sont si désespérées qu'elles sont contraintes de vendre leurs enfants, particulièrement des filles, pour mariage et esclavage, afin d'acheter de la nourriture pour le reste de la famille.

Ce dernier recul flagrant des droits des filles et des femmes aura des conséquences considérables sur la fourniture de services de santé, de nutrition et d'éducation aux enfants,

a tweeté le directeur régional de l'Unicef, George Laryea-Adjei. Des dizaines d'organisations travaillent dans les régions reculées de l'Afghanistan et beaucoup de leurs employés sont des femmes. Plusieurs d'entre elles ont prévenu qu'une interdiction du personnel féminin entraverait leur travail et mettrait en péril la vie d'enfants et de femmes.

H. H.



Femmes ingénieures de Kandahar

L'Antigone du Río de la Plata

Une des leaders de la place de Mai à Buenos Aires, Hebe de Bonafini, vient de nous quitter. Elle avait perdu ses deux fils et sa belle-fille pendant la dictature de Videla.

QUELQUEFOIS, on dit *perdu* pour dire mort, mais là, c'est perdu au sens propre – disparu si on veut –, puisqu'elle n'a jamais pu savoir ce qu'ils étaient devenus. Et c'est pour avoir des réponses que, chaque semaine, depuis le 30 avril 1977, elle tourne sur la place avec d'autres mères qui, coiffées de leur foulard blanc, réclament elles aussi « mémoire, vérité et justice ».

Porter ce foulard n'était pas sans danger pendant le régime des militaires (1976-1983) et plusieurs des femmes présentes lors des premières rondes en ont payé le prix : elles aussi ont disparu lors de « vols de la mort » consistant à précipiter les prisonnier-es dans le vide depuis un avion ou un hélicoptère.

Après le retour à la « démocratie », le gouvernement a fait une offre généreuse : de l'argent contre le silence. Hebe de Bonafini a refusé et a transformé sa souffrance en combat sans concession. Elle qui, à la fin, tournait en fauteuil roulant « mais toujours debout », n'a jamais baissé la garde. Elle avait définitivement choisi son camp, celui, comme elle le disait elle-même, des « pas gentils » : « Je chie sur les gentils, je ne suis pas gentille. » Et, en effet, elle ne l'était pas, notamment vis-à-vis des USA, se réjouissant après le 11 septembre qu'ils aient « fini par recevoir la facture. Je l'ai appris alors que j'étais avec ma fille à Cuba et je me suis réjouie. » Une autre façon de rappeler, pour le condamner sans appel, le soutien sans faille de l'Amérique du Nord aux terribles exactions commises au nom de la Doctrine Monroe et de l'United Fruit dans les Amériques du Sud et du Centre.

Il paraît qu'à la nouvelle de sa mort, des centaines d'Argentin-es ont marché en rond sur la Plaza de Mayo scandant : « Mères de la place, on vous enlace. »

Des centaines, ce n'est pas assez, il faut des milliers et plus encore, encore beaucoup plus.

Michèle Gay



Sur la place de Mai, Buenos Aires, 2010



L'une des mères, Manifestation, Buenos Aires, mars 2010
(Photos Solange)

Accueil / Migrant·es / Misère

Sophie Beau apparaît de temps en temps sur les écrans en ce moment. Ça fait tellement de bien, un peu de dignité.

EN 2015, À LA FIN DE L'OPÉRATION Mare Nostrum, Sophie Beau, cette quinquagénnaire déterminée, spécialiste en humanitaire, s'associe avec le capitaine de marine marchande allemand Klaus Vogel pour créer SOS Méditerranée. Elle se casse le nez pour trouver les financements publics nécessaires à l'affrètement d'un navire de sauvetage et a alors l'idée de recourir au financement participatif Ulule. En six semaines, la jeune ONG collecte 275 000 euros, ce qui lui permet d'affréter son premier bateau, l'*Aquarius*. Depuis, l'organisation a sauvé plus de 34 000 personnes.

Aujourd'hui, une dizaine d'ONG affrètent des navires de sauvetage en Méditerranée, secondés par une petite flotte d'avions de repérage

Malheureusement, il y a de plus en plus les réfugiés·e à être chassés·es par la guerre, les désastres climatiques, et à fuir la Libye payée par l'Europe pour les retenir. L'escalade sécuritaire rend les routes migratoires de plus en plus périlleuses.

Mais les femmes comme Sophie Beau, sous le flot de diffamations et de menaces émanant

parfois de nos politiques, ne baissent pas les bras et rendent coup pour coup. On ne peut pas plus les intimider que ce pauvre Salvini face à Carola Rackete, il y a trois ans.

L'histoire des réfugiés de l'*Ocean Viking*, qui soulève toute l'extrême droite, témoigne de cette dérive haineuse, mais aussi de la résistance opiniâtre des sauveteurs·trices, des juges et des associations de défense des droits humains.

Tout commence dans la nuit du 22 octobre 2022, quand le navire affrété par SOS Méditerranée secourt 34 personnes en détresse dans les eaux internationales. Le lendemain, 39 personnes sont recueillies dans la zone de secours maltaise. Le 23 et le 24 octobre, l'équipage assiste, impuissant, à l'interception de deux bateaux en détresse par un navire de la sécurité libyenne. Le 25, en trois heures, l'*Ocean*

Viking secourt deux embarcations surchargées et en mauvais état, l'une en bois, l'autre en fibre de verre, portant respectivement 33 et 40 personnes, certaines brûlées par le carburant et en état d'épuisement complet. Une autre barque surchargée sur le point de couler avait été signalée, qui ne sera repérée et évacuée difficilement qu'en pleine nuit, au large de Lampedusa, dans les eaux internationales. Cinquante-six personnes rejoignent les autres. Le 26, 32 personnes, sur un canot de 6 mètres, inadapté à la haute mer, sont secourues. Elles souffrent d'épuisement aigu, de graves brûlures et de déshydratation.

Commence alors l'errance du navire-ambulance accueillant en tout 234 réfugié·es, dont certain·es portent les traces encore fraîches des tortures subies en Libye

Les autorités maritimes de Malte faisant la sourde oreille, l'Italie est contactée. Malgré l'état critique de certain·es passager·es, elles refusent l'accostage. La Grèce, la France, l'Espagne temporisent. Le 5 novembre, un communiqué de SOS Méditerranée souligne que ce sont 4 navires (les autres étant affrétés par SOS Humanity, MSF et Lifeline) et pas moins de 1 000 rescapé·es dans un état affreux qui sont coincé·es en mer par mauvais temps et forte houle. Leur santé mentale et physique ne cesse de se dégrader.

Certain·es, complètement désespéré·es, parlent de se jeter par-dessus bord et 4 sont évacuées en urgence par hélicoptère, dont un parent.

Le 11 novembre, jour de l'Armistice, les rescapé·es de l'*Ocean Viking* sont enfin accueillies «à titre exceptionnel» à

Toulon. Mais il ne faudrait pas croire que leur calvaire prend fin. Les tortures et séquestrations en Libye, le traumatisme de la dérive en canot (certain·es ont vu d'autres sombrer et se noyer), l'errance de vingt et un jours en mer en étant secouru·es, mais entassé·es sur le pont et dans les cabines ne sont pas de nature à attendre leurs hôtes par défaut, non plus que la présence d'enfants en bas âge.

Les rescapé·es (Bangladais, Érythréens, Syriens, Égyptiens, Pakistanais, Maliens, Soudanais et Guinéens), dont 57 enfants et une vingtaine de malades, sont immédiatement séquestré·es dans une zone d'attente improvisée, un village de vacances, où, selon l'Anafé, à peu près tous leurs droits sont violés : violation du droit d'asile, bracelets numérotés, pas d'interprètes ni d'avocats, pas de visites, pas





de téléphone, pas de suivi psychologique, et les associations de défense des droits restent à la porte. Les entretiens Ofpra sont réalisés sous des tentes ou dans les mêmes locaux que les interrogatoires de police, et l'Ofpra fait son boulot: en un temps record et dans ces conditions effarantes, 123 avis défavorables sont prononcés, dont 44 vont faire l'objet, selon Darmanin, d'une reconduite rapide dans leur pays «dès que leur état de santé le permettra». Soixante-six avis favorables sont accordés, à relocaliser vers les pays volontaires, dont l'Allemagne, la Finlande ou le Portugal.

Les avis défavorables seront cependant rendus caducs par le départ de la zone d'attente d'une centaine de personnes et la confirmation par la cour d'appel d'Aix de leur mise en liberté, allant dans le sens de la décision prise en première instance par les juges du tribunal judiciaire de Toulon. Diverses raisons juridiques motivent ces deux décisions, la principale étant la grossière faille de procédure qui a consisté à leur régler leur compte en 24 heures. L'Anafé et d'autres associations ont immédiatement saisi le juge des référés du tribunal administratif de Toulon, puis celui du Conseil d'État pour faire annuler cette zone d'attente temporaire, en vain.

Entre-temps, 26 des 44 mineur-es isolé-es, placé-es par l'ASE en hôtel social, ont foutu le camp, espérant gagner seul-es l'Allemagne, la Norvège ou la Suède où elles et ils ont de la famille, comme elles et ils l'ont naïvement révélé à leurs éducateurs. Ces derniers louent leur comportement exemplaire et leur affabilité. La plupart sont Érythréen-nes. Elles et ils sont donc considéré-es comme fugueur-ses, mais au point où elles et ils en sont...

Pour finir, 180 personnes, dont 12 enfants, sont orientées vers le dispositif d'asile, tandis que les 18 mineur-es isolé-es restants, dont 5 filles, sont ventilé-es vers d'autres départements. Deux Maliens ont été expulsés en avion, 4 rescapés, dont 2 Bangladais, attendent encore d'être reconduits chez eux dans la zone d'attente déserte.

Darmanin doit manger son chapeau ! L'extrême droite se déchaine, les courageux équipages de l'*Ocean Viking* se préparent à repartir, les député-es outragé-es par cette avalanche de rescapé-es clament leur intention de mitonner un texte de loi particulièrement féroce pour durcir le droit d'asile, ou ce qu'il en reste.

Car si les réfugié-es ont fini par être accueilli-es sur notre sol, rien n'indique qu'elles et ils pourront y rester à l'issue de leur procédure

La mission de sauvetage s'arrête au port où les rescapé-es sont pris-es en charge. Quoi qu'en disent les partisan-es du «on ne peut pas accueillir toute la misère du monde» (c'est déjà bien de la créer et de l'entretenir par des rapports déséquilibrés et prédateurs entre nations riches et pauvres), Sophie Beau reste arc-boutée sur ses missions, le droit maritime international et cette évidence simple: «On ne peut pas laisser mourir les gens en mer.»

Laurence Biberfeld

Note: l'opération Mare Nostrum, d'octobre 2013 à novembre 2014, était une opération militaire humanitaire de la marine italienne engageant deux frégates et leurs hélicoptères, deux patrouilleurs et leurs hélicoptères, un navire d'assaut amphibie, un avion de patrouille et des drones. Cet ambitieux dispositif de sauvetage a permis de sauver en moins d'un an plus de 100 000 migrant-es, mais l'Italie, qui était quasiment seule à le financer (9 millions par mois) a fini par l'interrompre quand l'Europe a installé avec Frontex un tout autre dispositif. C'est la cause de l'engagement des ONG de sauvetage, avec beaucoup moins de moyens... et, hélas, beaucoup moins de résultats.

Les damnées de la mer originaires d'Afrique

Les femmes africaines quittent leur foyer et leurs proches pour fuir, comme les hommes, les guerres – conflits armés, génocides, guerres économiques – générées toutes par le capitalisme impitoyable. Elles traversent alors déserts, mers et océans. Mais on ne parle pas d'elles... Un livre de Camille Schmoll nous les fait découvrir.

E LLES PARTENT EN FAMILLE, ou seules, ou avec leurs enfants, ou laissant leurs enfants à d'autres membres de leur famille, de leur communauté, de leur village.

Longtemps, les femmes ont été absentes du grand récit des migrations. On les voyait plutôt, telles des Pénélopes africaines, attendre leur époux, patientes et sédentaires. Il n'était pas question de celles qui émigraient seules¹.

Les traces des survivantes

Dans *Lampedusa Beach*, œuvre de théâtre créée par la dramaturge sicilienne, Lina Prosa (2007), Shauba prend la mer, après avoir vécu le pire. Sur le bateau, surchargé de passagers, elle subit une fois de plus des violences. Mais l'embarcation chavire, naufrage inéluctable, jusqu'à descendre au plus profond de la mer. Khady est une des trois héroïnes du roman *Trois femmes puissantes* de l'écrivaine Marie Ndiaye (2009), qui perdra aussi la vie en route. Humiliée par la famille de son mari défunt, délaissée par ses proches, sa vie ne compte pour rien. Alors, elle part rejoindre une cousine en France. Elle échoue à la moitié du chemin sur les grilles d'une enclave espagnole au Maroc.

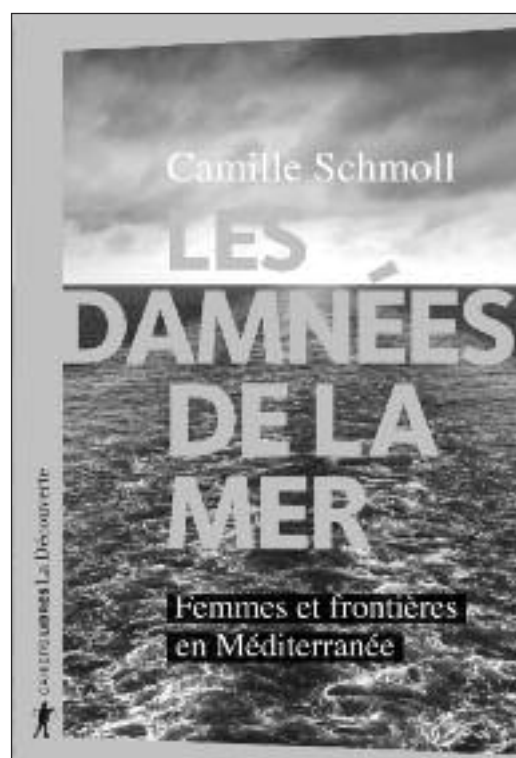
Un journaliste italien, Gabriele Del Grande, a mis à jour la liste des mortes en Méditerranée². Les Africaines sont les plus « indésirables » en Europe, du fait des politiques migratoires discriminantes. Pourtant elles constituent la majorité écrasante des femmes qui empruntent la route de la Méditerranée centrale, bien que moins nombreuses que les exilées

européennes: elles sont 20 % des arrivées maritimes en Europe méridionale selon l'Organisation internationale pour les migrations: leur mortalité en mer serait plus élevée que celles des hommes. Les raisons en sont variées et se combinent le plus souvent: leur position dans les bateaux, les violences qui leur sont infligées, la moindre capacité à survivre à l'eau parce que ne sachant pas nager, leur vulnérabilité en amont du fait des violences vécues en route... La mortalité des femmes, avant d'atteindre la Méditerranée, serait, elle aussi, supérieure à celle des hommes.

Nombre d'entre elles succombent dans le désert ou dans les prisons libyennes bien avant le départ pour de nouveaux rivages³.

Des frontières au borderland

Les femmes venues d'Afrique de l'Est, de l'Ouest et du Maghreb ont toutes en commun d'avoir emprunté des routes terrestres et maritimes et d'y avoir connu la violence et la peur: mariage arrangé, polygamie, risque de mutilations génitales, violences conjugales... puis assoiffées dans le désert malien sans eau, exploitées dans des travaux pénibles sans être payées, maltraitées, séquestrées, menacées avec une arme, violées, tabassées, torturées, dévalisées de l'ar-



gent et du téléphone, victimes de racisme, témoins de meurtres sur leur famille.

La traversée de l'Afrique est longue, de plusieurs mois à plusieurs années, coûteuse, chaque passage de frontière ou de barrage est risqué

À leur arrivée en Europe, elles rencontrent bien d'autres obstacles et frontières, le point d'arrivée est de plus en plus incertain et flou: car de plus en plus inaccessible, et parce que les projets migratoires ne cessent de se reconfigurer en route. Ce qui s'appelait « passage des frontières » est devenu « vie à la frontière » ou « dans

la frontière»: l'Europe est devenue borderland ou pays-de-frontières, car si l'Europe a cru se doter de frontières propres, celles-ci revêtent une forme rhizomatique et zonale. Parfois, l'accueil est bon, parfois, les migrant-es sont refoulé-es d'Italie en Libye, vers l'enfer des geôles et des tortures libyennes: emprisonnements longs, opérations sans anesthésie, cellules surpeuplées où l'eau et la nourriture sont rares et infectes tant que la somme de 1 000 dollars n'est pas versée pour sortir.

Comment vit-on dans la frontière?

Temps et espace s'élargissent: dilution, écartèlement, élargissement, interminable... Camps de rétention, tri entre ce qui est reconnu comme de la migration forcée et contrainte, donc légitime, et la migration volontaire et économique, donc illégitime, prison, séparation des membres d'une même famille, complexité d'acteurs, publics et privés, États et collectivités locales, grandes et petites organisations; des acteurs qui répriment et laissent mourir, des acteurs qui sauvent et font vivre. Expérience liminale et condition d'altérité:

État particulier, état intermédiaire entre deux positions, ni vraiment d'ici ni tout à fait d'ailleurs. De par sa durée et son intensité, la traversée de la frontière marque les personnes à vie et les transforme⁴.

Par exemple, les demandes d'asile des personnes originaires d'Érythrée ont été traitées de manière très variable selon les pays européens et selon les moments: le taux de refus aux demandes d'asile a été élevé sans que la situation en Érythrée ne puisse l'expliquer, bien qu'un peu médiatisée.

Dès leur arrivée, les femmes se retrouvent enfermées et la sélection s'opère pour celles qui veulent poursuivre leurs trajectoires européennes par le biais d'une demande d'asile: sas ou centres de tri et pratiques de sélection, expulsion ou admission; identification et enregistrement avec prises d'empreintes digitales. Elles vivent la violence institutionnelle: contrainte pour la prise d'empreintes, absence de portes dans les dortoirs, surpeuplement dans les structures, absence de contact avec l'extérieur,

pénurie d'eau potable... Privation d'intimité et hypervisibilité des corps, comme la *doccia della vergogna*, la douche de la honte: femmes et hommes lavés au jet d'eau, transies de froid, les bras ouverts, nus aux yeux de tous et toutes.

Dix plateformes régionales de débarquement ont été mises en place par l'Europe: 9 se situent sur des îles, comme parmi les plus connues, Lampedusa et Malte. Au centre d'identification et d'expulsion de Ponte Galeria, dans la banlieue de Rome, les détenues sont appelées par leur numéro d'enregistrement! Ultime signe de déshumanisation.

La phase qui s'écoule entre l'arrivée aux frontières maritimes de l'Europe et la décision finale de la Commission d'asile constitue une épreuve, au sens propre et sociologique, car elle amène les personnes à devoir témoigner, souvent à plusieurs reprises, de ce qu'elles ont vécu, dans un contexte de soupçon diffus envers les faux réfugiés⁵.

Cette procédure dure une année en général, voire deux en cas d'appel. Puis, c'est l'attente du rendez-vous à la préfecture pour obtenir les papiers, souvent plusieurs mois. L'attente est une technique d'assujettissement: contraindre la personne migrante à une position subalterne et une condition d'incertitude.

La reprise des traversées maritimes s'explique par la fermeture et la réduction des autres voies de passage, puisqu'il est devenu difficile d'obtenir un visa de type humanitaire pour l'Europe. De même, l'asile est devenu l'une des rares voies de régularisation possibles.

Nous ne vivons pas une crise migratoire mais une crise de l'accueil et de la capacité des États à réagir autrement que par la fermeture aux arrivées maritimes. Après la constitution de l'espace Schengen (1995), les conventions de Dublin (2003 et 2013), la création de l'agence Frontex (2004), le volet sécuritaire a pris le pas sur le volet intégration et justice. Ainsi,

la porte d'entrée que constituent les marges méridionales de l'Europe se fait bien souvent nasse, dans la mesure où ces espaces sont des lieux

privilegiés de captage, de tri et parfois de blocage des flux irréguliers⁶.

Et pourtant, les femmes sont également résistantes et stratégiques, à la recherche de ligne de fuite.

Ni migrante-victime ni migrante-héroïne, des destinées sous tension,

l'autonomie qu'elles mettent à l'épreuve apparaît à la fois comme le support et l'horizon de leur projet migratoire⁷.

H. H.

1. Camille Schmoll, *Les Damnées de la mer. Femmes et frontières en Méditerranée*, La Découverte, 2020.
2. <<http://fortresseurope.blogspot.com>>.
3. Camille Schmoll, *Les Damnées de la mer*, op. cit.
4. *Ibid.*, p. 16.
5. *Ibid.*, p. 133.
6. *Ibid.*, p. 24.
7. *Ibid.*, 4^e de couverture.



Voir aussi de Catherine Wihtol De Wenden, Camille Schmoll, Hélène Thiollet, *Migrations en Méditerranée. Permanences et mutations à l'heure des révolutions et des crises*, CNRS éditions, 2015.

Kate Millett: une féministe oubliée ?

Lors des rencontres littéraires d'Eymoutiers (août 2021), portées par Serge Quadrupani et Patrick K. Dewney, Marie-Hélène Dumas a présenté son livre sur Sylvia Pankhurst; elle préparait alors une biographie sur Kate Millet. Nous avons eu le plaisir de recevoir cet ouvrage.



LE PORTRAIT DE KATE MILLETT, peinte en 1970 par Alice Neel¹, paraît sur la couverture de *Time Magazine*, faisant de son autrice une icône féministe. Celle-ci vient juste de faire paraître sa thèse, *Sexual Politics*, qui rencontre immédiatement un succès considérable. Pourtant, si l'on cherche aujourd'hui les livres de Kate Millett dans les bibliothèques de la Ville de Paris, on ne les trouve plus en rayon mais en réserve. Merci donc à Marie-Hélène Dumas de redonner des couleurs à cette figure originale de la cause féministe, basculée trop vite dans les poubelles de l'Histoire et les locaux des bibliothèques éloignés du public.

Sur le site Lundimatin, Serge Quadrupani présente Marie-Hélène Dumas comme une bioromancière – qui explique elle-même :

Il y a deux volets dans mon travail d'auteur. Une partie plus théorique, réflexion et recherches sur la question des femmes et de la création, qui a donné lieu à des articles, un ouvrage collectif, Femmes et art au XX^e siècle, le temps des défis, et alimente le second volet, celui de la fiction.

À partir des livres de Kate Millett, de documents d'époque et d'interviews de proches survivant-es, Marie-Hélène Dumas nous raconte la vie d'une des fondatrices de la deuxième vague féministe mondiale et nous la rend proche. Elle devient comme une amie dont le destin nous touche.

La femme qui refusait toutes les cages

Kate Millett casse les rôles en ne rentrant dans aucune case, elle est essayiste, romancière, plasticienne, cinéaste, lesbienne assumée, mais mariée à un artiste japonais qu'elle a beaucoup aimé, militante accompagnant les combats de son époque, celui des Noirs américains, des femmes irlandaises détenues dans la prison d'Armagh et des Iraniennes pendant la révolution de 1979, mais refusant la violence et revendiquant son pacifisme.

Kate Millett naît en 1937 dans une famille catholique d'origine irlandaise, aux États-Unis. Après des études universitaires, elle séjourne au Japon, où elle commence à faire de la sculpture et où elle rencontre le sculpteur Fumio Yoshimura, avec qui elle restera mariée vingt ans, tout en ayant de nombreuses expériences homosexuelles. Elle publie sa thèse, *La Politique du mâle*, qui étudie la manière sexiste dont des écrivains occidentaux, comme D. H. Lawrence, Henry Miller, Norman Mailer, parlent de la sexualité et elle y dénonce le système patriarcal et les assignations de rôles.

Les années 1970 sont une époque intense de débats sur la libération des femmes; au plus vif du Women's lib américain, le livre va susciter un véritable engouement et permettre à son autrice d'acheter une ferme où elle crée une communauté de femmes artistes.

Rendre douce la vie du monde

Comme l'écrit Serge Quadrupani, parlant du livre de Marie-Hélène Dumas,

lire ce livre, c'est aussi revivre les années 1970, une époque née avec tant de groupes aux noms réjouissants: New York Radical Women, Youth International Party, White Panther Party, Radical Lesbians, et notre préféré Women's International Conspiracy from Hell (Conspiration internationale des femmes venues de l'enfer): Witch (sorcière). C'est revivre le 8 mars 1979 en Iran, au lendemain de la révolution populaire qui avait renversé le Shah, quand le voile noir de l'intégrisme n'était pas encore définitivement tombé sur les femmes et qu'elles avaient encore pu partir à quelques milliers, en manif sauvage, pour exiger leurs droits, avec parmi elles Millett qui se ferait expulser.

Ce qui nous rend Kate Millett particulièrement attachante, c'est lorsqu'elle affirme

que l'on ne peut pas changer les choses par la violence. Car en mettant cette dernière en œuvre, on nie l'humanité de ceux sur qui on l'exerce...

Elle cite Eschyle: « Notre but doit être de dompter la sauvagerie de l'être humain et de rendre douce la vie du monde. »

Quand elle est morte à Paris, en 2017, *Le Nouvel Observateur* titrait: « Mort de Kate Millett, la grande féministe qui remettait Freud à sa place. »

A. N.

Site Lundimatin, <<https://lundimatin.com>>, 14 mars 2022, « Kate Millett, la femme qui refusait toutes les cages ».

Marie-Hélène Dumas, *Millett pour une révolution queer et pacifiste*, Libertalia, 2022.

Kate Millett, *La Politique du mâle*, Points, 1983.

1. Voir page suivante.



Kate Millett, peinture d'Alice Neel, 1970

NOUS NOUS IMPATIENTONS souvent devant la lenteur des progrès de l'égalité entre les femmes et les hommes, mais il faut admettre que, dans le domaine des arts plastiques, il y a des avancées, les femmes peintres trouvent peu à peu la place que l'on ne leur a jamais accordée. Quand leurs tableaux font écho à une actualité qui nous concerne – misère, ségrégation raciale, violence sexuelle – c'est encore mieux !

Un exemple récent : le Centre Pompidou a présenté à l'automne 2022 les œuvres d'Alice Neel, artiste américaine née au début du siècle et morte en 1984.

La conservatrice Angela Lampe, autrice du catalogue de l'exposition, la décrit ainsi :

Tout au long de sa vie, cette femme radicale, membre du parti communiste, ne cesse de peindre les marginaux de la société américaine, celles et ceux qui sont écartés en raison de leurs origines, la couleur de leur peau, leur excentricité, leur orientation sexuelle ou encore de la radicalité de leur engagement politique.

« J'ai toujours aimé les perdants. »

Alice Neel est née en 1900 en Pennsylvanie. Étudiante à l'école d'Arts, elle rencontre un peintre cubain qu'elle suit à La Havane. La Havane est alors sous la domination économique des USA, les touristes américains sont accueillis dans des hôtels de luxe qui côtoient les

quartiers où la vie est misérable. Pour marquer un engagement auprès des plus pauvres, qui la suivra tout au long de sa vie, Alice choisit de peindre les mères et les enfants de ces quartiers. Revenue aux États-Unis, elle habite le quartier de Spanish Harlem où vivent Latino-Américain-es et Portoricain-es :

Je ne me suis jamais sentie mal à l'aise dans East Harlem en raison de l'humanité douce et hospitalière que je trouve tout autour de moi... East Harlem est comme un champ de bataille de l'humanisme, et je suis du côté des gens de là-bas.

En 1935, elle prend sa carte au Parti communiste et restera jusqu'à la fin de sa vie fidèle à ses choix politiques... Elle sera surveillée par le FBI de 1951 à 1961.

En politique comme dans la vie, j'ai toujours aimé les perdants, les outsiders. Cette odeur de succès je ne l'aimais pas.

« J'ai toujours pensé que les femmes devaient s'indigner. »

Alice Neel a peint un grand nombre de portraits, familles dans un état de grande pauvreté dont les traits trahissent sans misérabilisme le poids de leur condition sociale, mais aussi voyous, poètes, artistes de Harlem. Elle voulait peindre la comédie humaine comme Balzac l'avait fait. « Je suis une collectionneuse d'âmes », disait-elle, s'appliquant à traduire les doutes et les fragilités de ses modèles.

Elle les choisit dans la communauté gay ou celles des Noirs, des Portoricains, des Indiens et des Arabes du New York multiculturel. Dans les années 1930, elle est l'une des premières femmes à peindre des corps nus, genre le plus souvent pratiqué par

des hommes, elle peint ses amies et des femmes enceintes. Avec humour et insolence, elle se représente elle-même à la fin de sa vie, en 1980, nue, vieille et ronde, lunettes sur le bout du nez et pinceaux à la main.

Elle peint une femme victime de violences conjugales et déclare en 1971 :

J'ai toujours pensé que les femmes devaient s'indigner et cesser d'accepter les insultes gratuites que les hommes leur infligent.

Alice Neel a longtemps vécu des aides sociales : mère célibataire, elle est proche de ses modèles issus des quartiers populaires et multiethniques, et le choix de les peindre est son premier geste politique. Elle l'exprime dans ses poèmes :

Je t'aime Harlem
Ta vie tes femmes
Enceintes, tes files d'attente
Devant la banque, pleines
De femmes à qui aucune robe
De Saks 5th Avenue
N'irait, avec des dents
[qui manquent, fatiguées
En mauvaise forme,
avec des petits bras noirs
Autour de leur cou
Accrochées à leurs jupes
Toute l'usure et l'inquiétude
Des luttes sur leur visage...

(Poème non daté, publié dans Hilton Als, *Alice Neel Uptown*, 2017)

Alice Neel a peint, sans concession aux modes de l'époque qui privilégient l'abstraction, des tableaux figuratifs, expressionnistes qui, au-delà du réalisme des déterminismes sociaux, nous touchent en révélant l'humanité de leurs modèles. Chapeau l'artiste !

Sagna

Sources : Anaël Pigeat, *Alice Neel*, Flammarion 2022 ; Angela Lampe, *Alice Neel, un regard engagé*, Centre Pompidou, 2022.

LISONS, LISONS, LISONS...

Lecteur assidu de *Casse-rôles*, j'ai été particulièrement ravi de découvrir le dossier « Maudite soit la guerre » dans le dernier numéro que je viens de recevoir à Athènes. Tout ou presque y est. Toutefois, si le Service national universel (SNU) a été abordé dans un des articles, j'aimerais y apporter quelques compléments, avec pour mobile : À bas la guerre, à bas l'armée et toute autorité !

POUR NOS GÉNÉRATIONS DE VIEUX MILITANTS antimilitaristes, il est effarant de voir les proportions que prennent les nouvelles dispositions du SNU sous ce gouvernement au prétexte de la guerre Russie-Ukraine, se plaçant bien sûr dans le « juste camp » : celui des anges gardiens de l'Otan – « garants des bonnes intentions ». Et bla, bla, bla et bla, bla, bla ! Or, nos générations ont mis plus de deux décennies à boycotter le service militaire. Notamment en 1974, par le biais de l'Appel des Cent et des comités de soldats dans les casernes de France, d'Allemagne de l'Ouest (à l'époque) et des DOM-TOM. On trouve aujourd'hui quelques documents sur la Toile, mais la lutte au sein des casernes, au jour le jour, entre appelés du contingent et militaires, a fait l'objet d'un de mes livres¹.

Après une longue lutte pour transformer puis boycotter le service militaire, celui-ci fut enfin suspendu sous le gouvernement Jacques Chirac, en 1997. Nous pensions donc nous en être débarrassés pour toujours. C'était mal connaître l'esprit retord des cocardiers de tous bords. Vingt ans plus tard, l'État réagitait le chiffon bleu-blanc-rouge cocardier à la face des jeunes par le biais du SNU qui, à l'origine, ne devait être qu'une « expérience ». Initiative lancée par Édouard Philippe et le ministère de l'Éducation (*sic*) en 2019, mais qui indirectement succédait au service militaire en France. Sous-entendu, « pour redonner le goût de l'ordre et de la discipline à une jeunesse indisciplinée ». Mais, le SNU, qui a vite été généralisé à tous les départements à partir de 2020, sera rendu OBLIGATOIRE pour tous les jeunes (filles et garçons) de 16 ans « de façon progressive », à l'horizon 2022-2023. On y est ! Seize ans, l'âge tendre. Et ce n'est pas un hasard : pour les militaires, seize ans, c'est l'âge idéal pour vendre aux jeunes « des vessies pour des lanternes ». Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un œil sur le site du Centre régional d'information jeunesse (CRIJ) et son argumentaire en cinq points qui puent l'intox et la démagogie : « Le SNU : une nouvelle opportunité » !

Pour le CRIJ, le SNU c'est :

1. « Rencontrer des jeunes et créer de nouveaux liens » !
2. « L'opportunité de vivre une nouvelle expérience et d'enrichir sa culture personnelle » !
3. [Il fallait s'y attendre] « Favoriser son orientation et son insertion dans le monde professionnel. » Autrement dit : goûter aux joies des métiers proposés : militaire ou policier !
4. « Affirmer ses valeurs républicaines et ses convictions » !
5. [Cerise sur le gâteau] « Gagner en autonomie et en indépendance » !

Et ce n'est pas fini, car le SNU offre gratuitement aux jeunes : le permis de conduire... Trouver un travail (et quel travail !) et décrocher le permis. Elle n'est pas belle, la vie sous l'uniforme ?

Or, dès les premiers retours d'expériences, on s'est aperçu avec grand plaisir que les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas plus des moutons que ceux d'hier² ! Beaucoup de jeunes y ont goûté (40 000 en 2022) et, plus que déçus, ont raconté en détail leur expérience (aussi bien dans les journaux militants que sur des sites Internet). En se frottant directement aux joies intellectuelles et physiques de l'armée, ils ont eu tout loisir de constater que, si les jeunes n'ont pas fondamentalement changé, les militaires encore moins : ils sont toujours aussi bornés, racistes, sexistes et psychorigides !

Que l'État et les militaires arrêtent de se foutre de nous

De tout temps, ils n'ont servi qu'à préparer la guerre. Les guerres ont toujours été bonnes pour les affaires (phases de reconstruction), tout autant et sinon plus que les périodes de paix, où les ventes d'armes (dites de persuasion) se révèlent particulièrement juteuses. L'armée et les guerres ne sont qu'un seul et même venin liberticide et mortifère. Elles ont été et seront toujours les ennemies de nos revendications, des percées d'autonomie des peuples (dernière en date l'offensive russe en Ukraine depuis février).

L'armée est loin d'être neutre dans ce que les « experts » qualifient de guérillas ou guerres civiles.

Aux jeunes indécis, je dis : « Lisez les livres antimilitaristes. » En voici un choix.

SUR LA GUERRE DE 14-18, DITE « LA DER DES DER »

Erich Mühsam, *Bohème et Révolution*

Témoignage essentiel d'un anarchiste sur les années de la bohème munichoise, les débuts de la République de Weimar et la République des Conseils de Bavière : Karl Liebknecht s'oppose au vote des crédits de guerre en 1915 et crie sa haine de la guerre dans une manifestation, ce qui lui valut la prison et son assassinat. Dans son journal, Mühsam raconte, malgré la censure, les années de guerre et la répression de la Révolution allemande ; depuis sa prison, il suit tous les événements politiques sous la République de Weimar et la montée du nazisme. Ce journal est un document historique rare qui permet de mieux comprendre le contexte et tous les détails de ces sombres années qui se termineront par la prise du pouvoir par les nazis en 1933 !

Jaroslav Hašek, *Le Brave Soldat Švejk*

Dans ce roman, Švejk s'affirme, à lui tout seul, comme le symbole de l'absurdité de la guerre. Honnête, naïf et incompétent, il réussit sous ces traits à ridiculiser le fait militaire.

Hélène Hernandez, *Celles de 14. La situation des femmes au temps de la grande boucherie*

Les femmes restent les grandes oubliées des guerres. Pourtant elles vivent le départ des hommes (mari, compagnon, fils, père), et qu'elles soient favorables ou non à la guerre, elles craignent ce qu'il résultera de ces guerres des puissants qui envoient au massacre les humbles et les pauvres. Mais quelle est donc l'histoire de ces femmes de 1914 ?

Roland Dorgelès, *Les Croix de Bois*

Chef-d'œuvre de Roland Dorgelès, engagé volontaire, un témoignage exceptionnel sur la Grande Guerre. Avec un réalisme parfois terrible, mais toujours d'une généreuse humanité, la vie des tranchées nous est décrite dans toute son horreur et aussi sa bouffonnerie, son quotidien et ses divers moments.

Erich Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau*

« Quand nous partons, nous ne sommes que de vulgaires soldats, maussades ou de bonne humeur et, quand nous arrivons dans la zone où commence le front, nous sommes devenus des hommes-bêtes... » Témoignage d'un simple soldat allemand de la guerre 1914-1918, *À l'Ouest rien de nouveau* est un roman pacifiste, réaliste et bouleversant. Dès sa parution en 1928, il connut un succès mondial retentissant et reste l'un des ouvrages les plus forts dans la dénonciation de la monstruosité de la guerre.

Philippe Claudel, *Les Âmes grises*

Une jeune enfant est retrouvée morte, assassinée sur les berges engourdies par le gel d'un petit cours d'eau. Nous sommes en hiver 1917. C'est la Grande Guerre. La boucherie méthodique. On ne la voit jamais, mais elle est là, comme un monstre caché...

SUR L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Carel Capek, *La Maladie blanche*

Il s'agit d'une maladie ou plutôt d'une pandémie qui se répand à vitesse grand V. Elle n'atteint pas les animaux, mais exclusivement les humains âgés de plus de cinquante ans. Le Dr Galen, un jeune médecin à la clientèle pauvre, pense avoir trouvé le remède miracle. Il souhaite l'expérimenter auprès des malades hospitalisés dans la clinique du Dr Sigelius mais il y met deux conditions : il ne livrera la recette du remède que si celles-ci sont respectées. La première consiste à l'expérimenter mais que sur les patients pauvres et démunis, et la seconde, à condition que les fabricants d'armes arrêtent la production de matériel de guerre dans leurs usines ! Stupeur.

SUR LA GUERRE DE 39-45

Louis Calaferte, *C'est la guerre*

Pendant l'Occupation, Louis Calaferte a onze ans. Il raconte la guerre telle qu'il la voit, telle que la vit un enfant. Poignant de réalisme.

Albert Camus, *Lettres à un ami allemand*

Ces lettres sont un ensemble de chroniques tenues par Albert Camus dans le journal *Combat* et publiées en 1945 chez Gallimard. « Elles avaient un but, précise Camus dans sa préface, d'éclairer un peu le combat aveugle où nous étions et, par-là, de rendre plus efficace ce combat. »

Erri de Luca, *Le Jour avant le bonheur*

Nous sommes à Naples, dans l'immédiat après-guerre. Un jeune orphelin, qui deviendra plus tard le narrateur de ce livre, vit sous la protection du concierge, don Gaetano. Les années d'après-guerre en Italie fondent l'arrière-fond de ce magnifique roman.

Elsa Triolet, *Le premier accroc coûte 200 francs*

Écrit en 1944, ce recueil réunit quatre nouvelles : *Les Amants d'Avignon*, *La Vie privée* ou *Alexis Slavsky*, *Cahiers enterrés sous un pêcher* et *Le premier accroc coûte deux cents francs*. Toutes quatre évoquent les années de guerre et la Résistance.

Vercors, *Le Silence de la mer*

Récit inspiré de faits réels, bien que recousus pour en faire un tout plus prenant. La nièce du héros du roman, qui reste obstinément silencieuse et raide devant un officier allemand, est une émanation de la propre expérience de Bruller, lorsqu'il rencontra plusieurs fois dans le village l'officier qui avait logé chez lui.

Günter Grass, *Les Années de chien*

Ce roman conte l'histoire de deux enfants, Eddi, qui a perdu son père pendant la Seconde Guerre mondiale, et Walter, qui vient de la bourgeoisie, dont les parents sont toujours vivants. Une amitié naît entre les deux enfants malgré leurs différences.

Henrich Böll, *Le train était à l'heure*

Nous sommes en février 1945. « – Pourquoi ne montes-tu pas ? – Et si je veux désertier. Et si je veux me jeter sous les roues ? » C'est sur ce dialogue détonnant que s'ouvre *Le train était à l'heure* tandis qu'André, le narrateur, soldat de la Wehrmacht montant dans un train militaire, pense malgré lui : « Bientôt la fin », persuadé qu'il mourra entre Leuberg et Czenowit, en Galicie (Ukraine). Petit livre incontournable, magistralement antimilitariste !

Sigfried Lenz, *La Leçon d'allemand*

C'est l'histoire du jeune Sigg Jepsen, enfermé en 1954 dans une prison pour délinquants sur une île au large de Hambourg. Son crime ? Avoir rendu une feuille blanche à son professeur d'allemand, lors d'un devoir qui avait pour thème « Les joies du devoir ». Mais il y a tant à dire, qu'il n'a rien dit mais dira tout sur les années de guerre et l'attitude de son père policier.

Romain Slocombe, *L'Inspecteur Sadorski libère Paris*

Été 1944 : Sadorski a passé huit mois en prison. L'administration le libère en échange d'un rapport sur le transfert de l'ex-ministre Georges Mandel, otage des nazis, qui va être tué sous ses yeux. Crime ordonné par la SS ou par la Milice ?

Hans Fallada, *Seul dans Berlin*

Ce roman évoque la résistance allemande au Troisième Reich et les conditions de survie des citoyens allemands pendant la Seconde Guerre mondiale ; il est fondé sur l'histoire réelle d'Otto et Elise Hampel, exécutés le 8 avril 1943 à la prison de Plötzensee pour des actes de résistance. Le dossier de la Gestapo a été transmis à Hans Fallada après la guerre.

Imgard Keun, *Après minuit*

L'héroïne du roman, Suzon, est une brave fille, originaire d'un petit village de la région frontalière mooselloise de l'Allemagne. Elle va se révéler, au fil du roman, n'être finalement pas aussi « cul-cul » qu'elle paraît. Nous la suivons dans son quotidien, durant les années de l'arrivée au pouvoir du petit moustachu nazi. *Après Minuit* est un roman magistral, paru en 1937, certes à l'étranger, mais en pleine ascension de ce qui devait bientôt devenir le pire...

Franck Pavloff, *Matin Brun*

Nouvelle universelle contre la pensée unique et les « petites compromissions ». Le thème et la progression de ce petit ouvrage suivent ceux du célèbre discours du pasteur allemand Martin Niemöller :

Quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste / Quand ils ont enfermé les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, je n'étais pas social-démocrate / Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste / Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester.

Erika Mann, *Quand les lumières s'éteignent*

Dans ce document d'époque, unique en son genre, Erika Mann observe le destin des habitants d'une petite ville allemande, de l'arrivée au pouvoir de Hitler à la toute-puissance du régime nazi. En dix nouvelles entrelacées, toutes basées sur des faits réels, se



1. Patrick Schindler, *Contingent rebelle*, éditions L'Échappée, 1977.

2. <<https://Monde-libertaire.fr>>, « SNU ». On s'aperçoit de la grande supercherie et de la réalité de ces quelques jours « d'expérience ».



dresse le tableau d'une société confrontée à la terreur, à la dénonciation et à l'antisémitisme.

Erika Mann, *Dix millions d'enfants nazis*

Dans l'Allemagne hitlérienne, on se racontait cette anecdote : un soir, un père de famille rentrant chez lui ne trouve personne : sa femme assiste à la réunion des épouses nationales-socialistes, son fils participe à un exercice militaire, sa fille est à la ligue des jeunes nazis. Il laisse un mot sur la table : « Suis à la réunion du parti, elle s'achèvera tard, papa. » La famille se retrouve vers deux heures du matin : l'appartement est vide ! Sur la table, ce billet : « Que nous ayons pu voler ici, c'est au Führer que nous le devons. Heil Hitler ! Les voleurs. » Les adolescents tués dans les derniers combats du Reich rejoignent dans l'absurdité tous les adolescents sacrifiés des dictatures d'aujourd'hui.

Klaus Mann, *Mephisto*

Fresque du milieu théâtral, *Mephisto* décrit la faiblesse de la République de Weimar en se servant d'un acteur de théâtre arriviste, originaire de Cologne et qui, de Hambourg à Berlin, passe en caméléon politique d'idées communistes à l'acceptation du régime nazi, sous la protection d'un des hauts dirigeants de ce régime.

SUR LA GUERRE D'ALGÉRIE

Benoist Rey, *Les Égorgeurs*

Écrit et publié en 1961, ce livre fait le récit de l'expérience que Benoist Rey a vécue au cours de son service militaire pendant la guerre d'Algérie. Publié en avril 1961 par les Éditions de Minuit, le livre est saisi sans explication dès sa mise en vente.

Pierre Brunet, *L'Histoire de Daniel V.*

Daniel V. s'appelait-il Daniel Veronèse ? Comment en être sûr ? Une seule photo le représente. En groupe, à Rio Salado dans les derniers jours de la guerre d'Algérie. Pourquoi, lui, signataire de l'Appel des 121, s'est-il engagé ? Comment se retrouve-t-il alors dans la région dite « pacifiée » d'Oran, bastion de l'Algérie française ? Comment rester « normal » après avoir assisté à l'assassinat du vieux Sanchez, veilleur du cimetière de la petite bourgade ? Comment survivre après l'assassinat d'un militant du FLN, auquel Daniel,

sous la contrainte, a été obligé de participer ? Comment continuer à vivre après tout ça ?

Si, après toutes ces lectures, les jeunes générations ne sont toujours pas convaincues, nous ne pouvons que leur suggérer de relire *Le Dormeur du Val* d'Athur Rimbaud, d'écouter les chansons anarchistes et pacifistes (*L'Esprit anarchiste*). *Tu n'en reviendras pas* d'Aragon chanté par Léo Ferré. *Le Déserteur* de Boris Vian. Et contre la guerre du Vietnam : *F.U.C.K.* de Country Joe McDonald (Woodstock), etc.

Pour ma part, si je n'ai pas vécu la guerre, je n'en demeure pas moins profondément marqué, traumatisé par mon passage écourté à l'armée... lorsque, à Athènes, je passe devant l'armurerie de la place Omonia et que je vois des badauds s'émerveiller sur ces instruments de mort, lorsque j'aperçois, place Syntagma, ces militaires toujours prêts à refiler un coup de main aux robocops, ceux-là mêmes qui ont consciencieusement détruit le quartier anarchiste Exarchiea. Tout comme je ne supportais plus, en France, les militaires de Vigipirate qui ont fini par s'incruster dans le paysage parisien (au point que la plupart des habitants ne font plus attention à eux !) ou de voir s'esbaudir les foules devant le défilé du 14 Juillet.

Comme le dit Georges Brassens :

Le jour du 14 Juillet / Je reste dans mon lit douillet / La musique qui marche au pas / Cela ne me regarde pas / Je ne fais pourtant de tort à personne / En n'écoulant pas le clairon qui sonne / Mais les braves gens n'aiment pas que / On suive une autre route qu'eux...

Tant qu'il y aura des militaires et des frontières, nous n'aurons pas LA PAIX !

Patrick Schindler, Athènes

À Dieppe, un monument aux mortes

À L'INITIATIVE DE L'ASSOCIATION NOUS TOUTES, de Dieppe, un hommage a été rendu aux femmes victimes de violences, le samedi 26 novembre 2022, en inaugurant un « monument aux mortes » dans le parc François-Mitterrand.

Ce monument est un banc de couleur rouge sang ; sur son dossier est fixée une plaque commémorative où figurent les logos de l'association Nous toutes de la ville de Dieppe, sur laquelle est inscrit : « Pour toutes les femmes qui subissent, souffrent, se taisent, s'enfuient, mettent fin à leurs jours ou sont assassinées. »

Les personnes présentes ont également pu fixer sur le banc-monument autant de rubans sur lesquels figuraient le nom et l'âge des victimes de violences conjugales depuis le début de l'année 2022.

Lors de cette inauguration, la présidente de Nous toutes, Milca Durand, a dénoncé les violences sexistes et sexuelles, certes en France, mais aussi partout dans le monde.



Aujourd'hui, dans le monde, les femmes sont les victimes de l'oppression religieuse : en Iran, en Afghanistan, dans les Émirats... Elles sont également les premières victimes des guerres : en Ukraine, Syrie, Irak, Libye, etc.

Selon l'ONU, dans le monde, ce sont 736 millions de femmes, soit une sur trois, qui ont subi au moins une fois des violences physiques ou sexuelles.

81 000 femmes et filles ont été tuées en 2020 par un partenaire intime ou un proche de la famille, soit une femme ou une fille tuée toutes les 11 minutes !

Cette inauguration est due à Margherita Mariano, d'origine italienne, bénévole de l'association Nous toutes, qui a repris cette initiative, car un banc de ce genre avait été installé dans son village natal.

Avant d'inaugurer ce monument, une manifestation a rassemblé plus de 150 personnes (femmes et hommes) dans le centre-ville de Dieppe. Elles scandaient :

**Droit à l'avortement, non aux violences
faites aux femmes, nous sommes fortes,
nous sommes fières, féministes et en colère.**

Justhom



Gentioux, 11 novembre 2022

**Voici le texte du Groupe limousin de l'Union
pacifiste, lu devant le monument
« Maudite soit la guerre ».**

Cher Orphelin de Gentioux,

Au nom de la section française de l'Internationale des résistantes et résistants à la guerre (IRG), le Groupe limousin de l'Union pacifiste (GLUP) vient, cette année encore, saluer ta monumentale intégrité antimilitariste.

Le réseau centenaire de l'IRG a été créé après la Première Guerre mondiale. Il constate que, depuis le 24 février 2022, il se trouve un peu seul à soutenir les insoumis et déserteurs tant d'Ukraine (2 à 3000) que de Russie (15 à 20000). Dans ces pays, refuser de tuer, c'est risquer d'être fusillé pour l'exemple, jeté en prison, envoyé au goulag, lynché par les patriotes.

Le déclenchement de cette nouvelle guerre en Europe, implique lourdement l'Organisation terroriste de l'Atlantique Nord. Le Norvégien Jens Stoltenberg est le secrétaire général de l'Otan. C'est le PDG de la plus grande usine à terrorisme du monde. Son budget officiel tourne à 156 milliards d'euros. Autant en moins pour la survie de l'espèce humaine.

La CIA fournit la totalité des renseignements dont il peut disposer. Belle garantie d'impartialité pour les 32 autres pays membres. En plus, il leur est exigé de sacrifier 2,5% de leur PIB sur l'autel du militarisme! Apeuré par l'encerclement des armées occidentales *fascistes* (mais y a-t-il une armée qui ne soit pas fasciste?), le KGB a fait lancer l'Opération militaire spéciale par le président du Présidium de l'Assemblée populaire suprême de Russie.

Une bataille stratégique se déroule autour des six réacteurs nucléaires de Zaporijjia (ce qui signifie «la terre au-delà des rapides», la région si chère à Nestor Makhno). Le combat se stabiliserait en une guerre de position: avec les centrales occupées par des commandos de 500 mercenaires, tatoués à la Wagner, qui contrôlent les 1000 salariés ukrainiens d'Energatom. Encore plus fou qu'en France, les dysfonctionnements de ces centrales ont de quoi faire trembler toute la planète.

L'Otan, belligérante par procuration, a fourni gracieusement d'énormes stocks d'armes et des instructeurs à l'Ukraine. Au point que le redoutable président Vladimir Poutine voit l'invasion par ses 190 000 soldats mise en échec. Il a obtenu, auprès de Kim Jong-un, son homologue de Corée du Nord, le secours de 120 bataillons de 1000 soldats. Le rappel de 300 000 réservistes demande plusieurs mois, ne serait-ce que pour les conditionner au meurtre. D'autant plus que nombreux s'enfuient par la Finlande, la Turquie ou la Géorgie. La prochaine grande offensive ne s'envisagerait donc qu'à la fin de l'hiver...

Après huit mois de guerre, les fabricants et les marchands d'armes ont engrangé d'énormes profits, ainsi, d'ailleurs, que les milliardaires, oligarques, toutes patries confondues. La mafia des ultra-riches a tout intérêt que cette guerre traîne en longueur.

Le terrorisme des bombardements aveugles et du «tirez dans le tas!», provoque des milliers de victimes civiles en Ukraine ou au Donbass. Il en est, hélas, de même partout ailleurs où les militaires se défoulent. L'exemple le plus énorme se déroule en Palestine depuis soixante-quatorze ans.

Combien de coups de pied au cul faudrait-il pour que les Français-es prennent enfin conscience des abjectes manipulations nationalistes commises par les chefs d'États?

En France, neuf oligarques contrôlent 90% du matraquage médiatique. Est-ce une raison pour que la quasi-totalité de la population prenne fait et cause pour le camp de l'agressé ukrainien? Faut-il partir la fleur au fusil, comme en 1914?

Quels monstrueux handicaps de perception empêchent-ils de voir tous ces champs d'horreur? Comme l'écrit Sorj Chalandon, dans *Le Quatrième mur*:

La guerre, c'est ça.

Avant le cri des hommes, le sang versé, les tombes, les larmes infinies qui suintent des villes, les maisons détruites, les bordes apeurées, la guerre est un vacarme à briser les crânes, à écraser les yeux, à serrer les gorges jusqu'à ce que l'air renonce.

Qui peut croire en 2022 à la protection par une armée? Terroriser, torturer, violer, mutiler, tuer, est-ce cela se défendre?

Les gens en armes provoquent toujours plus de crimes: du LBD aux mini-drones, des chars Leclerc aux canons Caesar, des sous-marins nucléaires aux bombardiers éponymes, tout est à jeter!

Le seul moyen d'arrêter les guerres, c'est d'affirmer haut et fort notre droit au refus de tuer. Accepter de porter une arme, c'est consentir à assassiner d'autres humains. Endosser un uniforme, c'est obéir lâchement à des chefs. C'est commettre des meurtres «sur ordre» et recevoir des merdailles. La résistance civile non-violente en Iran ou, partout dans le monde, celle des objecteurs, des insoumis et des déserteurs, ça, c'est du vrai courage!

Comment justifier l'existence d'une armée sinon en inventant chaque jour de nouveaux ennemis? La paranoïa du chef militaire Emmanuel Macron lui fait embrigader les jeunes filles et garçons de 15 à 18 ans, dans le Service national universel. Objectif: renouveler le cheptel militaire, et non pas aider à l'accueil des réfugiés climatiques!

Nous appelons les esprits libres à rejoindre le Collectif limousin NON AU SNU pour enrayer cet abominable conditionnement de mineurs à la préparation de la guerre.

Impossible de vouloir la paix sans préparer la paix! Seule l'abolition de l'armée peut ôter définitivement la guerre.

Si désarmer unilatéralement fait trembler à ce point les chefs d'État, voilà bien la preuve qu'ils veulent soumettre les peuples par la terreur. Ils produiront de nouvelles montagnes de cadavres, mais... toujours avec la peau des autres.

**Vivent les réfractaires
à toutes les armées!**

**Vivent les pionniers d'un
monde sans guerre!**

Maudits soient les militaires!

Homosexualité, mieux reconnue... IVG, c'est pas gagné

De Singapour à la Slovaquie

Le Premier ministre singapourien a déclaré, le 21 août 2022 : c'est « la bonne chose à faire à présent » pour annoncer l'abrogation de l'article 377A du Code

pénal. C'est sous le régime colonial britannique qu'en 1938 une peine de deux ans d'emprisonnement avait été instituée pour les relations sexuelles entre hommes. En revanche, le mariage reste interdit aux personnes de même sexe.

En Slovaquie, les homosexuel·les peuvent se marier et adopter depuis juillet 2022. C'est le premier pays de l'ex-bloc communiste d'Europe à ouvrir ce droit. ■

Au Nebraska, #DeleteFacebook

Facebook est mis en cause pour avoir permis l'arrestation d'une jeune femme de 17 ans, accusée d'avortement illégal, en transmettant ses données à la police du Nebraska, État où l'avortement est interdit après vingt semaines de grossesse. Ainsi, la police a eu accès à des échanges prouvant que la mère de l'adolescente l'avait aidée à avorter, alors que la jeune femme avait déclaré avoir fait une fausse couche.

En réaction, Olivia Julianna, militante féministe, a twitté le 10 août 2022 : « Toutes les femmes devraient supprimer Facebook tout de suite. #DeleteFacebook. » Le hashtag a largement été repris sur Twitter. Qui nous dit que Twitter ne ferait pas de même que Facebook ?

Au Mexique, l'aide aux États-Uniennes

Le 24 juin 2022, la Cour suprême des États-Unis a supprimé le droit constitutionnel d'avorter. Depuis, les féministes mexicaines se mobilisent pour aider les États-Uniennes à pratiquer

des interruptions volontaires de grossesse. Des réseaux transfrontaliers sont mis en place pour livrer des médicaments abortifs et même pour accueillir au Mexique celles qui demandent à avorter. Rappelons qu'en septembre 2021, la Cour suprême mexicaine avait déclaré inconstitutionnel le délit d'IVG, autorisant par là même l'avortement sur l'ensemble du territoire.

Autre rappel, c'était le collectif Jane, aux États-Unis, qui avait œuvré pour que l'arrêt *Roe vs Wade* adienne en 1973 : en 1969, à Chicago, quand l'avortement était interdit, un réseau s'était organisé dans la clandestinité pour aider les femmes à avorter. « Seule une femme enceinte peut décider si elle dispose ou non à un instant T des ressources économiques, physiques et sociales pour porter et élever un enfant », profession de foi des Jane, en 1969. De cette date à 1973, on estime que le collectif a permis la réalisation de 11 000 avortements, et ce dans des conditions financières accessibles. Au contraire du MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception, né en 1973), qui s'affichait publiquement dans toutes ses actions, les Jane pratiquaient dans l'ombre.

« N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilantes toute votre vie durant. » Simone de Beauvoir

LES DÉPUTÉ·ES ont adopté, jeudi 24 novembre 2022, par 337 voix, contre 32 et 18 abstentions, une proposition de loi visant à inscrire le droit à l'avortement

dans la constitution. Comme on peut le constater tous les député·es n'ont pas pris part au vote. Sur les 577 député·es, seulement 387 se sont exprimé·es. Manque 190.

Le texte adopté tient en une phrase, à insérer dans la Constitution :

La loi garantit l'effectivité et l'égal accès au droit à l'interruption volontaire de grossesse.

Ne pas crier victoire, rien n'est gagné. Les réactionnaires sont à l'affût. Au règne des faux culs, les député·es sont là !

Les débats ont duré de longues heures. Le groupe LR, sous l'influence des réseaux antiavortement, est partagé entre « la liberté de la femme » et la protection de « la vie à naître »...

Le RN a défendu et invoqué des posi-

tions comparables. « Pas un seul mouvement politique représentatif n'est contre l'avortement », mais ce droit n'est pas « inconditionnel », a fait valoir Marine Le Pen. Elle incitera les député·es RN à voter contre ou à s'abstenir. Elle sera absente au moment du vote.

Or, cette loi pour aboutir devra être votée dans les mêmes termes par les deux assemblées, avant d'être soumise à référendum par le président de la République pour être approuvée par les Français·es, conformément à l'article 89 de la Constitution.

Il est impératif de ne pas baisser la garde. La mobilisation et la vigilance s'imposent.

J.

Que crèvent les sportives à Nîmes métropole

Médaille d'or du gros beauf misogyne à Franck Proust, LR aficionado de Ciotti, qui préside l'agglomération de Nîmes, récemment condamné pour trafic d'influence à douze mois de prison avec sursis. Cet adepte du pognon bien placé a inauguré l'arrêt de toutes les subventions (130 000 euros pour 1200 licenciées) aux clubs sportifs féminins de haut niveau de handball, de basket, de volley et de football, le sport ne relevant pas des compétences de la métropole. Qu'on se rassure, les clubs masculins, eux, touchent toujours la mouture mais pour d'autres raisons : pour le football et le handball, c'est dans le cadre d'un « contrat de l'image et de la visibilité que les chaînes nationales offrent à l'ag-

glomération », et pour les rugbymen la subvention est liée « au développement économique et à l'accès aux nombreuses entreprises partenaires du club ». 390 000 euros en tout, mais rien à voir avec le sport, donc. Le président du club de handball féminin de Bouillargues l'a mauvaise : « On est tous à valoriser le sport féminin, on le voit dans les médias, on le voit chez les politiques, mais dès qu'il faut supprimer quelque chose, c'est le sport féminin qui trinque. J'estime que c'est de la discrimination, sachant qu'aujourd'hui, on rayonne autant que certains clubs masculins ! » Oh là là, mais quelle féminazie, ce Sylvain Maestrini !

L. B.

Sommaire



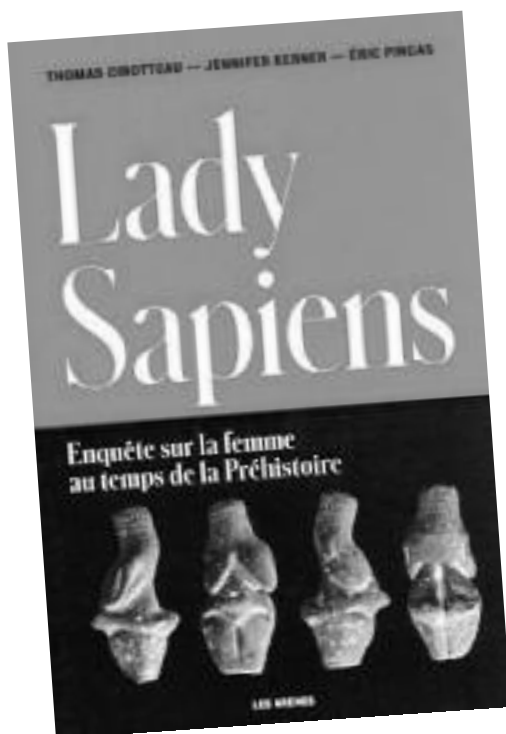
À L'HEURE des grandes catastrophes écologiques, il fallait consacrer un dossier à ce pan du féminisme qui remet le plus radicalement en cause les fondamentaux de nos sociétés industrielles.

Il n'est pas facile de définir l'écoféminisme. Ce mouvement multiforme est le seul au sein du féminisme à déborder largement la seule question des inégalités sexuelles : il les associe à une forme de pensée binaire néfaste qui a scindé le monde en deux parts inégales répétées à l'infini, le supérieur disposant de l'inférieur comme d'une ressource et détenant seul l'intelligence, la raison, la vérité. Ainsi l'homme de la femme, l'humain de la nature, l'âme du corps, la science de l'ignorance, les « races » supérieures des « races » inférieures, les riches des pauvres, les civilisés des barbares, etc.

Mais il ne suffit pas de dire que les femmes sont asservies par ce qui opprime aussi la biosphère dans son entier : l'écoféminisme prétend aussi renouveler complètement la pensée qui a poussé l'Occident à conquérir, exploiter et ravager depuis des millénaires. Pour refuser les binarités toxiques, on y trouvera des activistes des premières nations protégeant la terre sacrée et des scientifiques chevronnées osant se poser des questions sacrilèges, de celles qui font tomber l'homme de son piédestal. On y trouvera de brillantes théoriciennes, des poètes et des mères révoltées, des artisanes, des sorcières. Elles ne se ressemblent pas, mais forment un énorme corps de résistance active, psychique et intellectuelle au socle patriarcal et capitaliste de nos sociétés. Elles tissent de mille brins différents la pensée renouvelée d'un monde où l'avenir est possible parce que sont révoquées les notions d'ennemi, de monopole, d'exclusivité, de hiérarchie.

- La place des femmes dans la préhistoire, 22-23
 - Des réalités sociales à expérimenter, 24-25
 - Rencontre avec Myriam Bahaffou, 25
- Écoféminisme : une réinsertion dans le monde du vivant, 26-27
 - Assez jeunes pour le climat, trop jeunes pour en mourir, 28-29
 - Phallocratie et patriarcat, 29
 - Françoise d'Eaubonne : écoféminisme irréductible, 30-32
 - Les romans jeunesse, 32
 - La BD d'OLT, 33
- *Le Printemps silencieux* de Rachel Carson, 34
 - Greenham Common, camp de femmes pour la paix, 35
- Écoféminisme et luttes autochtones, 36-37
 - Une histoire de forêts, 38-39
 - La bataille du riz, 40-41
 - Le féminisme de la subsistance, des théoriciennes et des pratiquantes, 41
 - Au Chili, Elisa Loncón, combattante mapuche, 42-43
 - Anne Sylvestre, « La Vache engagée », 43
- Petite histoire animalière qui commence bien et finit mal / *La Bête et la Belle*, 44
 - Du Teiki japonais à l'Amap française, 45

La place des femmes dans la préhistoire



Lady Sapiens¹... Ce livre récent, documenté, adopte un point de vue féministe sur la préhistoire: il fait suite à un documentaire du même nom. Il démarre sur la Vénus de Renancourt et indique qu'elle a été produite par un atelier dont il reste de nombreuses traces sur place. C'est suivi d'un rappel sur l'histoire récente du mépris des femmes dans les recherches préhistoriques. Puis, il propose l'ethnoarchéologie pour mieux comprendre qu'elle était la place des femmes au paléolithique, tout en faisant attention à ne pas assimiler les chasseurs-cueilleurs actuels à leurs homologues anciens.

LE SECOND CHAPITRE indique les différents moyens de reconnaître une femme à partir des restes trouvés dans les fouilles.

Par diverses techniques, dont certaines sont tout à fait récentes, il dresse un portrait de la femme préhistorique, sportive, musclée, et pas du tout grosse comme le sont les statuettes des Vénus. Pourquoi alors cette obésité? C'est peut-être que l'obésité, synonyme de richesse, est valorisante, mais d'autres spécialistes estiment que les Vénus représentent des femmes parturientes ou allaitantes et donc liées à la fécondité. Ce chapitre décrit aussi la femme paléolithique comme noire. En effet, l'alimentation des chasseurs-cueilleurs ne nécessitait pas d'avoir la peau blanche pour assimiler la vitamine D, contrairement aux régimes alimentaires des néolithiques. Et, avec l'ADN, on sait qu'elle avait les yeux bleus.

Le troisième chapitre présente la femme paléolithique comme séduisante et vêtue. Mais depuis quand est-ce que l'on s'habille? C'est une recherche génétique sur l'évolution du pou qui nous l'indique. Le pou et le morpion se sont séparés il y a 120 000 ans à cause des fourrures portées par les êtres humains. La femme paléolithique est aussi parée de perles et de plumes, peinte, peut-être tatouée ou scarifiée, en tout cas somptueuse puisque la parure est toujours, chez les chasseurs-cueilleurs, un indice de prestige.

Le chapitre suivant est un des plus surprenants car il parle de sensualité et de sexualité. Ce qui m'apparaît tout d'abord comme « inconnaissable ». Pourtant, plusieurs idées sont évoquées. Les seins deviennent érotiques avec la bipédie. Le rapt des femmes d'un clan étranger est peu vraisemblable d'après Lévi-Strauss, qui dit qu'il est plus simple

d'échanger les femmes pour obtenir la paix et les biens que de faire la guerre. Ce chapitre montre les différents moyens de l'approche sensuelle du corps de l'autre, le baiser sur la bouche, la danse, la musique. J'ai souri en lisant :

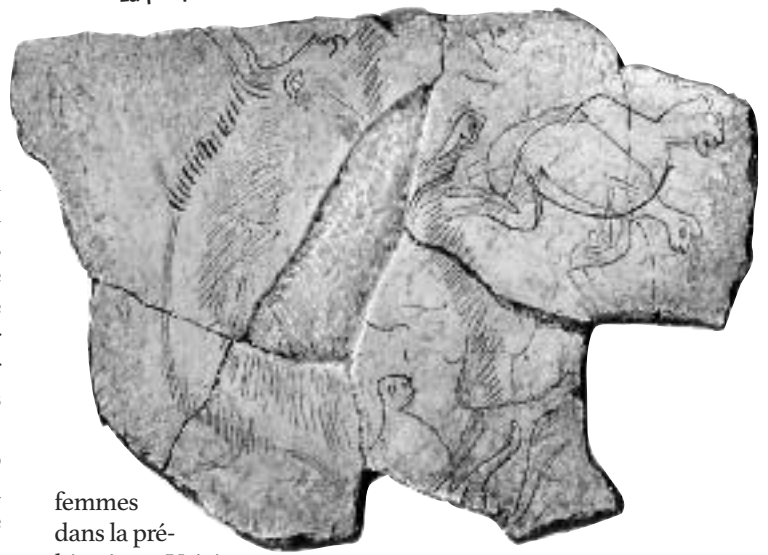
Pour apprivoiser le corps de l'autre [...], les humains ont déployé des trésors d'ingéniosité. Ainsi, le médecin et anthropologue Benjamin Brody s'est penché sur les stratégies déployées pour conquérir le cœur de la personne élue. Dans les années 1980, dans certaines zones rurales de l'Autriche, les femmes pratiquaient une parade dansée qui a étonné l'ethnopsychiatre. Les jeunes filles à marier dansaient en prenant soin de caler sous leurs aisselles de fines tranches de pomme. L'homme de leur choix était ensuite invité à déguster les rondelles imprégnées de sueur. Si le goût ne lui était pas désagréable, alors les futurs amants pouvaient faire connaissance!

Puis ce chapitre évoque la sexualité dans les sculptures ou les gravures et peintures rupestres, où l'on trouve beaucoup de représentations de triangles pubiens ou de vulves et quelques phallus, avec toutes les questions sur leurs significations. On trouve même des représentations d'actes sexuels sur des plaquettes découvertes à Enlène (Ariège) et La Marche (Vienne).

Ce chapitre se termine sur la question du rapport entre sexualité et procréation avec une belle analyse du site du Roc-aux-Sorciers (Vienne) où les auteurs voient la confirmation que nos ancêtres connaissaient parfaitement le lien entre l'un et l'autre.

Le chapitre suivant porte sur la famille. Il montre que les femmes sont très précieuses pour le groupe. La mortalité au moment de l'accouchement est très importante car liée à une modification du bassin suite au passage à la bipédie.

La plaquette d'Enlène



Les femmes accouchaient debout ou accroupies. Et le plus vieux métier du monde n'est pas la prostitution mais celui de sage-femme !

Les découvertes sur l'âge du sevrage (par les isotopes du calcium) indiquent que l'enfant était au sein jusqu'à trois ou quatre ans. On peut donc estimer que les femmes du paléolithique n'avaient pas plus de 4 ou 5 enfants. Ce qui indique une très lente augmentation de la démographie, d'autant qu'on peut supposer qu'il y avait une très forte mortalité infantile. Les enfants sont éduqués par l'ensemble du groupe, « les reproducteurs coopératifs », et en particulier par les grands-mères, les femmes ménopausées qui ont leur place dans le groupe alors qu'elles n'en ont pas du tout dans les groupes de singes.

Les auteurs estiment que les femmes faisaient beaucoup de tâches différentes. Ils critiquent la notion de division sexuelle du travail : « Théorie anthropologique aussi vieille que la discipline elle-même. » Pour eux, la spécialisation du travail n'est pas possible dans des groupes si restreints. Quelques pages démontrent que rien ne prouve que les femmes ne participaient pas à la chasse, en dehors d'une extrapolation avec les chasseurs-cueilleurs actuels. Suit alors une énumération de tout ce que les femmes faisaient au paléolithique et au début du néolithique : meulerie, tressage, tissage, vannerie, cuisine, poterie, bijouterie, etc.

Et l'art ? Est-ce que les femmes ont peint les parois des grottes ? On ne peut pas le savoir, mais avec les recherches de Dean Snow sur les mains négatives, elles apparaissent comme des mains féminines dans 24 cas sur 32. Et elles ont certainement voyagé dans les grottes, puisqu'à Aldène, dans l'Hérault, le préhistorien Philippe Galant a pu démontrer, avec des pisteurs namibiens, que leurs pas y sont reconnaissables.

Et le pouvoir ?

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs sont relativement égalitaires. Parler de chefs est souvent inapproprié, même s'il y a des personnalités qui deviennent centrales par leurs talents à la chasse ou leurs capacités à régler les conflits dans le groupe. Une femme a tout à fait pu avoir une semblable position.

Cette position peut d'ailleurs se voir dans certaines sépultures « qui plaident en faveur d'individus au statut privilégié, voire prestigieux indépendamment de leur sexe » (Ein Grev, La dame du Cavillon, Saint-Germain-de-la-Rivière, etc.).

Les femmes ont très certainement été guérisseuses, pharmaciennes, chamanes.

La question du matriarcat primitif est évaluée rapidement « mais cela ne prouve pas qu'elles (les sociétés matriarcales) n'ont pas pu être présentes, voire dominantes, il y a 30 000 ou 15 000 ans ».

Et le chapitre se conclut sur un questionnaire : et si Dieu était une femme ? En revenant sur le rôle et la nature réelle ou supposée des statuettes de Vénus.

Les nouveautés scientifiques qui se font actuellement permettent une profonde remise en cause de ce que l'on croyait être la place des

femmes dans la pré-histoire. Voici un extrait de la conclusion :

Il ne fait en tout cas aucun doute que les femmes de la pré-histoire ont été hyperactives et polyvalentes au même titre que les hommes. Il est du reste très probable que, au sein de groupes aussi restreints, la spécialisation n'ait pas été monnaie courante, car elle n'est guère favorable à la survie en cas de coup dur. Ainsi, tout comme il semble aberrant d'imaginer des femmes bloquées dans leurs activités parce qu'elles ne savent pas produire un éclat en silex, il paraît impossible de croire des hommes incapables de se préparer à manger en l'absence de femmes aux alentours. La catégorisation tous azimuts des activités est bien souvent l'apanage des sociétés à fort effectif démographique. Si des individus ont pu assurer des activités spécialisées répondant à une envie ou à un talent particulier, la débrouillardise devait être de mise pour l'ensemble des membres de la communauté. Loin d'une relation de dépendance entre individus il est plus plausible d'imaginer une relation de partenariat, une coopération entre tous avec un partage des tâches en fonction des compétences. Des communautés humaines où, comme nous l'avons vu, hommes et femmes ne vivaient pas exclusivement de la chasse, loin de là...

Et il est vraisemblable que les rôles assignés à l'un ou à l'autre sexe n'étaient pas aussi tranchés qu'ont bien voulu le croire les premiers préhistoriens. [...] Les lunettes du préjugé peuvent aujourd'hui être déchaussées pour tâcher d'aborder la question en matière préhistorique. Il est fort possible que la gestion des identités sexuelles ait été bien plus ouverte et tolérante lors de la préhistoire que de nos jours. Lady Sapiens pourrait peut-être apporter de l'eau au moulin de la déstructuration des stéréotypes de genre en cours dans notre société.

Bref, un livre facile à lire mais important, qui s'appuie sur des découvertes récentes. J'espère qu'il n'exagère pas certains faits pour étayer son point de vue. D'autant qu'il pose, en creux, une autre question : mais de quand date la domination masculine sur les femmes ?

Caillou

1. Thomas Ciotteau, Jennifer Kerner, Éric Pincas, *Lady Sapiens*, Les Arènes, 2021.

Ce texte provient d'échanges dans le nouveau Club d'anthropologie anarchiste, dans lequel nous cherchons, en nous saisissant des outils scientifiques, à clarifier un certain nombre de points qui font débat dans l'anthropologie actuelle sans jamais oublier notre perspective anarchiste. Cela consiste en l'échange d'idées, de pensées, en partage de lectures collectives, en l'enrichissement d'une bibliographie commune sur divers sujets.

Des réalités sociales à expérimenter...

Pour faire suite au texte de Caillou (pages 22-23), nous avons pensé intéressant de publier un large extrait d'un autre livre de David Graeber & David Wengrow, *Au commencement était... Une nouvelle histoire de l'humanité*¹.

Ce fort volume est une plongée dans l'archéologie et dans un nombre important de textes anciens, et se veut, en quelque sorte, une réécriture de l'histoire ouverte sur le futur.

«À quoi bon emmagasiner tout ce savoir nouveau s'il ne nous sert pas à revisiter l'idée que nous nous faisons de ce que nous sommes et de ce que nous pourrions encore devenir – s'il ne nous permet pas de redécouvrir la signification de notre troisième liberté élémentaire, la liberté d'inventer des réalités sociales jamais expérimentées à ce jour ?»

La femme, cette scientifique

Refuser un récit édenique des origines de l'agriculture, c'est aussi rejeter, ou du moins mettre en question, les hypothèses sexuées tapies derrière lui. Le livre de la Genèse ne fait pas que raconter la perte de l'innocence primordiale; il constitue aussi l'un des plus anciens vade-mecum disponibles sur la haine des femmes, seulement égalé (pour ce qui est de la tradition occidentale) par les préjugés d'auteurs grecs comme Hésiode et Platon. Car c'est bien Ève qui finit par céder aux exhortations du rouslard reptile; c'est bien elle qui mord la première dans le fruit défendu pour assouvir sa soif de savoir et de sagesse. Son châtiment, qui frappera toutes les femmes après elle, sera d'enfanter dans la douleur et de se soumettre à la loi de son mari, lequel, pour sa part, devra gagner sa subsistance à la sueur de son front.

Quand les auteurs contemporains se demandent si ce n'est pas le blé qui a domestiqué l'homme plutôt que l'inverse, ils ne font que remplacer un problème concret faisant intervenir une prouesse scientifique (humaine) par une vision plus mystique. Dans une telle optique, on ne cherche pas à déterminer qui a accompli tout le travail théorique et pratique induit par la manipulation des plantes sauvages (étudier leurs réactions en fonction du type de sol et du mode d'arrosage, tester différentes techniques de récolte pour observer leurs effets sur la croissance, la reproduction et la valeur nutritionnelle des cultures, débattre des implications sociales de ce choix...). On préfère partir dans de grandes envolées lyriques sur la tentation du fruit défendu et philosopher sur les conséquences imprévues de l'agriculture – cette technologie que Jared Diamond a définie (non sans connotations bibliques, là encore) comme «la pire erreur de l'histoire de l'humanité».

Ce qui se trouve évacué dans tous ces récits, volontairement ou non, ce n'est ni plus ni moins que la contribution des

femmes. Presque partout dans le monde, ce sont elles qui récoltent les plantes sauvages et les transforment (en aliments, en remèdes ou en objets plus complexes tels que paniers ou vêtements). D'ailleurs, sur le plan grammatical, ces activités conservent parfois le genre féminin même lorsqu'elles sont exécutées par des hommes. C'est sans doute ce qui se rapproche le plus d'un universel anthropologique. Bien sûr, on peut toujours imaginer que les choses étaient différentes par le passé, voire qu'il se serait produit au cours des derniers millénaires une sorte de grand retournement mondial des rôles sexués et des structures linguistiques, débouchant sur la situation que nous connaissons aujourd'hui. Mais un événement d'une telle ampleur aurait forcément laissé d'autres traces, et à ce jour nul n'a précisé quel type d'indices il faudrait chercher.

Il est vrai que les données archéologiques exploitables sont rares. Hormis sous la forme de graines carbonisées, les usages culturels des plantes livrent très peu de témoignages résistant au passage du temps. Cependant, là où ils existent, et aussi loin que l'on remonte dans le passé, tous révèlent des associations très fortes entre les femmes et les connaissances liées aux plantes. Il ne s'agissait pas seulement des méthodes de production d'aliments, d'épices, de médicaments, de pigments ou de poisons à partir de la flore sauvage, mais aussi des arts et industries qui se développaient autour du travail des fibres végétales, ainsi que des formes de savoir plus abstraites qu'ils permettaient d'acquérir sur le temps, l'espace et les propriétés structurelles des objets. La culture des plantes comestibles s'accompagnait sans doute presque toujours de la fabrication de textiles, de paniers, de filets, de nattes et de cordages, autant de techniques auxquelles s'entremêlaient (pour ainsi dire au sens propre) des connaissances mathématiques et géométriques. Leur maîtrise par les femmes transparaît avec éclat dans les

David Graeber & David Wengrow, *Au commencement était... Une nouvelle histoire de l'humanité*, Les liens qui libèrent, 2021, p. 300-303.

Rencontre avec Myriam Bahaffou



plus anciennes représentations de silhouettes humaines qui nous soient parvenues, ces figurines sculptées omniprésentes pendant la dernière période glaciaire, avec leur couvre-chef tressé, leurs jupons de ficelle et leurs ceintures de corde.

Les savants de sexe masculin ont une curieuse tendance à faire fi de la dimension sexuée de toutes ces connaissances, ou à la dissimuler derrière des abstractions. Claude Lévi-Strauss en est un exemple célèbre. Dans *Pensée sauvage*, il cherche à décrire la « science du concret » qui se serait épanouie au Néolithique – une méthode d'expérimentation consistant à aborder le monde physique « sous l'angle des qualités sensibles », par opposition à la science moderne, qui repose sur des lois et des théorèmes généralisants. Selon Lévi-Strauss, cette science néolithique nous aurait fourni la base des « arts de la civilisation » que sont l'agriculture, l'élevage, la poterie, le tissage, la conservation et préparation des aliments, etc. Pourtant, nulle part il ne signale que son développement est essentiellement à mettre au crédit des femmes.

André Bernard

Autrice du livre *Des paillettes dans le compost*, sous-titré « Écoféminismes au quotidien », Myriam Bahaffou est venue sur le plateau de Millevaches, dans un de ces lieux culturels improbables et créatifs dont regorge ce territoire : « La loutre par les cornes » à La Villedieu.

MYRIAM DÉGAGE UNE ÉNERGIE communicative dans la présentation du livre, composé de 8 chapitres qui partent tous d'un petit évènement quotidien, dont elle démonte le sens à la fois minutieusement, avec ses outils et ses références d'universitaire, mais aussi avec une jovialité communicative, tirant de ses propres contradictions une force et un courage qui font du bien à entendre.

Un « éco-féminisme » contemporain naît sous nos yeux. Pas une rupture ésotérique, qui imaginerait une « nature bienveillante » à laquelle les femmes seraient reliées par leur naissance et leur genre. Mais un scintillement entre l'épilation, la violence, les bas résille, les luttes queer, la honte, et un anticapitalisme, une conscience des oppressions et des classes sociales issus de son propre trajet de fille d'origine immigrée, élevée dans une famille sans père, dans un quartier d'apartheid social qu'on nomme aujourd'hui « quartier populaire ».

La lire fait du bien, d'abord parce qu'on peut lire les chapitres indépendamment les uns des autres, comme on dégusterait une boîte de macarons de Nancy. Ensuite, parce que son texte, qui va d'un

bord à l'autre de ses pensées, n'assène rien, et permet au contraire de construire sa propre réflexion sur le sujet.



Tout comme Célestin Freinet disait aux instits du siècle dernier : « Nous serons nos propres didacticiens » – pour leur donner le goût de l'autogestion de leurs pratiques –, Myriam Bahaffou nous encourage à partir de nous-même, de nos contradictions et d'en faire une force agissante pour changer le monde avant qu'il ne se meure de nos inerties.

Véronique Decker

Éditions Le Passager Clandestin, collection Essais, Enquêtes et Manifestes, 2022.

Écoféminisme: une réinsertion dans le monde du vivant



Buenos Aires, parque Presidente Avellanada
Photo Solange

L'écoféminisme, en France, a mauvaise presse. Au pays de Descartes, il n'est pas bon de supposer que le vivant pourrait être autre chose qu'un inventaire de machines biologiques plus ou moins complexes. Au pays du féminisme matérialiste, il n'est pas bon non plus de supposer que les femmes seraient proches de la « nature ».

M AIS QU'EST-CE QUE LA NATURE ? La première définition du mot que propose le Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL) est : « Ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines. » L'histoire et les activités humaines seraient donc séparées du reste du vivant par on ne sait quel prodige pour se trouver, peut-on imaginer, du côté de Dieu, ou de l'Esprit, ou de l'Âme, dans un lieu purement métaphysique.

Ce que l'écoféminisme – mouvement bien antérieur au mot de Françoise d'Eaubonne – réhabilite, c'est notre appartenance irréductible au reste du vivant. De fait, la Nature est un concept aussi abstrait que Dieu, il faut une foi aveugle pour la concevoir. Ce qui est bien renseigné en revanche, depuis les premiers balbutiements du patriarcat, c'est la tendance lourde de l'humain, dans certaines sociétés, à déraciner l'esprit du corps, et plus tard l'âme immortelle du corps mortel, et pareillement l'humain du reste du vivant et, en l'humain même, les mâles des femelles, aussi étrangers au sein de la même espèce que les vers de terre et Dieu, et les humains dont l'épiderme est pigmenté de ceux qui sont incolores.

Nous, les femmes, on a tout faux !

Que dit, en un chœur complexe entre-tissant les spiritualités avec les recherches scientifiques les plus pointues, en inventant les voix les plus créatives et les plus diverses, le mouvement écoféministe ? Que nous avons tout faux depuis que Platon a supposé que les humains seraient entassés dans la caverne de leurs sens mensongers et n'auraient du vrai et du bien – forcément métaphysiques – que des indices semblables à des ombres projetées par la lumière à laquelle ils tournent le dos.

La vérité serait ailleurs, dans l'idée que les hommes s'en font en faisant carburer leur esprit affûté sur ce qu'ils conçoivent plutôt que sur ce qu'ils voient, sentent et ressentent, entendent et touchent.

Ainsi l'humain se fractionne-t-il en deux entités distinctes, le corps bestial, tas de boue du monde sensible, et l'esprit éthéré qui seul peut accéder à la vérité vraie et, par voie de conséquence, doit aussi se rendre maître de cette enveloppe rudimentaire, aveugle et sourde pour la maintenir à la baguette dans le droit chemin. Le monde autour de nous, ce vivant qui vibre, chante, brille et chatoie, est représenté sous la forme d'une grotte obscure. Ainsi naît l'esprit, ainsi meurt le corps dont il n'est finalement qu'une fonction parmi d'autres.

Dans la catégorisation démente qui naît de cet axiome premier (l'esprit est totalement séparé du corps et les choses immatérielles des choses matérielles), les femmes, bien avant la naissance du Christ, seront versées du côté des corps, et plus généralement des choses matérielles dont les purs esprits, généralement masculins, ont l'usage.

Cette séparation à la hache conceptuelle passera ensuite par sa version mystique (âme immortelle séparée du corps mortel voué à la pourriture),

puis reviendra au rationalisme de la volonté contre le corps, du conceptuel contre le matériel.

En un essai poétique magistral paru en 1978, *La Femme et la nature, le rugissement en son sein*, Susan Griffin fait apparaître cette construction millénaire qui engendre à la fois et dans un même mouvement logique la domination et l'exploitation du vivant, des peuples versés du côté de la « nature » et des femmes. Entreposant des citations savamment agencées depuis Socrate jusqu'à Darwin, en passant par Bacon, Galilée, Pythagore, Kepler, Newton, entremêlant des traités, des bréviaires, des manuels, des catéchismes, des essais, passant du *Malleus Maleficarum* au *Principes de la Philosophie* de Descartes, sautant d'un manuel technique de sylviculture à un cours de secrétariat, d'un traité de gynécologie à un glossaire agricole, toutes les citations étant précédées d'« Il a été décidé que... », « Il a été observé que... », « Il a été dit que... », Susan Griffin fait apparaître de façon presque visuelle l'édification méthodique au fil des siècles de cette cathédrale de préjugés devenue le décor ordinaire de la pensée humaine. L'ouvrage est une formidable installation de citations qui s'étayent, se confortent, se renforcent et se consolident, où cependant filtrent les voix silencieuses des femmes, des dominés, des vaincus, sous la forme italique d'un *nous* qui ressent, souffre et tâtonne dans l'ombre froide de ce pénitencier conceptuel.

Il découle de cette identification du problème posé par le modèle patriarcal, appelons-le la séparation, qu'il requiert non seulement qu'on lutte avec la dernière énergie contre ses conséquences et ses principes, mais aussi que s'impose une autre interprétation du monde qui nous réinsère dans la grande famille des choses vivantes.

Nous sommes au sein d'écosystèmes complexes et fragiles, tant en nous qu'autour de nous

Quand Mary Hunter Austin écrit en 1906 : « La beauté du monde n'est pas dans l'herbier mais dans le pré », quand Hidegarde de Bingen, au XII^e siècle, refuse dans son « Natura » de s'appuyer sur la moindre citation antérieure et se présente en outre comme inculte et misérable, réticente à se placer dans une continuité d'autorités de savoir, quand Rachel Carson écrit en 1962, dans *Printemps silencieux*, l'horreur d'un monde où les oiseaux se sont tus, ou que Silvia Federici glorifie Caliban et la sorcière diabolisés par Shakespeare dans son essai sur les femmes, le corps et l'accumulation primitive, quand Elinor Ostrom élabore une théorie de la propriété et des communs, quand Kate Raworth construit un modèle du Donut de l'économie mondiale qui intègre à la fois les limites humaines et planétaires, toutes opposent au modèle pyramidal séparant du patriarcat un modèle fusionnel et horizontal, aussi scientifiquement pointu, lyrique ou artistique soit-il.

Car il ne suffit pas de changer de modèle, il faut aussi changer de mode d'expression, refuser la validation ou l'invalidation autoritaire de la parole, accueillir des scientifiques aussi reconnues dans leur domaine qu'Elinor

Ostrom ou Rachel Carson avec Susan Griffin – essayiste et poète – ou une sorcière comme Starhawk. Il faut créer cet écosystème social où un autochtone au corps nu et peint coiffé de plumes aura une voix de même poids qu'un scientifique en complet gris.

Un écosystème où la rationalité n'éteigne pas la pensée magique, où le dogme religieux ne s'approprie pas la parole scientifique, où les différentes appréhensions humaines du monde s'enrichissent.

Mais alors, pourquoi les femmes ?

Parce qu'un système est rarement renversé par ceux qu'il avantage, quand bien même cet avantage serait aussi modeste que l'assurance d'avoir reçu une supériorité fournie avec les couilles à la naissance, même pour une vie d'effroyable labeur.

Dès les débuts de l'écoféminisme politique, les femmes choisirent de faire un pas de côté. On se rappelle la phrase d'Emma Goldman en réponse à un puritain militant qui lui reprochait son exubérance : « Si je ne peux pas danser, ce n'est pas ma révolution. »

L'action des 2 000 femmes qui ont encerclé le Pentagone, en novembre 1980, a commencé par le deuil et la pose de pierres tombales venues de tous les pays pour dénoncer le militarisme, puis par la colère et sa marionnette rouge, où les femmes ont scandé « Honte ! Honte ! » entre les tombes, en levant le poing, puis l'*empouvoirement* et ses fils de laine agrémentés de poèmes, de rubans, de photographies d'enfants, de messages de soutien, de brindilles et de fleurs autour du Pentagone, et enfin l'action étonnante qui consista à bloquer par un tissage les entrées du Pentagone, patiemment retissé chaque fois que la police le coupait pour libérer le passage, jusqu'à l'arrestation de 120 femmes.

Ces actions peuvent être considérées comme naïves et inutiles, mais la créativité effervescente de leurs dispositifs symboliques les rend aussi frappantes, quand elles font le tour du monde, qu'une femme nue assise sur les pavés face à une rangée de flics casqués, bottés et armés jusqu'aux dents derrière leurs boucliers de plexiglas.

Notre impuissance est-elle fatale ?

Dans un article sur l'intelligence tactique des loups, une bergère témoigne de la façon dont son chien gardien fut isolé, éloigné puis tué par la meute. Elle le remplaça par une quinzaine de chihuahuas, qui rendirent fous les loups par leurs aboiements hargneux et les désorientèrent complètement. Des années plus tard, elle reprit un grand chien de garde, et la meute avait oublié la tactique pour l'isoler et le tuer.

Se renouveler sans cesse, multiplier les types d'action, mettre en scène la lutte, s'adapter aux failles au fur et à mesure qu'elles apparaissent, c'est être plastique et ingénieux comme ce vivant auquel définitivement nous appartenons.

L. B.

Assez jeunes pour le climat, trop jeunes pour en mourir

Le mouvement Friday for future fut initié par la lycéenne de quinze ans, Greta Thunberg, qui, tous les vendredis à partir d'août 2018, se mit à faire grève pour le climat devant le parlement de Stockholm.

CETTE INITIATIVE FUT RAPIDEMENT SUIVIE par nombre de lycéens qui pensaient comme elle que les adultes ne faisaient rien pour leur assurer un avenir viable. Je passerai sur les torrents de fiel qu'a pu susciter une fille, très jeune et autiste, trois raisons de discrimination et de dénigrement, nos vieux birbes ulcérés se sont surpassés sur la terre entière. Qu'est-ce que c'est que cette pisseuse qui ose parler aux grands, et sur quel ton ! On dirait un robot, etc.

Comme le souligne Aurélien Barreau (merci à lui !), à l'université du Médef :

Tant qu'un ancien président de la République [il s'agissait de Nicolas Sarkozy, qui n'en loupe pas une, en 2019] pourra venir ici même, à l'université d'été du patronat, moquer le discours scientifiquement irréprochable de Greta Thunberg devant un public hilare, nous n'aurons pas commencé à avancer.

Friday for future commença à donner toute sa mesure en mars 2019, quand des millions de lycéen·nes à travers le monde se mirent à manifester. La jeune Suédoise avait lancé une vague qui se développa en un autre mouvement d'ampleur, Youth for climate. On doit cette évolution à deux jeunes Belges, Anuna de Wever et Kyra Gantois, alors âgées respectivement de 19 et 20 ans, aidées par la non moins jeune Adélaïde Chartier.

Mais ce ne sont pas uniquement des jeunes filles des classes moyennes occidentales qui s'engagèrent dans le mouvement. Ayakha Melithafa, qui fit partie des 14 jeunes gens à porter plainte contre plusieurs pays, dont la France, vivait dans un township en Afrique du Sud et, pour elle, les difficultés d'accès à l'eau et la vulnérabilité aux tempêtes n'étaient pas seulement des hantises de l'avenir. Elle se démenait pour sensibiliser les habitants du township, pour qui la première nécessité était de survivre au jour le jour, de s'intéresser à ces problèmes, car ils en étaient les premières victimes.

Autumn Peltier, autochtone Wiikwemkoong d'Ontario, n'avait pas attendu le mouvement Youth for Climate pour défendre l'eau. À 12 ans, elle interpellait vertement Trudeau lors d'une assemblée des premières nations et, à 15 ans, en 2019, elle fut nommée commissaire en chef des eaux de la nation Anichinabée. Elle succédait à sa grand-tante et devenait la nouvelle « marcheuse d'eau » de son peuple. Le chef

du grand Conseil disait alors n'avoir eu aucun mal à la choisir : « Elle sensibilise l'opinion mondiale au problème de l'eau dans notre pays depuis plusieurs années maintenant. » Et, en effet, Autumn n'avait cessé depuis ses 12 ans de déplorer la pollution de l'eau par les fuites des pipelines, harcelant les autorités pour demander une meilleure gestion des eaux potables. C'est donc une activiste déjà chevronnée, qui avait déjà plaidé pour la protection de l'eau des grands lacs devant les instances canadiennes et même l'ONU en 2016, qui se joignit à Greta Thunberg pour y intervenir de nouveau en 2019.

Les deux sœurs néerlandaise-indonésiennes Melati et Isabel Wijsen, de leur côté, s'illustrèrent dans la lutte contre le plastique à Bali dès 2013, alors que l'une avait 12 ans et l'autre 10. Leur campagne *Bye bye plastic bags* se répandit dans le monde entier, contribuant à l'interdiction des sacs en plastique à usage unique. Leur épopée figure dans le film *Bigger than us*, qui rend justice à des jeunes activistes du monde entier.

Et que dire de l'incroyable Ridhima Pandey ? Fort occupée, dès l'âge de 9 ans, à tenter une action contre le gouvernement indien pour son inaction climatique (après, il est vrai, des inondations terribles et des glissements de terrain ayant fait des centaines de morts et des dizaines de milliers de déplacés), elle entendit parler du mouvement des Youth for Climate et c'est sans hésitation qu'elle fit partie, en 2019, à 10 ans, des 14 jeunes plaignants de l'ONU contre plusieurs pays compromettant le droit des enfants à un avenir (dont la France). Quel est l'objectif de cette étonnante petite fille ?

Je veux sauver notre avenir. Je veux sauver l'avenir de tous les enfants et de toutes les personnes des générations futures.

Il faudrait citer aussi la jeune Maori India Logan Riley, étudiante en archéologie et activiste néo-zélandaise du climat, et encore Hilda Flavia Nakabuye, militante ougandaise des droits des femmes, de l'environnement et contre le racisme, qui a fondé un important mouvement Youth for Future dans son pays, avec plus de 50 000 jeunes venant de toutes les écoles. Le mouvement a aussi essaimé plus largement en Sierra Leone, au Gabon, au Nigeria, en Angola et au Kenya.

Il est à remarquer que les filles ou les jeunes femmes sont extrêmement nombreuses dans ce mouvement qui a une tendance lourde à se faire récupérer...

Nombre d'entre elles ont été directement impactées par les effets du changement climatique. C'est le cas de la très jeune Shalvi Sakshi, qui pourrait bien voir dans un avenir proche son pays, les Fidji, disparaître sous les eaux, ou de Brianna Fruean, des Samoa. La Philippine Marinel Ubaldo, elle, a perdu des proches et des membres de sa famille lors du passage du typhon Haiyan en 2013. Comme elle le dit très justement : « Aux Philippines, le changement climatique est une réalité, pas juste une idée. Nous devons vivre avec. »

De toutes ces activistes, peu revendiquent d'être éco-féministes. La Nigériane Adenike Onadosu le fait. Âgée aujourd'hui d'une trentaine d'années, elle s'efforce d'une part de faire avancer la paix, l'égalité et la sécurité dans son pays – ce qui n'est pas gagné –, mais aussi de faire compren-



dre aux pays occidentaux à quel point le changement climatique affecte les populations du Sud. Tandis que nous commençons à souffrir des sécheresses et des canicules, certaines régions, dans certains pays, deviennent tout simplement inhabitables, et ce n'étaient pas les plus favorisées. Le capitalisme est un Saturne fou qui dévore les enfants avec la Terre.

L. B.

Phallocratie et patriarcat

Dans les années 1970, sous l'impulsion des groupes « femmes », la phallocratie de l'ensemble de la société est dénoncée par les militantes féministes. Le terme semble avoir été inventé par Françoise d'Eaubonne, mais il est utilisé dans tous les mouvements proches de l'extrême gauche qui s'intéressent aux féminismes...

PUIS LA « PHALLOCRATIE¹ » décline, et le « patriarcat² » désormais domine la terminologie qui explore la domination des hommes sur les femmes, permettant aux porteurs de phallus de ne pas s'inscrire automatiquement dans cette domination, et assignant étymologiquement les pères à porter l'ensemble de la domination.

Pourtant, lorsqu'on regarde de près, le pouvoir est toujours au bout du phallus

La guerre, l'armée, l'État, les héritages, les positions dominantes, les salaires les plus élevés, les possessions de terres, d'usines, de bâtiments restent l'apanage des hommes, pas tous pères, mais portant haut la taille de leurs testicules en forme d'engagement pour dominer le monde, jusqu'en détruire l'avenir sans scrupule.

Mais alors, où est la nuance entre les deux termes ?

Le patriarcat est défini comme une organisation sociale, qui masquerait son organisation capitaliste, alors que la phallocratie désigne juste une domination des hommes, sans définir l'organisation sociale qui la sous-tend. De là à penser que, derrière le glissement, il y aurait un affadissement de la pensée anticapitaliste, et la construction de

luttres centrées sur les dominations et des souffrances qu'elles imposent, mettant de côté la question pourtant centrale de l'exploitation, c'est-à-dire de l'accaparement par une minorité d'hommes principalement, mais surtout d'ultra-riches, de la valeur produite, qui font gabegie de leur argent alors qu'une bonne part des humains, et surtout des humaines, manquent de l'essentiel, comme l'eau potable, l'accès à une nourriture stable et variée, l'accès à l'éducation ou à une vie autonome.

L'action contre la société capitaliste doit puiser son énergie dans les souffrances que nous ressentons, en raison de la pauvreté, des dominations, des racismes, mais cette énergie doit nous unir pour agir en commun contre les sources de nos pensées archaïques, de notre éducation à cette domination, pour nous permettre de lutter ensemble, contre la phallocratie, contre le patriarcat, contre le capitalisme.

V. D.

1. Domination des hommes (et de la symbolique du phallus) sur les femmes.

2. Forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme.

Françoise d'Eaubonne, écoféministe irréductible

« La société mâle est arrivée, à l'heure actuelle, à la destruction de l'environnement, à la cadence absolument délirante de la démographie. Nous en avons pour trente ans d'existence si cette société mâle et industrielle continue. Il est temps que la planète redevienne verte. Pour cela, je suis à fond pour que les hommes perdent le pouvoir. »

Françoise d'Eaubonne

ÉCRIVAINNE PROLIFIQUE ET MILITANTE FÉMINISTE, Françoise d'Eaubonne (1920-2005) est cofondatrice du Mouvement de libération des femmes (MLF) et participe, en 1971, à la création du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FAHR). Puis elle lance, en 1978, le mouvement Écologie et féminisme au sein du MLF. Si elle n'a pas inventé le terme d'écoféminisme, c'est bien elle qui en a forgé le concept, tant sur un plan théorique qu'en tant qu'activiste pragmatique. Elle opère dès 1974 la synthèse entre la dénonciation de l'exploitation de la nature par l'homme et l'exploitation de la femme par l'homme, concept qui sera repris dans le monde entier dès les années 1980¹. Françoise est à l'origine d'autres concepts fondateurs de la pensée féministe, parmi lesquels phallocratie ou sexocide. Activiste antinucléaire, elle organise en 1975 un attentat contre la centrale de Fessenheim.

Après un court mariage, Françoise d'Eaubonne militera contre le mariage – institution bourgeoise. Sa fille, Indiana, naît en 1944 et son fils en 1958 – fruit d'une courte relation. Elle dit avoir été heureuse de porter ses enfants et de les avoir fait naître, mais elle les confiera à sa famille pour leur éducation. Et elle se considérera plus tard comme hétérosexuelle synchrone : elle choisit alors des partenaires bisexuels.

Pas un jour sans une ligne

Dès 1942, elle publie ses premiers poèmes et, en 1944, son premier roman, *Le Cœur de Watteau* (Julliard). À la Libération, elle rencontre des rescapés juifs et juives de retour des camps : elle écrit plus tard *Chienne de jeunesse* (Julliard, 1965). En 1947, elle publie *Comme un vol de gerfaux* (Julliard, 1947), roman qui recevra le prix des lecteurs et la fera connaître. Deux ans plus tard, la lecture du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir est déterminante pour son engagement féministe. Elle la rencontre et elles deviennent amies². Dans *Le Complexe de Diane* (Julliard, 1951), Françoise analyse les mythes antiques et explique comment les femmes ont été exclues du politique, donc du pouvoir. Dans les années 1950-1960, elle est lectrice dans de grandes maisons d'édition (Julliard, Calmann-Lévy, Flammarion) et publie ses divers écrits, tout en militant contre la guerre d'Algérie. Elle signe le Manifeste des 121 en 1961, appelé « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie ».

Ses diverses activités l'amènent à croiser Violette Leduc, Nathalie Sarraute, Colette, Jean Cocteau, Simone de Beauvoir, ou encore Jean-Paul Sartre.

Françoise participe activement au mouvement de Mai 68. Pour elle, faire la révolution est un métier à plein temps³. C'est aussi une fête, elle aime danser, chanter, écrire les tracts dans les cafés, fréquenter des marginaux : vivre ! Elle occupe la Société des gens de lettres et la Sorbonne en effervescence. Elle participe au MLF, elle signe le Manifeste des 343 pour le droit à l'avortement, elle lance le Front homosexuel d'action révolutionnaire avec Guy Hocquenghem et Anne-Marie Grégoire, en 1971. Elle est à l'origine de divers happenings, comme la perturbation d'une émission de Ménie Grégoire ou celle du congrès de psychiatres sur l'homosexualité à San Remo, en Italie. Elle initie l'utilisation de saucissons secs pouvant servir de matraques sans que ce soit considéré comme arme, lors d'un meeting anti-avortement de Jérôme Lejeune à la Mutualité. Elle écrit, autre exemple, dans *Charlie Hebdo* en 1974, un appel à la grève de la maternité. Dans les années 1970, Françoise publie des ouvrages importants : *Éros minoritaire* (Balland, 1970), *Histoire et actualité du féminisme* (Alain Moreau, 1972), *L'Histoire de l'art et lutte des sexes* (La Différence, 1978). Elle continue de publier tout au long de sa vie : plus d'une centaine d'ouvrages, romans, poèmes, essais, science-fiction, y compris post-patriarcale, biographies, jusqu'à *Mémoires irréductibles. De l'entre-deux-guerres à l'an 2000* (Dagorno, 2001). Françoise d'Eaubonne n'a jamais dissocié son travail d'écrivain, particulièrement prolifique, et sa vie militante.

Le féminisme ou la mort, le concept d'écoféminisme

En parallèle de son féminisme, sa prise de conscience écologiste est rapide, imprégnée du rapport de 1972 « Meadows Limits to growth » (Limites à la croissance). Elle rapproche et articule le lien théorique et politique entre féminisme et écologie, en faisant le postulat que les hommes – le patriarcat – ont fait à la fois main basse sur le ventre des femmes et sur les ressources naturelles. Elle forge le concept d'écoféminisme, qu'elle définit comme un nouvel humanisme dont l'objectif n'est pas la prise de pouvoir par les femmes, mais « la gestion égalitaire d'un monde à renaître ». L'année suivant la parution de *L'Utopie ou la mort* de René Dumont, elle publie *Le Féminisme ou la mort* (Pierre Horay, 1974), un de ses essais les plus importants. Dès 1978, au sein du MLF, elle anime le groupe Écologie et féminisme. Dans *Les Femmes avant le*



patriarcat (Payot, 1977), le capitalisme n'est pour elle que le stade ultime du patriarcat. Elle historicise la phallocratie, qui n'a pas toujours existé. Il n'est donc pas impossible de penser sa disparition. Le système capitaliste est destructeur du vivant, de la nature. Il y a une logique commune entre le patriarcat et le capitalisme. Pour les combattre, il faut agir sur les deux tableaux : l'écologie et le féminisme, d'où l'écoféminisme.

Le concept d'écoféminisme sera repris en des pratiques diverses, par les militantes étas-uniennes, anglaises ou indiennes dans les années 1980

Ce concept s'inscrit dans une filiation avec les féministes britanniques de la fin du XIX^e siècle, telles qu'Anna Kringsford (1846-1888) ou Frances Power Cobbe (1822-1904), qui déjà articulent combat féministe et cause animale en œuvrant pour le végétarisme et contre la vivisection. Ou bien, les néomalthusiens, participant au mouvement libertaire, « qui prônent le contrôle volontaire des naissances comme ressort commun de l'émancipation des femmes et de la préservation des ressources naturelles⁴ ». Et dans les années 1970, Françoise ne sera pas seule, Rosemary Radford Ruether (1936-2022) ou Ynestra King entendent non seulement militer pour l'émancipation des femmes mais aussi pour changer les rapports entre les sexes et la nature, afin de résoudre la crise systémique et lutter contre le capitalisme patriarcal. Le féminisme doit retrouver son ambition utopiste et révolutionnaire !

Aujourd'hui, *Le Féminisme ou la mort* a été réédité (en 2020), montrant l'intérêt qu'il suscite encore et le renouveau de l'éco-

féminisme. Les deux préfacières, Myriam Bahaffou et Julie Gorecki soulignent la valeur de l'ouvrage et la nécessité urgente de percevoir le caractère patriarcal de l'assassinat du vivant. Mais elles relèvent sa conception eurocentrée du monde par son féminisme occidental.

En écrivant « l'Arabe », « l'Africaine » ou la « musulmane », d'Eaubonne fige ces femmes dans des caractéristiques qui feraient d'elles des êtres absolument différents par nature, [...] mythe raciste qui nous imprègne encore très fortement aujourd'hui, surtout en France.

Elles reconnaissent cependant que Françoise d'Eaubonne présente un véritable projet de société écoféministe avec « un abolissement total de la notion de pouvoir⁵ ».

Un radicalisme tous azimuts

Françoise d'Eaubonne affirme « Ni Dieu, ni Maître, ni Patron, ni Mari ». Et dans ses essais de science-fiction, elle s'amuse à provoquer. Dans *Les Bergères de l'Apocalypse* (J.-C. Simoen, 1978), c'est une mathématicienne qui est à leur tête : quand l'équation est insoluble, il faut supprimer la moitié du problème, et elles suppriment les hommes !

Sa radicalité l'amène à aider des groupes révolutionnaires comme Action Directe, la Bande à Baader. En 1975, elle participe aux activités du commando Ulrike-Meinhof-Puig-Antich en endommageant par deux charges explosives le réacteur en construction de la centrale nucléaire de Fessenheim, provoquant le retard de plusieurs mois du chantier. Elle centralise les soutiens écrits et financiers après la mort d'Ulrike Meinhof. Elle est aussi directrice de publication de *L'Internationale* (n^{os} 10 et 11).

Dès 1960, elle s'engage contre la peine de mort, puis pour le droit des prisonniers, avec Michel Foucault. Le 6 septembre 1976, elle se marie avec le détenu Pierre Sanna, matricule 645513, à Fresnes, condamné à vingt ans de prison pour un meurtre qu'il n'a pas commis et elle l'annonce dans les colonnes du journal *Libération* :

En révolte contre la classe dont je suis issue, je veux tourner contre elle les armes qu'elle me donne et détourner les institutions qu'elle fait servir à l'oppression de classe et de sexe. J'épouse Pierrot [Pierre Sanna] parce qu'il n'a jamais baissé la tête, pour ses grèves de la faim qui ont abîmé sans résultat sa santé [...]; pour avoir saisi, étant droit commun, la dimension politique de sa situation.

Elle lutte contre les sectes, pour les droits des homosexuel·les, la décroissance, la sortie du système capitaliste avec l'abolition du salariat et de l'argent, contre le mariage et l'assignation à la maternité comme destin pour les femmes, le nucléaire et la psychiatisation qui lobotomise.

À partir de 1988, Françoise d'Eaubonne crée, avec Michèle Dayras et Fabienne Siegwart, SOS Sexisme et en devient la secrétaire générale. Elle anime des émissions sur Radio



➔ Mouvance, Radio libertaire, elle est aussi invitée à plusieurs reprises dans l'émission Femmes libres sur Radio libertaire. Elle fréquente la librairie Publico (librairie de la Fédération anarchiste, à Paris) et, dès les années 1980, nous nous retrouvons régulièrement dans les manifestations féministes et anti-nucléaires. Elle participe durant quelques années aux journées de l'association Liber-Terre à Bieuzy et Pontivy (Morbihan).

Elle a rassemblé, à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (Imec), des dizaines de manuscrits d'œuvres inédites, ses journaux intimes et sa correspondance⁶. Entourée toute sa vie d'amis-es, de camarades militant-es, elle a fini sa vie relativement seule, dans un foyer d'artistes âgés du quartier de Montparnasse⁷. « Je serai en sécurité et sereine quand je serai dans ma tombe », disait-elle.

Ses engagements – féministes, anticolonialistes, écologistes – tenaces tout au long de sa vie, son passé de résistante, sa carrière littéraire auréolée de deux prix, en font une féministe, autrice et intellectuelle majeure de ce XX^e siècle⁸.

H. H.

Les romans jeunesse de Françoise d'Eaubonne

Peu de gens s'en souviennent, sauf peut-être quelques-uns et quelques-unes, qui avaient autour de onze à treize ans à la fin des années cinquante, et ont lu ses romans « jeunesse » en bibliothèque verte ou autre...

DE 1958 À 1962, alors qu'elle publiait surtout des biographies (après avoir écrit poésie, romans et essais), elle a écrit cinq romans jeunesse : de *Chevrette et Virginie* (1959) à *L'Amazone bleue* (1962), d'Eaubonne conduit ses jeunes lecteurs et lectrices d'une île des Maldives peuplée de bons sauvages un peu naïfs (*Chevrette et Virginie*) à la Versailles au temps de Louis XV (*Les Fiancés du Puits doré*), des armées révolutionnaires et des maquis chouans (*L'Amazone bleue*) à la traite négrière et au bateau corsaire de Surcouf (*Le Gabier de Surcouf*), sans oublier un détour par la science-fiction (*Le Sous-marin de l'espace*). L'Histoire et ses personnages connus servent de toile de fond aux aventures romancées et romanesques de jeunes gens courageux et surtout de jeunes filles qui sortent de l'ordinaire : elles sont instruites, certaines nagent, tirent, manient le fleuret, montent à cheval à califourchon aussi bien que les hommes, dont elles portent parfois le costume (ce qui est révolutionnaire à ces époques-là) ; elles sont souvent plus malignes, plus courageuses, plus inventives que certains messieurs qui les côtoient et en sont admirés. Elles sont belles aussi. Bien sûr, il y a une histoire d'amour... Et là, elles peuvent et savent redevenir « femmes » autant par leurs vêtements que par

leur langage et leurs manières. Dans ces livres, les aristocrates, les savants, les officiers côtoient les simples gens (serviteurs et servantes, marins, soldats, esclaves), les nobles fréquentent des aventuriers au grand cœur, Surcouf, Mandrin, – il y a des séparations et des retrouvailles, des histoires d'amour contrarié mais qui finissent bien (mariages).

Ce sont des romans d'aventures dans le goût des années 1950, qui faisaient voyager les jeunes à une époque où les écrans n'existaient quasiment pas... avec nombre de « bons sentiments », une condamnation du racisme, mais accompagnée de quelques traces de stéréotypes (en particulier concernant les Noirs – ainsi Fliq en flag, le « négriillon » filleul de Chevrette parle en « petit nègre » –, les « sauvages des îles, accueillants mais crédules et naïfs »).

Mais ce sont des romans qui mettent enfin en scène des héroïnes dont la stature domine souvent celle des héros, et dans tous les domaines ; ces demoiselles font fi des préjugés, se battent pour leurs idées et pour mener leur vie comme elles l'entendent, font preuve d'audace, ont même de l'humour parfois, risquent leur vie pour sauver d'autres personnes et, lorsqu'elles connaissent la peur, savent la dépasser. Des « garçons manqués »... qui tombent amoureux, en tout bien tout honneur, d'un jeune homme qui les apprécie et les respecte.

Le féminisme pointe son nez dans ces romans ; cependant, on est loin des engagements que prendra d'Eaubonne dans les années 1970. Mais les fillettes de ces années-là ont été heureuses de rencontrer enfin des jeunes femmes à qui essayer de ressembler, auxquelles s'identifier.

Colette Berthès

1. Élise Thiébaut, *L'Amazone verte. Le roman de Françoise d'Eaubonne*, Charleston, 2021.

2. Christine Bard, *Dictionnaire des féministes. France XVIII^e-XX^e siècle*, PUF, 2017, notice sur Françoise d'Eaubonne rédigée par Caroline Goldblum, p. 487-491.

3. *Op. cit.*

4. Christine Bard, *op. cit.*, notice « Écoféminisme », rédigée par Jeanne Burgart-Goutal, p. 491-494.

5. Myriam Bahaffou & Julie Gorecki, préface, *Le Féminisme ou la mort, Françoise d'Eaubonne*, Le Passager clandestin, 2020.

6. *Le Maitron, Dictionnaire des anarchistes*, notice sur Françoise d'Eaubonne rédigée par Delphine Naudier.

7. Léa Mormin-Chauvau, « Écoféminisme : Françoise d'Eaubonne, révolutionnaire du désir », *Libération*, 3 juillet 2019.

8. *Op. cit.*





FRANÇOISE D'EAUBONNE

« PAS UN JOUR SANS UNE LIGNE »

Texte : MLT & Dessins : OLT - (CC BY-NC-SA)

Françoise Marie-Thérèse Piston d'Eaubonne naît à Paris le 12 mars 1920, troisième des cinq enfants d'Étienne Piston d'Eaubonne et de Rosita Mariquita Martinez Franco son épouse.



Élève de l'institution catholique Notre-Dame de Saint-Maur de Toulouse, elle poursuivra ses études supérieures à la faculté des Lettres et des Beaux-Arts de Haute-Garonne.



Elle s'engage en faveur de la Résistance dès 1940, publie ses premiers poèmes en 1942 et son premier roman en 1944. Elle entre au Parti communiste en 1946. Lorsque Simone de Beauvoir publie *Le Deuxième Sexe*, Françoise lui écrit : « Vous êtes un génie ! Vous nous avez toutes vengées ! » Julliard publiera en 1951 son premier essai féministe : *Le Complexe de Diane*, dans lequel elle défend Beauvoir.

Françoise quittera en 1956 le PC parce qu'il n'est pas assez anticolonialiste, d'où le désaccord sur les événements d'Algérie... En 1960 elle signe, avec Simone de Beauvoir, le manifeste des 121 pour le droit à l'insoumission, contre la guerre en Algérie.



Cofondatrice du Mouvement de libération des femmes à la fin des années 1960, elle est signataire du Manifeste des 343 salopes revendiquant le droit à l'avortement.



En 1971, Françoise participe au lancement du Front homosexuel d'action révolutionnaire.



Inventrice des termes « phallocrate » et « écoféminisme » dans les années 1970, elle fonde l'association Écologie-Féminisme en 1978.



Libertaire, elle devient animatrice au début de Radio-Libertaire.



En 1985, elle publie *Louise Michel la Canaque*.



Le 3 août 2005 elle meurt à Paris. Après sa mort on découvrira qu'elle avait revendiqué dans ses écrits intimes sa participation au plastage de la centrale nucléaire de Fessenheim de 1975.



«Printemps silencieux»

«Phyto partout, oiseau nulle part.» Ce slogan des écologistes résume parfaitement le livre précurseur de Rachel Carson, paru en 1962 aux États-Unis, *Printemps silencieux*. Beaucoup le considèrent comme l'acte de naissance des mouvements écologistes et écoféministes. Une femme scientifique, avec rigueur, mais dans un style clair et accessible à un large public, y démontre pour l'une des premières fois comment l'utilisation des pesticides ravage notre environnement.

Élixirs de mort

À mesure qu'il réalise son but avoué de conquête de la nature, l'homme laisse derrière lui un impressionnant sillage de destructions, affectant la terre où il habite, et les êtres qui partagent avec lui cette demeure.

Dans son livre, Rachel Carson recense les études menées sur les produits chimiques (le DDT en particulier) employés en Amérique pour détruire les mauvaises herbes et les insectes dans le milieu agricole et forestier. Quand l'autrice écrit son livre, ces «poisons chimiques» sont utilisés depuis une douzaine d'années. Elle alerte sur leurs effets dévastateurs.

Tout est dit déjà de ce qui va être un enjeu pour l'avenir et faire entrer l'écologie dans le vocabulaire des politiques : les problèmes de pollinisation avec la disparition des abeilles, la biodiversité en péril, la multiplication des cancers et les mutations génétiques. Nous nous trouvons à l'orée d'un monde inquiétant. Dans cet univers, la forêt enchantée des contes de

fées laisse place au bois sombre où il suffit de mâcher une feuille, de sucer une goutte de sève pour être foudroyé. C'est un monde où l'insecte est asphyxié par l'arôme de la plante, où l'abeille rapporte à sa ruche un nectar empoisonné et fabrique du miel vénéneux.

Contrôler la nature, une arrogante prétention

Rachel Carson est née à Pittsburgh, en 1907. Elle passe son enfance dans la ferme familiale à parcourir les champs et les bois, et écrit très tôt des petits contes sur les animaux. Après des études de biologie, de zoologie et de génétique, elle devient la deuxième femme embauchée par le Bureau of Fisheries, organisme gouvernemental dont le rôle est de s'occuper de la gestion et de la préservation de la faune.

En 1951, un premier livre la fait connaître, *Cette mer qui nous entoure*, ouvrage de vulgarisation sur la formation de la planète, son évolution et sur les animaux qui peuplent les océans. Son livre remporte un grand succès auprès des scientifiques comme du grand public.

Parallèlement, elle rédige les textes d'une série d'émissions éducatives sur la vie aquatique et des articles pour les journaux et magazines. Articles et émissions la font connaître et apprécier d'un large public et lui assurent une sécurité financière qui lui permet, en 1952, de se consacrer à l'écriture.

À partir de 1957, elle s'intéresse à l'utilisation intensive des pesticides ; pendant quatre ans, elle se penche sur des études scientifiques, médicales, des témoignages pour rédiger le *Printemps silencieux*, qui paraîtra en 1962, alors qu'elle lutte contre un cancer qui l'emportera en 1964. Pour elle, l'équilibre de la nature est une composante essentielle de la survie de l'espèce humaine.

Une folle antiprogrès

Le *Printemps silencieux* se vend à sa sortie à plusieurs milliers d'exemplaires, ce qui provoque la fureur de la communauté scientifique, sûrement vexée qu'une petite journaliste, une femme écrivaine, empiète sur son domaine de compétences en alertant sur une catastrophe à venir. Elle n'est qu'«un poison littéraire», «une défenseuse fanatique de la nature», «une folle antiprogrès»,

une «amatrice», «une simple journaliste»... Les critiques sexistes pleuvent également : on la traite de folle hystérique, son écriture est «trop féminine» et, comme elle est restée célibataire, elle est sûrement lesbienne et «probablement une communiste». Elle subit bien sûr les attaques virulentes des professionnels de l'agroalimentaire et des industries chimiques. En 1963, Monsanto fait envoyer aux journaux une parodie du chapitre d'ouverture du *Printemps silencieux* décrivant une Amérique sans pesticides, affamée, car les cultures sont envahies par les insectes, et la malaria est de retour. Elle résiste vaillamment et s'appuie sur les conclusions de certains scientifiques dont les études démontrent la nocivité des pesticides, comme ceux du chercheur Wilhem Hueper, fondateur et directeur de la section «cancers environnementaux» de l'Institut national du cancer, qui classe les pesticides comme cancérigènes.

Son livre, publié en série dans le journal *New Yorker*, alerte l'opinion américaine et sera traduit et publié dans le monde entier. Il a contribué à la création de l'Agence américaine de protection de l'environnement et à l'interdiction du DDT en 1972 aux États-Unis.

Hélas, depuis soixante ans, l'industrie chimique a prospéré et l'agriculture industrielle stimulée aux poisons chimiques s'est généralisée. Dans une spirale infernale un produit interdit est immédiatement remplacé par un autre plus nocif.

Nous sommes maintenant à la croisée de deux routes divergentes, la route sur laquelle nous voyageons depuis longtemps est décevante parce que facile, une autoroute douce et rapide sur laquelle nous progressons à grande vitesse mais qui à la fin nous conduit au désastre. D'un autre côté, l'autre route, la moins fréquentée, nous offre notre dernière, unique chance d'atteindre une destination qui assure la préservation de notre Terre.

Le message de cette «femme hystérique et émotive» est plus que jamais d'actualité.

A. N.

Rachel Carson, *Printemps silencieux*, Wildproject, 2020.

Greenham Common

Un camp de femmes pour la paix

Une des plus longues occupations de femmes a démarré en septembre 1981 par un campement de protestation pacifiste contre l'installation de missiles nucléaires sur la base Royal Air Force de Greenham Common, dans le Berkshire, à l'ouest de Londres, en Angleterre. Ce camp de femmes pour la paix a été démantelé définitivement en 2000. Dix-neuf années de mobilisations de femmes ! Greenham Common est devenu depuis un parc public avec une exposition historique permanente, et un site d'intérêt scientifique.

LA BASE AÉRIENNE DE GREENHAM COMMON a été ouverte en 1942 et utilisée par la Royal Air Force et par les United States Army Air Forces pendant la Seconde Guerre mondiale. Lors de la guerre froide, elle a aussi servi à la United States Air Force comme base d'armes nucléaires. Et c'est pourquoi 36 femmes du Pays de Galles ont organisé une marche depuis Cardiff afin de protester contre le projet de l'Otan d'installer à Greenham Common des missiles de croisière équipés de têtes nucléaires.

Dès leur arrivée sur la base militaire, des femmes s'enchaînent à la clôture tout en arborant les couleurs blanc et violet, en femmage aux suffragettes, et en référence à une forte tradition de résistance des femmes britanniques. Elles réclament alors un débat public télévisé avec le ministère de la Défense : bien sûr, cette demande est refusée. Alors elles décident de rester et mettent en place un camp ! Elles reçoivent immédiatement une forte solidarité, des sympathisantes apportent des provisions, de quoi décorer politiquement les grilles de la base et de monter des tentes : une ZAD en quelque sorte, zone à défendre.

Le camp de protestation se tient en continu avec des actions directes, des veillées, des marches, mais aussi des actes nécessaires à la vie quotidienne, comme la cuisine, le nettoyage, la construction d'abris et de toilettes. Ainsi, les femmes créent un espace de vie durable.

En février 1982, le camp devient réservé aux femmes. Le 12 décembre 1982, 30 000 femmes se tiennent la main autour des 10 km du périmètre de la base. Lorsque des hommes sont invités au camp dans le cadre d'actions et d'événements, il leur est demandé de participer aux crèches pour les enfants, à la cuisine et aux activités traditionnellement dévolues aux femmes.

Le camp devient une plateforme médiatique, c'est là que les journalistes doivent se rendre, loin des studios de télé ou de radio où les politiques ont l'habitude de pérorer. Seules les journalistes femmes sont acceptées. Les militantes écrivent aussi leur propre let-

tre d'information depuis le camp, et des cartes postales arborant des photos de la vie dans le camp sont envoyées aux quatre coins du pays et au-delà. L'énorme couverture médiatique que reçoit ce camp pour la paix, entre 1982 et 1984, attire des milliers de personnes sur place.

Les femmes, déguisées en sorcières, fêtaient Halloween

Le camp est divisé en plusieurs zones installées devant les points d'accès à la base militaire, repérées selon une couleur de l'arc-en-ciel : le bleu plutôt pour des jeunes punks, le vert pour des pratiques plus spirituelles, le jaune pour la bienvenue aux nouvelles participantes et les relations avec les médias. La clôture de la base militaire est garnie de laine de couleurs vives, elle est aussi découpée pour confectionner des grilles de cuisson. Elle a même été démontée sur plus de 5 km pendant que les femmes, déguisées en sorcières, fêtaient Halloween, en 1983.

La vie dans le camp, c'est aussi de « supporter » la présence constante des forces policières et militaires, avec des expulsions fréquentes. Les femmes s'organisent alors en conséquence avec des meubles mobiles munis de roues de caddies.

Après le traité de décembre 1987, entre Reagan et Gorbatchev, qui acte la fin des missiles nucléaires de croisière, les missiles quittent la base de Greenham Common entre 1989 et 1991. Pour autant, le camp de Greenham perdure jusqu'en 2000, année de son démantèlement définitif après dix-neuf ans d'existence.

Le mouvement acquiert rapidement une dimension internationale, notamment grâce aux échanges avec d'autres protestations féministes antimilitaristes et antinucléaires, ailleurs dans le monde : la base de Comiso, en Sicile, celle de Pine Gap, en Australie ou à Seneca, aux États-Unis.

Outre l'action éminemment écologique et non violente, le camp a laissé un héritage fort en termes d'organisation, de processus de protestation et de revendications, tant pour les luttes des femmes que pour l'ensemble des mouvements sociaux.

H. H.



Écoféminisme et luttes autochtones

LA PREMIÈRE LUTTE AUTOCHTONE qui a abouti à de remarquables victoires (arrêt des coupes, protection des forêts) fut le mouvement Chipco, dans l'État himalayen de l'Utah Pradesh, en Inde. La femme de l'ethnie Marchha qui fut chargée par ses paires de mener le premier mouvement de résistance contre les bûcherons, Gaura Devi, avait alors une cinquantaine d'années. Elle était veuve et illettrée. L'année où elle et les femmes de son village décidèrent d'enlacer les arbres pour s'opposer à leur abattage, en 1974, est aussi celle de la parution de *Le Féminisme ou la mort*, de Françoise d'Eaubonne, où, pour la première fois, le terme « écoféminisme » est employé.

Ces évolutions parallèles entre un activisme de femmes pour protéger leur milieu de vie et une effervescence théorique féministe qui va prendre les formes les plus diverses, essais, théâtre, littérature, poésie, a construit, au fil des ans, la singularité de ce mouvement qui ne se prive d'aucune diversité – dont la diversité est le plus radical parti pris.

Et, en effet, pour qui prône la sortie de la binarité patriarcale, homme-femme, humain-animaux, blancs-racisés, nature-culture, technique-superstition, etc., pour y substituer les interactions complexes de vivants au sein d'un écosystème dont aucun ne détient les commandes, l'horizontalité et les échanges constants sont de mise.

Il s'agit, rien de moins, que de réinventer pour toute l'espèce humaine un autre rapport au monde que celui qui nous suicide en entraînant avec nous la moitié du vivant. Et c'est justement parce qu'ils sont porteurs de cultures dans lesquelles nous pourrions trouver les outils de cette réinvention que les peuples autochtones, et particulièrement les femmes de ces peuples, devraient être davantage écoutés et suivis.

Les peuples autochtones représentent entre 370 et 500 millions de personnes

Ils sont dispersés sur environ un cinquième des terres émergées, où se concentrent 80% de la biodiversité mondiale. Un certain nombre de ces peuples conserve des structures matriarcales, selon la définition de Goettner-Abendrott : ce sont des sociétés horizontales où prédominent le consensus et le bien commun, où l'expansion se fait par alliances matrimoniales plutôt que par guerre et conquête, où le principe fondamental n'est pas la force mais la fécondité, et où la matrilinéarité est d'usage, le père social étant l'oncle ou un cousin de la mère. Ce ne sont donc pas

L'écoféminisme est, depuis son émergence dans les années 1970, au croisement d'un riche corpus théorique et artistique et d'un activisme qui ne s'est que rarement donné ce nom, en tout cas à l'origine. Il faut noter que cet activisme est principalement le fait des femmes des peuples autochtones et des mères de milieux populaires, racisées ou non.

des patriarcats inversés où les femmes auraient le pouvoir, mais des sociétés très égalitaires.

Les peuples autochtones ont ceci de particulier qu'ils ancrent leur identité, leur mode de vie et toute leur culture dans un territoire vivant, auquel ils ont le sentiment profond d'appartenir, et non le contraire. La fécondité étant une valeur fondamentale, les femmes sont identifiées à la terre. On se rappelle les paroles de Smohalla, un Wanapum, lors de la conquête de l'Ouest :

Vous me demandez de labourer la terre. Dois-je prendre un couteau et déchirer le sein de ma mère ? Alors quand je mourrai, elle ne voudra pas me prendre dans son sein pour que j'y repose.

Dans ces sociétés, les femmes sont très souvent gardiennes de l'eau, de la terre, des ressources, qui revêtent un caractère sacré. C'est pourquoi on les retrouve presque toujours au premier rang des luttes.

Le capitalisme prédateur agit sur les peuples autochtones par le biais d'un extractivisme forcené

Il cherche à s'appropriier les ressources minières, l'eau, le bois, à défoncer les territoires pour y faire passer ses routes, ses pipelines, ses lignes électriques et ses gazoducs. Les autochtones représentent 40% des activistes environnementaux exécutés un peu partout sur terre, comme Berta Cáceres, Lenca¹ assassinée en mars 2016 au Honduras par des militaires qui défendaient les intérêts de l'entreprise hydroélectrique Desa, pour un projet de carnage des terres autochtones soutenu par des fonds européens et la Banque mondiale. Ou encore Fikile Ntshangase, activiste Mfolozi assassinée à bout portant devant son petit-fils de 11 ans, en 2020 en Afrique du Sud, pour avoir lutté sans trêve contre l'extension d'une mine à ciel ouvert.

Ces peuples, qui ont tous en commun une longue histoire d'extermination, de résistance, de survie, de résilience et de précarité persistante – comme on peut le voir au sort terrible qu'ont connu les autochtones brésiliens et états-uniens sous les mandats de Trump et Bolsonaro – ne vont pas renoncer aujourd'hui. S'ils ne sont porteurs de droits humains auprès de l'ONU que depuis 2007, leur représentation est à présent reconnue dans nombre d'instances internationales, et on ne trouve plus si aberrant de leur donner accès aux tribunes.

On a ainsi vu **Valdelice Veron**, représentante du peuple Guarani-Kaïowa, exhorter les Français à ne plus construire d'usines dans le Matto Grosso do Sul, car cela représente la mort pour son peuple. **Alessandra Korap**, membre du peuple Munduruku, se bat pareillement contre l'extractivisme. Et **Ngreikamoro**, une Kayapo, tente d'unifier tous les villages de sa région du Xingu. En Indonésie, **Eva Bande** a passé trois ans en prison pour avoir défendu les droits fonciers des fermiers contre les grandes entreprises d'huile de palme. Cela consistait aussi à défendre une agroforesterie traditionnelle, qui garantit l'autonomie des femmes contre l'extractivisme industriel dévastateur pour les forêts. **Farwiza Farhan**, elle, sur l'île de Sumatra, a fait condamner PT Kallista, géant de l'huile de palme, à une amende de 26 millions de dollars pour déforestation illégale, dans un des derniers endroits au monde où se côtoient encore des tigres, des rhinocéros, des orangs-outangs, des éléphants et des humains.

Aux Pays-Bas, quatre femmes Ogoni, **Esther Kiobel**, **Victoria Bera**, **Blessing Eawo** et **Charity Levula**, ont intenté un procès à Shell pour son rôle dans la répression féroce de l'État nigérian, qui a tué leurs époux vingt ans plus tôt, à la suite du soulèvement du peuple Ogoni contre les dévastations de la multinationale. Elles n'ont, hélas, pas obtenu justice.

Les femmes Tlingit, elles, ont défendu la forêt de Tongass, en Alaska, la plus grande forêt pluviale des USA, et ont fini par obtenir le rétablissement de sa protection par Biden, après que Trump a donné le feu vert à son exploitation.

Mais le combat le plus acharné de ces dernières années reste celui des autochtones ligués contre le Dakota Access Pipeline, un projet colossal entre les USA et le Canada qui a vu se soulever toutes les tribus concernées sur son trajet. On peut rendre hommage à **Kandi Mosset**, de la nation Mandan, du Nord-Dakota, et surtout à **Madonna Thunder Hawk**. Née en 1940, cette infatigable Sioux de la tribu de la rivière Cheyenne, membre dès le début de l'American Indian Movement (IAM), participa à l'occupation d'Alcatraz, puis à celle de Wounded Knee, en 1973, sur la réserve de Pine Ridge. En 1974, elle créa avec d'autres femmes le WARN (Women of all Red Nations), qui se battit pêle-mêle au long des années contre les mines d'uranium, près de la réserve de Pine Ridge, contre les stérilisations forcées des femmes autochtones, pour les droits des prisonniers politiques et en faveur des droits des femmes et des enfants. En 2016, elle se joignit au mouvement contre le Dakota Access Pipeline à Standing Rocks. Cette opposition, réunissant plusieurs nations autochtones, majoritairement des Sioux, a fini par obtenir l'invalidation du pipeline, qui ne pourra entrer en service qu'après avoir prouvé son innocuité pour l'environnement et les territoires autochtones qu'il traverse.



Peu à peu, la conscience progresse que les peuples qui se considèrent comme gardiens des endroits qu'ils habitent, et parmi lesquels les femmes occupent le plus souvent une position éminente, même dans les sociétés patriarcales où elles ont toujours eu droit à la parole et à la décision, et à fortiori dans les sociétés matriarcales, ont fait la preuve de leur sagesse en préservant leurs milieux et en continuant à les défendre, au péril de leur vie, contre la folie capitaliste.

On ne peut pas toutes les citer, mais évoquons encore les Mujeres Amazónicas, un collectif de femmes autochtones appartenant à onze nations différentes d'Équateur, décidées à mutualiser leurs savoirs et lutter ensemble. Sur ce continent, qui a donné, par la plus grande extermination de l'Histoire, le coup d'envoi du capitalisme mondial, du Nord au Sud, de l'Alaska à la Terre de Feu, les peuples écrasés non seulement relèvent la tête malgré tous les fascismes, toutes les violences déclenchées par la cupidité, mais démontrent jour après jour que ni la bravoure, ni la générosité, ni l'empathie n'ont de genre.

L. B.

1. Peuple autochtone dont faisait partie Berta Cáceres.

Une histoire de forêts

Issue d'une famille de forestiers, Suzanne Simard a passé son enfance dans le sud de l'île de Vancouver, dans les Monashee Mountains, où se trouve une forêt pluviale cernée par l'exploitation forestière. Quand elle était petite, les forestiers ne coupaient que peu de ces arbres gigantesques. Mais, avec l'avènement de la mécanisation, les coupes rases ont fait leur apparition, suivies de replantations.

LA FORESTIÈRE EST INTRIGUÉE par cette constatation : au cœur de la forêt, les jeunes sujets sont florissants, tandis que les plants installés sur les coupes rases végètent. Leurs racines ne se développent pas. Les régénérations spontanées en forêt, au contraire, développent des racines qui leur permettent de gagner rapidement en taille. Les mycéliums, par le biais des mycorhizes, déploient un gigantesque réseau souterrain qui permet l'échange d'eau, d'éléments minéraux et de nutriments entre les différentes espèces de végétaux et les champignons.

Suzanne retourne à l'Université pour parfaire les outils qui lui permettront de comprendre scientifiquement comment de tels échanges peuvent se produire.

Elle réalise une expérience avec des bouleaux blancs et des sapins douglas : elle plante de jeunes sujets et dispose sur eux des sacs en plastique étanches, dans lesquels elle injecte du CO₂ marqué au carbone 14 pour les bouleaux, au carbone 13 pour les douglas. Les arbres, par photosynthèse, fabriquent des sucres marqués par ces isotopes, qui vont tout naturellement descendre dans les racines et se partager entre les deux espèces. L'interconnexion entre des essences différentes est démontrée.

Par la suite, Suzanne va épaissir l'ombre sur les sapins, et constater que, plus ceux-ci manquent de lumière, plus les bouleaux leur envoient de carbone. Or, dans cette forêt pluviale, les bouleaux sont considérés par l'industrie forestière comme des compétiteurs des sapins, des mauvaises herbes qui entretiennent une prospère industrie phytosanitaire : on les coupe, on les empoisonne, on les extermine.

Suzanne démontre, par diverses expériences, que les forêts sont des entités sociales. Elle développe une théorie, qu'elle démontre expérimentalement, de ce qu'elle appelle les arbres-mères : les gigantesques sapins ou les cèdres protègent les jeunes arbres, leur fournissant les nutriments et les liaisons mycorhiziennes. Ils favorisent ceux qui sont issus de leurs graines, développent plus de connexions avec eux, leur envoient plus de carbone. Les vieux arbres modifient en outre leur système racinaire pour laisser de la place aux plus jeunes.

Les arbres ont la capacité de modifier leurs ADN (comme ce sont des êtres coloniaux, ils en ont plusieurs) et d'enregistrer leur expérience au moyen de marqueurs génétiques

qu'ils transmettent à leurs descendants. Un très vieux arbre est donc une bibliothèque de gènes pour la forêt entière : si on le coupe, son formidable système racinaire, imbriqué dans celui de centaines d'autres arbres, va mourir, condamnant tout un pan de la forêt au dépérissement.

Issue d'une famille de bûcherons, Suzanne ne s'oppose pas aux coupes, mais explique que les coupes à blanc sont désastreuses et qu'il faut choisir les arbres à abattre, laisser des îlots de sénescence. Car le propre des arbres est aussi d'être ces vivants qui se structurent sur leurs parties mortes, peuvent mettre des siècles à mourir en rétrocédant leur carbone à leurs descendants, et abritent dans leur féconde agonie des milliers de formes de vie différentes, animales, végétales, fongiques, bactériennes, etc.

Tout cela n'est évidemment pas du goût de l'industrie, qui ne raisonne qu'en termes de papier-monnaie et ne s'intéresse pas à ce qu'elle ravage. Malgré la reconnaissance scientifique de ses travaux, Suzanne est méprisée dans les milieux d'exploitants, qui ne tiennent aucun compte de ses découvertes : les coupes rases dans des forêts anciennes continuent.

Suzanne Simard apparaît dans l'un des personnages de *L'Arbre monde*, le magnifique roman polyphonique de Richard Powers. Ce livre met en scène des personnes qui toutes vont converger vers une forêt de séquoias pour tenter de les sauver. Certains vont s'installer dans la canopée d'un géant pour tenter de le protéger : le livre de Powers rend hommage non seulement à Suzanne, mais à la jeune Julia « Butterfly » Hill, âgée seulement de 23 ans, lorsqu'en décembre 1997, à Redwood (Californie), elle se hissa sur Luna, un séquoia millénaire menacé par la compagnie Pacific Lumber, qui comptait bien « valoriser » ses centaines de mètres cubes de bois. Elle devait y rester une semaine, mais n'en descendit que deux ans plus tard, avec l'assurance que l'arbre vénérable ne serait pas abattu. Elle avait vécu à plus de 50 mètres de haut, enduré d'effroyables tempêtes, été ravitaillée à la corde, mais aussi harcelée par des hélicoptères et menacée de mort par les bûcherons qui faisaient le siège de Luna. En 2000, le séquoia subit un attentat et fut tronçonné à moitié, dans l'espoir qu'il serait fragilisé et abattu par les tempêtes qui sont courantes dans ces régions,

mais ce symbole vivant devait encore connaître le secours d'humains contre des humains : il fut haubané de câbles et renforcé. Les vents de 150 km/h qui suivirent ne l'abattirent pas, il a survécu et continue aujourd'hui à grandir.

Les femmes du mouvement Chipco enlaçaient les arbres pour les protéger. S'installer dans les arbres fait aussi partie, depuis l'aventure de Julia, des tactiques utilisées pour défendre les forêts. Comme la forêt de Hambach, affectueusement surnommée Hambi par les activistes qui y avaient installé une cinquantaine de cabanes entre 10 et 30 mètres de haut, pendant deux ans, pour empêcher l'extension de l'énorme mine de charbon à ciel ouvert de RWE¹, première source de gaz à effet de serre d'Europe.

Cette remarquable forêt de chênes et de charmes, âgée de plus de 12 000 ans, était la dernière forêt primaire d'Allemagne avant que la mine achève de la dévorer. Elle ne faisait plus qu'une centaine d'hectares. L'expulsion brutale opérée en 2018 fut à peine interrompue par la chute mortelle d'un activiste qui venait de fêter ses 18 ans. Hambi est au passé, l'endroit défendu a été immédiatement rasé, ne laissant plus que des bribes relictuelles, pour éventrer la terre à l'excavatrice et aller y chercher le lignite avec les dents d'acier des machines.

Et pourtant, Suzanne a raison de le répéter : les forêts sont des ensembles sociaux.

Les arbres prévoient, anticipent, communiquent, mémorisent.

Ils voient sans yeux, évaluent sans cerveau, respirent sans poumons et communiquent dans un langage chimique

L'écoféminisme ne se contente pas de mettre en parallèle le rapport des hommes avec les femmes et celui qu'ils entretiennent avec ce qu'ils appellent la nature. Il démonte cette vision binaire qui dualise et oppose les termes dans un fonctionnement tautologique.

Les arbres échangent sans se limiter à leur propre essence, ils arrivent à échanger avec des êtres qui ne sont ni de la même espèce ni du même règne qu'eux, comme si le même sang coulait dans leurs veines.

Peut-on s'imaginer partageant notre sang, nos nutriments et notre oxygène avec une sauterelle, un lilas, une russule ? Leur envoyer des informations, en recevoir d'eux ? Le monde dans lequel nous sommes inclus est vibrant d'innombrables formes de sensibilités, d'intelligence et de langages.

Détruire est facile et peu glorieux. Écouter, regarder, chercher, comprendre et échanger avec les autres vivants est une gageure pour nous, dont la culture est fondée sur des schémas si excluants que nous avons du mal à envisager la seule diversité humaine. C'est pourtant la plus féconde gageure.

Stefano Mancuso, biologiste provocateur, a fondé en 2005 un laboratoire de neurobiologie végétale. Il défend l'idée, étayée par des concordances troublantes, électriques, hor-



monales, chimiques, que rien n'est plus proche des neurones que l'apex des racines des plantes. Plus paisiblement, Monica Gagliano, biologiste végétale, s'emploie à multiplier les protocoles de recherche pour tester les capacités cognitives des plantes. Quoique ses expériences soient rigoureuses et ses protocoles irréprochables, elle a du mal à se faire publier. Anthropomorphisme ! glapit-on de toute part. Une expérience consistant à éclairer quelques secondes à heures fixes une plante provoque chez celle-ci un véritable réflexe pavlovien d'anticipation (la pousse s'oriente vers l'endroit où elle a pris l'habitude d'être éclairée), qu'il est difficile d'expliquer sans faire intervenir à minima les notions de mémorisation, d'analyse et d'anticipation.

Où doux Jésus tout cela va-t-il se nicher dans une simple feuille de blé ? Et si « l'anthropomorphisme » était tout simplement le biais fâcheux de l'humain de juger et d'évaluer toutes les capacités cognitives à l'aune des siennes propres ? Monica propose – c'est ce qu'elle fait – de tester les capacités des plantes, de la même façon que Suzanne Simard a testé les échanges entre divers organismes non apparentés en leur injectant des traceurs radioactifs différents. Au lieu de dire : « les plantes ne peuvent pas penser, elles n'ont pas de cerveau », pourquoi en effet ne pas les mettre dans des situations données et observer comment elles résolvent les problèmes qui leur sont posés ? Et si elles les résolvent – ce qu'elles font –, n'y a-t-il pas quelque chose de monstrueux à réduire en planches sans un battement de cils un être qui avait déjà cinq cents ans au moment où Colomb a mis le pied aux Antilles, un être qui communiquait, ressentait, déduisait, apprenait, mémorisait et échangeait depuis cinq cents ans ? Suzanne, Julia et Monica penseraient que si. Et vous ?

L. B.

Suzanne Simard, *À la recherche de l'arbre-mère*, Dunod, 2022.

1. Rheinisch-Westfälisches Elektrizitätswerk Aktiengesellschaft (RWE), conglomérat allemand de l'énergie.

La bataille du riz

A PRÈS DES DÉCENNIES DE TÂTONNEMENTS et de batailles juridiques pour définir les limites et la portée des droits aux brevets, une brutale évolution se concrétise en 1994, lors des accords de Marrakech portant création de l'OMC, par les Accords sur les aspects des droits de propriété intellectuelle portant sur le commerce (ADPIC) – texte annexé à l'accord de création.

Pour faire vite, la caverne d'Ali Baba des ressources biologiques mondiales s'ouvre alors à pleins battants aux multinationales, lançant la ruée générale des riches entrepreneurs des pays industrialisés vers les ressources jamais écrites ni mentionnées des petits paysans et des peuples autochtones, pour un pillage et une privatisation en règle du vivant.

On voit comment la dévastation coloniale s'empare d'instruments nouveaux, ne passant plus du tout par les États mais par le droit du commerce. Celui-ci devient un droit surplombant sur les droits humains internationaux, avec la promotion des tribunaux arbitraux, au moyen desquels les firmes peuvent attaquer les États qui auraient l'étrange idée de légiférer en faveur de leurs écosystèmes ou des droits de leurs populations.

Une des batailles emblématiques qui aura lieu dans les années suivantes est celle qui oppose une multinationale états-unienne, RiceTec, aux paysans indiens et à l'État indien au sujet du riz basmati

Cette bataille est de celles qui ont rendu Vandana Shiva mondialement célèbre, mais elle avait déjà été très impliquée dans l'opposition aux barrages sur la rivière Narmada, avec le Narmada Bachao Andolan, fondé par une autre remarquable activiste indienne, Medha Patkar. Les deux femmes se retrouvent, sans surprise, en soutien au mouvement des paysans contre la politique de Narendra Modi, Premier ministre indien.

Vandana Shiva a aussi beaucoup combattu les désastres de la révolution verte, défendant la petite paysannerie endettée et ruinée par l'agrochimie, où les suicides sont littéralement épidémiques. Elle a fondé en 1991 l'association Navdanya (neuf graines), organisme qui promeut l'agriculture biologique et la protection de l'autonomie paysanne par un système de prêts bancaires, de banques de semences traditionnelles dans divers États et d'un organisme de formation à l'agriculture biologique.

Pour défendre le droit des paysans de produire leurs semences, Vandana

L'écoféminisme – consistant en une récusation globale que les femmes et l'ensemble de la biosphère soient des ressources à exploiter – ne pouvait que s'inviter dans la bataille contre le brevetage du vivant.

Shiva a judicieusement repris le concept gandhien de *Satyagraha*, résistance non violente. Gandhi avait initié la marche du sel, Salt Satyagraha, en avril 1930, pour récuser le monopole anglais sur le sel : à l'issue d'une marche de presque 400 kilomètres, ayant duré 24 jours, durant laquelle 50 000 Indiens l'avaient rejoint, il était allé prélever dans l'Océan Indien un peu de sel. Vandana Shiva, sur ce modèle, a initié la *Bija Satyagraha*, la résistance des graines. Il est donc très compliqué pour les autorités, dans ce pays où Gandhi est une figure profondément respectée, d'aller à l'encontre de cette résistance illégale.

Dès le dépôt du brevet RiceTec n° 5663484, en 1997, sur le riz basmati, une campagne internationale contre l'appropriation du vivant est lancée à l'initiative de Vandana Shiva. Le mouvement a un succès énorme en Inde, et contraint le gouvernement mis en demeure à attaquer la firme chez elle, au Texas, où le brevet a été déposé. La bataille juridique durera pas moins de cinq ans, rendant publics des mètres cubes de documents et d'archives portant sur les savoirs indigènes, et ce sera un succès, puisque, sur les 20 revendications de RiceTec portant sur l'arôme, la longueur du grain et de la tige, toutes les caractéristiques en somme de ce riz sélectionné par des petits paysans sans droits depuis des millénaires, seules 3 seront acceptées à l'issue du procès. Si tel n'avait pas été le cas, les agriculteurs auraient perdu définitivement le droit de produire leurs propres semences.

Vandana Shiva a fait du combat contre la biopiraterie – un terme de son cru – un combat écoféministe essentiel. Comme elle le dit très justement, ce sont bel et bien les ressources et les savoirs qui doivent être protégés, et non de quelconques indicateurs géographiques (IG) :

Les IG sont pertinents pour le thé basmati et darjeeling. Mais la biopiraterie ne se limite pas aux basmati. Karela, jamun, tamarin, haldi, neem, gingembre, anar, poivre, amla ont tous été brevetés. Aucune indication géographique ne permettrait d'empêcher la biopiraterie de centaines de plantes et de cultures médicinales. Pour empêcher la biopiraterie endémique de nos plantes et de nos connaissances, nous avons besoin d'un véritable système « sui generis », qui protège les innovations collectives et cumulatives, incarnées dans les savoirs traditionnels en tant que propriété commune de la société [...]. Les brevets ont besoin de limites. Les formes de vie et les savoirs traditionnels ne peuvent être traités comme des inventions. Ils doivent être exclus de la brevetabilité, en Inde et dans tous les autres pays. D'autres systèmes « sui generis » doivent être mis au point pour protéger la biodiversité et les connaissances autochtones. Les brevets sur nos cultures sont une nouvelle forme de bio-colonialisme.





Manifestation contre Monsanto, août 2021.

Elle ajoute encore crûment dans un autre texte :

Le modèle dominant de flux de ressources et de savoirs gratuits, sans protection, du Sud, riche en gènes, vers le Nord, riche en capitaux, et de flux protégé de ressources et de savoir en direction inverse s'avère d'une injustice criante et insoutenable. Il faut donc le changer.

Difficile de lui donner tort : selon le rapport du PNUD de 1999, si 90 % de la richesse biologique mondiale se trouve au Sud, 97 % des brevets sur les ressources génétiques à travers le monde sont détenus au Nord.

Ce combat est loin d'être gagné. Après la bataille du riz, partiellement victorieuse, il y a eu la bataille du neem, en grande partie perdue : si le brevet du fongicide de la multinationale

Grace, tiré de cet arbre, a été annulé en 2001 après un combat féroce de l'activiste, plus de cent brevets accordés sur les produits dérivés du neem sont toujours en vigueur.

Par la suite, Vandana Shiva a lancé toutes les forces qu'elle a pu rassembler dans la bataille contre Monsanto et les OGM, puis contre Coca-Cola, victorieusement.

Elle ne se pose pas la question de savoir si c'est une guerre perdue : il faut se battre sur chaque brevet, jusqu'à ce que les ADPIC ne soient plus que le souvenir d'une époque morbide. L'Inde est un pays où les mouvements militants ont énormément influencé la politique gouvernementale. Le mouvement Chipco a abouti à une loi fédérale de protection des forêts, qui est un véritable code forestier. Sur les ADPIC, la bataille est loin d'être gagnée, mais il se pourrait que, dans le contexte actuel de crise écologique majeure, le brevetage du vivant et la biopiraterie des firmes finissent par être considérés, dans un avenir pas si lointain, comme des éco-crimes, des crimes contre l'humanité.

Les fillettes d'aujourd'hui verront-elles l'anéantissement de cet ordre mondial qui lamine le vivant ? Elles le devront à des activistes comme Vandana Shiva, Medha Patkar, Wangari Muta, Alessandra Korap. Car l'écoféminisme est aussi une lutte concrète, pugnace, acharnée pour défendre le vivant et faire advenir un autre monde.

L. B.

Le féminisme de la subsistance, des théoriciennes et des pratiquantes

À PARTIR DU TRAVAIL de théoriciennes impliquées dans des luttes ou des pratiques de vie renversant l'ordre établi et d'enquêtes de terrain, Geneviève Pruvost¹ décrit un courant qu'elle appelle « féminisme de la subsistance ». Ce courant affirme que le féminisme doit inclure l'autoproduction des besoins élémentaires et la viabilité économique et écologique des pratiques.

De ses rencontres de terrain avec des femmes – qui autofabriquent leur maison, se livrent à de longues marches solitaires, diurnes et nocturnes, dans la forêt, font du stop sur les routes par tous les temps, en routarde ; elles défrichent des champs à la pioche ; elles sont parfois celles qui mènent l'activité la plus rémunératrice de leur couple ; elles savent conduire un tracteur, manier la bétonnière ; elles hébergent des inconnues sous leur toit et n'ont pas toutes des enfants. Une partie d'entre elles a vécu en communauté, dans des collectifs (parfois dans des squats), a participé à des luttes écologistes ou à des festivals, tandis que d'autres ont toujours vécu en couple, mais avec des divorces et des séparations, et qui construisent des réseaux de solidarité locaux parce que le féminisme traditionnel de luttes contre les violences et pour l'égalité ne connaît

pas leurs problématiques –, elle construit le concept d'écoféminisme vernaculaire, un écoféminisme indigène local qui ne se qualifie pas comme tel.

Les travaux des théoriciennes écoféministes, qui ont côtoyé ou ont été des écoféministes vernaculaires, commencent à être un peu connus en France

Leur occultation a résulté à la fois de la faiblesse du mouvement écologiste et de la méfiance par rapport à un féminisme suspecté d'essentialisme.

À l'opposé du féminisme de l'égalité dans le système actuel, elles prônent la remise en cause du travail salarié et une acceptation du travail domestique plus large qu'à l'ordinaire, où les femmes ne sont pas seulement acheteuses de biens et de denrées consommés par la famille. Changement de rapport à la nature et révolution industrielle ont permis le remplacement de la famille (au sens large, communauté d'habitat pas forcément parenté) paysanne et artisanne par la famille nucléaire avec travail rémunéré du chef de famille et ménagère avisée. Au XVIII^e siècle, 75 % de la population française vit de l'agriculture. L'autoproduction en partie disparue donnait une autonomie aux femmes,

économique par une revente partielle, et un pouvoir sur la subsistance et la vie de toutes. De plus, les petites ou moyennes productions locales sont évidemment d'un grand intérêt écologique. Théoriciennes et militantes sont énumérées avec les grandes lignes de leurs pensées.

En creux, on pourrait lire que le patriarcat n'existe pas dans les sociétés ou les parties de sociétés où les femmes produisent la subsistance au lieu de l'acheter. Il me semble que cela occulte largement les violences physiques, sexuelles, l'exploitation du travail des femmes au profit des hommes qui n'ont pas attendu la révolution industrielle pour exister. De plus, ces cadres ne leur donnent pas particulièrement accès à la conduite des affaires et aux « grandes » décisions.

Sans objectif commun de faire disparaître le pouvoir patriarcal et capitaliste, l'écoféminisme de subsistance peut ne rien déranger.

Ch. R.

1. Dans son article « Penser l'écoféminisme. Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire », *Travail, genre et sociétés*, 2019/2, n° 42, p. 29-47 et voir en ligne <<https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2019-2-page-29.htm#re3no3>>.

Elisa Loncón, combattante mapuche

À l'initiative de l'Association d'ex-prisonniers politiques chiliens en France, rencontre avec Elisa Loncón, ex-présidente de la Convention constituante qui a mis au point un projet de nouvelle Constitution, rejeté lors du référendum du 4 septembre 2022, par 62 % des électeurs et électrices chiliennes.

Les femmes autochtones sont une pièce fondamentale pour la refondation du pays. Nous avons toujours été les dernières de l'Histoire, aujourd'hui nous renaissions ensemble. Merci aux femmes de tous les peuples !

Elisa Loncón

JE SUIS NÉE DANS LA 9^e RÉGION DU CHILI. J'avais 10 ans en 1973, lors du coup d'État militaire de Pinochet. Nous venons d'un peuple qui lutte, le peuple originaire Mapuche. Je vivais à la campagne, au sein de ce peuple qui ne s'est jamais rendu. Puis je suis partie faire des études pour devenir professeur d'anglais. Je l'ai enseigné pendant deux ans. Maintenant, j'enseigne la langue de mon peuple, le Mapudungun, et la culture mapuche, à l'université de Santiago. Nous sommes nombreuses et nombreux à avoir pu accéder à un niveau d'éducation supérieur.

À la suite du grand mouvement social d'octobre 2019, « El Estallido » (l'explosion), mes camarades m'ont incitée à poser ma candidature à l'Assemblée constituante. J'ai foncé et j'ai réussi ! Ça a été une immense victoire pour une femme, et de surcroît une indigène, de devenir la première présidente de la Convention constitutionnelle, l'institution la plus transparente qui ait jamais existé au Chili ! Notre première victoire a été de pouvoir utiliser notre propre

langue dans la campagne. Et pour moi, ce fut un honneur de prendre la tête de ce collectif de travail, avec une très large représentation populaire.

Démarrée avec peu de moyens, l'Assemblée constituante a finalement pu commencer à fonctionner, avec ses 155 membres élus (78 hommes et 77 femmes), représentant-es de la société civile, universitaires, artistes, intellectuel·les, avocat·es, ingénieur·es... 17 membres des différents peuples autochtones (Mapuche, Aymara, Rapa Nui, Quechua, Atacameño, Kawésqar, Yagan, Diaguita), 8 membres de la communauté LGBT... et 39 membres issus de la droite !

Dès le début, nous avons été l'objet de menaces et de mensonges, moi et d'autres membres. Mais qu'importe, le résultat aura été un projet de Convention du XXI^e siècle, inscrivant dans le marbre les droits des femmes, des peuples originaires, de la nature. Et le respect des normes environnementales¹, l'accès à l'eau, le droit à la santé publique (l'IVG est toujours criminalisée au Chili, excepté en cas de viol), à la retraite, à un logement décent ! Malheureusement, grâce au soutien massif des médias chiliens, ce sont les mensonges qui ont gagné et réussi à diviser le pays, jusqu'au *rechazo* (rejet) du plébiscite, le 4 septembre dernier. En effet, alors que nous étions encore en train de discuter et de rédiger différentes propositions, nous n'avons eu que deux mois pour diffuser le document final et mener notre campagne. Pendant ce temps, la droite orchestrait la sienne, basée sur le dénigrement, le mensonge et la calomnie et faisant régner la peur parmi les populations les moins informées : « Les Mapuche vont diviser le pays ! », « Les patrons de la vigne vont s'enfuir et il n'y aura plus de travail... », « Ça va être la fin de l'hôpital public ! », « On n'aura plus le droit d'avoir sa propre maison ! »... Même ce rêve-là leur a été volé !



© D. Grange



1492

2012



Dessin de Jacques Tardi
pendant la grève de la faim des
prisonniers mapuche, en 2012.

« NOUS VENONS D'UN PEUPLE QUI LUTTE ! »

La violence est arrivée au Chili avec la colonie, l'Empire espagnol et l'occupation militaire du Wallmapu² : violence dans l'éducation, violence contre la langue et la culture... Mais le peuple mapuche n'est pas un peuple guerrier. Aussi, les femmes et les enfants souffrent énormément de la violence. Et cette violence, c'est la colonisation. La relation avec la nature est inhérente à la culture mapuche. La nature est notre mère et nous avons, dans chaque communauté, des protocoles locaux que les autres ne connaissent même pas. Héctor LLaitúl³ parle « d'autonomie locale ». Et nous sommes aussi critiques à l'égard de notre peuple. Notre pensée est en lien avec la Terre, avec l'eau. Cette connexion n'a jamais été une lutte identitaire, mais un combat pour des droits politiques. Nos droits ne peuvent être délégués.

Aujourd'hui, alors que seulement 38% des Chiliens ont voté en faveur du plébiscite, la situation est compliquée. En ce moment, il n'y a pas d'unité, pas d'amour et pas beaucoup d'espoir... Pour ma part, j'ai pris une année sabbatique et je donne des conférences pour poursuivre mon combat. Mais la droite me harcèle, il y a un discours de haine très violent à mon encontre : « Es una sin vergüenza !⁴ », etc. Tout ça n'est pas très encourageant.

La droite chilienne sort renforcée par l'échec du référendum, y compris dans des régions où les communautés mapuche sont nombreuses, comme celle de Temuco, où le *rechazo* du projet a représenté 75% des votes... Et on constate

que le président Boric lui-même est déjà en train de faire marche arrière...! Alors, que va-t-il rester de notre beau projet de Constitution et qu'en sera-t-il du nouveau processus constitutionnel ?

En attendant, la Constitution de 1980, héritée de la dictature de Pinochet, reste en vigueur. La militarisation toujours plus intense permet de réprimer au quotidien toute forme de résistance dans les communautés, et nombreux sont les Weichafe (guerriers mapuche) qui purgent actuellement de lourdes peines dans des prisons de haute sécurité. La militarisation du Wallmapu est une politique coloniale !

Propos recueillis par Dominique Grange
5 décembre 2022, mairie du 20^e arr. de Paris

1. « En matière de normes environnementales, le Chili est une zone de non-droit », déplore Katta Alonso, fondatrice du Mouvement environnemental des femmes des zones de sacrifice en résistance.

Cf. article de Flora Genoux sur « le Tchernobyl chilien »,
Le Monde, 22 septembre 2022.

2. En Mapudungun = « Territoire environnant ». Il s'agit des terres ancestrales du peuple originaire mapuche, dans le sud du Chili et de l'Argentine.

3. Leader mapuche de la Coordinadora Arauco-Malleco (CAM), incarcéré depuis août 2022 pour présomption de participation à des actions de récupération de territoires et pour avoir appelé à la résistance armée.

4. C'est une femme dévergondée, malhonnête...

Anne Sylvestre, « La Vache engagée »



Avec Georges Brassens...

Dis-moi Germaine, sais-tu ça ?
Y a plus de raison qu'on le cache
L'an prochain, paraît-il qu'on va
Penser aux problèmes des vaches
Les miennes se sont réunies
Dans un sursaut d'indépendance
Et m'ont fait part de leurs soucis
M'ont exposé leurs doléances
Les vaches ont une âme aussi
C'est le laitier qui me l'a dit

À l'heure de donner leur lait
Elles endurent un supplice
La machine à traire leur fait
Aux mamelles des cicatrices
Outre que c'est humiliant
Par son côté trop mécanique
C'est aussi très traumatisant
Du point de vue de l'esthétique
Les vaches ont une âme aussi
C'est le laitier qui me l'a dit

Une autre revendication
M'a semblé de juste nature
Elle porte sur la façon
De traiter leur progéniture
Elles ont en effet compris
Par intuition toute bovine
Qu'on leur fait faire des petits
Pour une sinistre cuisine
Les vaches ont une âme aussi
C'est le laitier qui me l'a dit

Le problème le plus brûlant
A trait à leur vie sexuelle
Jamais de taureau dans leur champ
C'est pas la peine d'être belle
En effet leur fécondation
Se fait par un intermédiaire
Qui n'inspire pas leur passion
J'ai nommé le vétérinaire
Les vaches ont une âme aussi
C'est le laitier qui me l'a dit

Souhaitant que les autorités
Dans un esprit très boviniste
Leur concède sans tarder
Ce qui rendra leur vie moins triste
Elles disent que s'il le fallait
Elles quitteraient leurs pâturages
Et feraient la grève du lait
Et le boycott du vêlage
Les vaches ont une âme aussi
C'est le laitier qui me l'a dit

Elles m'ont bien persuadé
Que leurs plaintes sont naturelles
Mais j'apprends qu'on leur a donné
Toute une année, rien que pour elles
On va réunir un congrès
Sur la condition des vaches
Le président sera le boucher
C'est intéressant qu'on le sache
Les vaches n'ont plus de souci
Au laitier, au boucher, merci.

30 décembre 1975. Bernard Pivot consacre une émission à l'Année de la femme qui se termine.
Invitée, Anne Sylvestre dit toute la colère que lui inspire cette initiative de l'ONU, et interprète sa chanson parodique « La vache engagée ».

Petite histoire animalière qui commence bien et finit mal

ON CONNAÎT LES OIES du Capitole qui ont sauvé les Romains en les alertant de l'arrivée des envahisseurs et qui, pour les cruciverbistes, correspondent à la définition « donneuses d'alerte romaines ». Pas terrible comme bruitage, mais pas pire que les sirènes des systèmes d'alarme contemporains.

On connaît aussi le jeu de l'oie, convivial avant les smartphones pour occuper les longues soirées d'hiver.

Et puis, il y a les oies de Conrad Lorenz qui l'accompagnaient dans ses balades et poussaient des cris d'orfraie quand il voulait se tremper les pieds dans l'eau.

Donc, sympas, les oies, non ?

Et pas bêtes en plus, à ce qu'il paraît. Hélas pour elles, comme les pays pauvres mais riches en minerais, elles ont quelque chose que tout le monde ou presque s'arrache : leur foie.

Ah, la belle tradition du foie gras de nos provinces ! Comme la corrida, la chasse à la glu ou autres joyeusetés, le foie gras, c'est la France. Alors bon, on peut bien faire taire notre cœur de grand enfant et ne pas se laisser attendrir par quelques bestioles rendues affreusement malades par le gavage, qui traînent lamentablement leur organe surdimen-

sionné en attendant de passer à la casserole. Et parole de Corrézienne, ce ne sont pas les recettes qui manquent !

D'accord, on est des carnivores, mais ce n'est pas pour ça qu'on ne doit pas se préoccuper de la souffrance animale.

En conclusion, et en ces lendemains de fêtes, souhaitons une maxi-crise de foie à celles et ceux qui n'aiment pas assez nos amies les bêtes pour les protéger de la barbarie.

M. G.

La Bête et la Belle...

Car je fus, pendant un temps, garçon et fille, arbre et oiseau et poisson perdu dans la mer...
Empédocle, *De la Nature*



POUR ILLUSTRER les propos de Laurence dans son article sur l'écoféminisme et les luttes autochtones, voici un bel exemple avec le livre de Nastassja Martin, *Croire aux fauves*.

Dans cet ouvrage à mi-chemin entre littérature et expérience de terrain, l'auteur nous entraîne loin de « la binarité nature-culture, pour y substituer les interactions complexes de vivants au sein d'un écosystème dont aucun ne détient les commandes ».

Le 25 août 2015, l'anthropologue, en mission dans le Kamtchatka à la frontière de la Sibérie, est croquée par un ours qui lui emporte la moitié du visage. Elle en ressort vivante mais doit subir de multiples opérations de chirurgie reconstructrice. De cet événement, elle nous propose une lecture déstabilisante et singulière. Ce qui aurait pu pour beaucoup n'être qu'un fait divers un peu gore – une bête sauvage dévore le visage d'une universitaire – devient pour elle une rencontre entre deux êtres vivants : un ours et une femme se rencontrent et les frontières entre les mondes implosent.

Nastassja Martin est spécialiste des populations arctiques et a travaillé sur les univers de l'animisme et du chamanisme. Elle a passé plusieurs années avec un groupe de chasseurs-cueilleurs en Alaska pour écrire une thèse sous la direction de Philippe Descola.

Pour en finir avec l'idée de nature

Philippe Descola, lui-même un anthropologue, a reconsidéré l'idée de nature et s'est intéressé à la manière dont les sociétés entretiennent des liens avec leur environnement. Pour lui, la nature est un concept, une abstraction qu'il faut remplacer par d'autres termes comme celui de vivant.

La nature est un dispositif métaphysique que l'Occident et les Européens ont inventé pour mettre en avant la distanciation des humains, vis-à-vis du monde, un monde qui devenait alors un système de ressources, un domaine à explorer dont on essaye de comprendre les lois.

L'anthropologue a vécu plusieurs années parmi les Achuar Jivaros, un peuple animiste, une des 13 nationalités de l'Équateur, pour qui les relations des êtres humains avec les plantes et les animaux sont des rapports de personne à personne. Même chose pour les Évènes, qui accueillent l'écrivaine depuis des années au bout du monde. Pour Daria, la cheffe du clan évène, Nastassja est devenue femme-ours, après sa rencontre avec l'ours.

Il y a eu nos corps entremêlés, il y a eu cet incompréhensible nous, ce dont je sens confusément qu'il vient de loin, d'un avant situé bien en deçà de nos existences limitées.

Une rencontre dans l'entre-deux monde

Nastassja Martin, forte de son expérience d'anthropologue, explore les hypothèses venues de différentes cultures pour mettre en lumière ce que nous avons perdu : les mythes antiques, l'équilibre et l'harmonie rompue entre les espèces vivantes. Elle a voulu

faire un geste vers la littérature pour sortir l'anthropologie des cénacles fermés. Les questions qu'elle adresse sont en effet universelles... L'anthropologie a certes quelque chose à dire, pour autant qu'elle se transforme, car elle a des accès à des altérités, des collectifs qui ne se comportent pas comme ils seraient censés le faire dans le monde globalisé où nous vivons. C'est une richesse extraordinaire, nous n'avons pas tant d'options que cela si nous voulons sortir d'un mode de relation au monde qui colonise nos pensées et nos rêves depuis trois siècles.

Pour en finir avec ce mobilier idéologique occidental qui nous coupe du vivant et nous enferme dans cette position dominante sur notre environnement, lisez *Croire aux fauves*.

A. N.

– Les Reporterriens, podcast de l'Écologie, entretien avec Philippe Descola, février 2020.

– Nicolas Weil, « Faire sortir l'anthropologie des cénacles fermés », *Le Monde*, 16 octobre 2022.

– Nastassja Martin, *Croire aux fauves*, Verticales, 2019.

– Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Folio, 2015.



Kami Pierre, photo Annie

Du Teikei japonais à l'Amap française

Le Japon fait partie des mauvais élèves pour l'égalité femmes-hommes, il se classe à la 121^e place sur 153 (Forum économique mondial): les discriminations professionnelles, le harcèlement sexuel et la distribution stéréotypée des rôles règnent. On peut donner pour exemple ce fait, relevé par le journal quotidien *Yomiuri shinbun*: en 1978, une université de médecine avait baissé les notes des candidates au concours d'entrée pour que le total des reçues ne dépasse pas 30% des admissions...

Un recul historique

Historiquement cela n'a pas été toujours le cas. Jusqu'à l'ère Meiji, les femmes connaissent une relative liberté et peuvent occuper des postes importants; au XVI^e siècle, comme en témoigne le missionnaire portugais Luis Frois, elles peuvent se marier ou non, divorcer, avorter et choisir leurs partenaires sexuels. Le Japon médiéval a connu des femmes guerrières, et le plus grand classique littéraire japonais est écrit par une femme au XI^e siècle, Murasaki Shibiku, *le Dit du Genji*.

Le statut des femmes se dégrade au cours de l'ère Meiji, quand le Japon s'industrialise et que les campagnes migrent vers les villes. Le Code civil Meiji de 1898 asservit les femmes à la volonté des « chefs de ménage », et les rôles sont clairement distribués: les hommes travaillent à l'extérieur et les femmes s'occupent du foyer. Après la guerre, les autorités d'occupation revoient le code en incluant la clause des droits égaux, mais la division des rôles est renforcée par un système d'imposition fondé sur la famille, qui favorise financièrement les femmes qui ne travaillent pas. Le nombre de femmes au foyer augmente de la fin des années 1950 aux années 1970.

Parallèlement, l'expansion économique rapide des années 1960 et l'exode rural favorisent le développement d'un système de production et de distribution de produits d'épicerie transformés et conditionnés qui utilisent des additifs chimiques, des pesticides et des antibiotiques.

Dans cette période, et succédant au cataclysme de Hiroshima et Nagasaki, surviennent des catastrophes environnementales: les plus connues sont celles de Minamata et de Toyama. De 1932 à 1966, l'usine pétrochimique Shun Nippon Chisso rejette des métaux lourds dans la baie de Minamata, où l'activité principale est la pêche. Le mercure ingéré par les poissons se retrouve dans l'alimentation et fait des milliers de victimes. Le photographe Eugène Smith révélera au monde, en 1970, le scandale de cette pollution industrielle et la situation désespérée des victimes.

À Toyama, une exploitation minière de plomb, de cuivre et de zinc provoque une intoxication massive au cadmium déversé dans la rivière servant à l'irrigation des champs de riz (1910-1945).

Les Teikei: confiance et entraide

Alertées par ces accidents environnementaux et les difficultés rencontrées par leurs victimes pour se faire entendre, dans une société où la domination masculine leur laisse peu de place, des femmes vont créer une dynamique permettant une collaboration entre consommateurs et producteurs pour une agriculture saine, soucieuse de la qualité de l'alimentation pour leur famille; elles vont s'impliquer massivement dans le mouvement coopératif qui existe au Japon depuis les années 1920. Elles vont

occuper une place centrale et fonder les premiers *teikei*, en japonais *collaboration*: en échange de l'achat par souscription de la récolte du paysan, ce dernier s'engage à fournir des aliments sans produits chimiques par un système de production et de distribution directe indépendant du marché conventionnel.

Parmi d'autres exemples, celui du groupe pionnier de la banlieue ouest de Tokyo, l'Association pour produire et consommer des aliments sains.

En 1973, un groupe de jeunes mères de la banlieue de Tokyo fait un voyage de 4 heures pour rejoindre un petit village agricole au sud de la presqu'île de Bôso.

Nous cherchons de vrais aliments pour défendre notre vie. Nous vous prions de faire le maraîchage sans entrants chimiques. En ville nous vivons en plein milieu de la pollution. Nous vous compenserons en cas de perte à cause de la culture sans entrants chimiques. Nous vous prions d'élever des poules dans les basses-cours pour qu'elles pondent des œufs fécondés.

À leur retour, ces femmes forment une association, pour produire et consommer des aliments « sains », qui voit le jour en février 1974. Les paysans sont réticents au début et le groupe rencontre des difficultés, mais la structure participative incite tout le monde à collaborer. Le groupe prend rapidement une dimension importante. Dans les années 1970, on compte 1200 participant-es-collaborateurs/collaboratrices et 41 producteurs et productrices. Dans cette période, les Japonais prennent conscience des effets destructeurs d'une croissance rapide sur l'environnement naturel. La démarche revêt également un caractère social: les *teikei* apparaissent comme un moyen de réaliser une société plus juste, reposant sur des relations de confiance et d'entraide. Le groupe continue de fonctionner aujourd'hui dans le même esprit, un engagement de collaboration entre producteurs et consommateurs dans le respect de la nature.

Les premières Amap de France ne seront lancées qu'en 2001, longtemps après les premières *Teikei*.

Sa.

Sources: Hiroko Amemiya, *Du Teikei aux Amap*, Presses universitaires de Rennes, 2018.

Au Japon, pays des Kami, l'opposition nature-culture est inconnue, la mentalité japonaise est imprégnée par le shintoïsme, croyance proche de l'animisme; l'être humain n'est qu'un élément parmi d'autres du monde vivant peuplé de forces vives supérieures à la condition humaine et que l'on se doit de respecter. Les kami, sortes de divinités ou d'esprits sont des éléments de la nature, des animaux ou les forces créatrices de l'univers. Pour cette raison, les Japonais-es témoignent d'une très grande sensibilité à la nature. Elles et ils ne sont pas dans une position de domination, mais recherchent plutôt l'harmonie avec elle. Le film d'animation d'Hayao Miyazaki (1988), *Mon voisin Totoro*, a popularisé ce personnage en Occident – Totoro esprit légendaire de la forêt et bienveillant pour les enfants venus partager son domaine.

Le quiz de Christine... Qui a dit ?

1. La dégradation sociale des jeunes filles [travailleuses] est extrême et lamentable. Quand ces jeunes filles deviennent les femmes des ouvriers mineurs, les hommes souffrent énormément de leur dégradation et cela les entraîne à quitter leur foyer et à s'adonner à la boisson.

2. Le travail des femmes est une calamité, un mal social. Une femme entrée honnête et sage dans un atelier ne tarde pas à se dépraver, étant dans cesse en butte aux séductions des ouvriers qui l'entourent.

3. Nous ne comprenons pas plus une femme législatrice qu'un homme nourrice.

4. Je regarde comme funestes et stupides toutes nos rêveries d'émancipation de la femme; je lui refuse toute espèce de droit et d'initiative politique; je crois que, pour la femme, la liberté et le bien-être consistent uniquement dans le mariage, la maternité, les soins domestiques, la fidélité de l'époux, la chasteté et la retraite.

5. L'âme de la femme est surface, une couche d'eau mobile et orageuse sur un bas-fond. Mais l'âme de l'homme est profonde, son flot mugit dans les cavernes souterraines: la femme pressent la puissance de l'homme, mais elle ne la comprend pas.

6. Un ministère de la Condition féminine ? Et pourquoi pas un sous-secrétariat au Tricot ?

7. Dans l'état de sauvagerie, la femme n'est qu'un animal domestique: l'homme marche en tête, les armes à la main et la femme le suit, chargée des ustensiles.

8. Le progrès, c'est de permettre aux femmes de rester à la maison.

9. Et si nous disons à l'homme, qui a la santé, la force musculaire: à l'atelier; nous disons à la femme, qui a la faiblesse, la beauté, la douceur et l'amour: au foyer domestique.

10. Par vos interruptions de grossesse, de plaisance ou de complaisance, vous avez assassiné Beethoven, Pasteur ou Charlie Chaplin.

11. Pour moi, la femme idéale, c'est la femme corrézienne, celle de l'ancien temps, dure à la peine, qui sert les hommes à table, ne s'assied jamais avec eux et ne parle pas.

12. On a vu des femmes très savantes comme il en fut des guerrières, il n'y en a jamais eu d'inventrices.

13. Il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner leur ménage, et obéir à leur mari sans raisonner.

14. Les femmes « sont le but et le butin de tout homme doué qui aspire à grimper dans la société ».

15. « C'est une sorte de Greta Thunberg ménopausée. »

16. J'ai eu tort de dire trop de bien des femmes. J'ai été ridicule.

17. Nous ne devons pas nous laisser détourner par les féministes soucieuses de nous forcer à considérer les deux sexes comme complètement égaux en position et en valeur.

18. Elles ne doivent pas être regardées comme les égales des hommes, et ne sont, en réalité, que des machines à faire des enfants.

19. Il pleurerait comme une femme.

20. Ce que j'aime en l'homme, c'est sa force, et la femme sa beauté.

Joseph Bernard	Emmanuel Kant
Guillaume Bigot	Karl Marx
Jacques Chirac	Napoléon 1 ^{er}
Délégué CGT	Friedrich Nietzsche
Fénelon	Pierre-Joseph Proudhon
Sigmund Freud	Philippe de Villiers
Charles de Gaulle	Voltaire
Maurice Joyeux	Eric Zemmour

11. Chirac, 1978.
12. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*.
13. Fénelon, *De l'éducation des filles*, 1825.
14. Zemmour, 2021.
15. Guillaume Bigot, *politologue sur Cnews*.
16. Pierre-Joseph Proudhon, *La Pornocratie ou les femmes dans les temps modernes*, 1875.
17. Sigmund Freud.
18. Napoléon 1^{er}.
19. Maurice Joyeux. *Militant anarchiste mort en 1991*. (Je sais plus dans quel livre... Il y a longtemps, mais je suis encore traumatisée, Ch.)
20. Karl Marx

1. Le délégué de la Chambre syndicale de la typographie parisienne, au 4^e congrès de la CGT, Rennes, 1898.
2. Pierre-Joseph Proudhon, *Le Peuple*, mai 1849.
3. Pierre-Joseph Proudhon, *Lettre à Robin*, 1851.
4. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1885.
5. Charles de Gaulle, 1967.
6. Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, 1798.
7. Philippe de Villiers.
8. Philippe de Villiers, lors de la campagne présidentielle de 2012.
9. Joseph Bernard, 23 ans, militant anarchiste. Congrès ouvrier de Marseille, 1879.
10. Philippe de Villiers, 1987.

Le Bon Pasteur, ses «refuges» et ses filles...

Dans le dossier «Ouvrières» (*Casse-rôles*, n° 21), un article racontait la fermeture d'un de ces établissements tenus par des religieuses (1903, Nancy)...

UNE MAISON DE CORRECTION, ou de redressement comme on disait alors, qui emprisonnait des fillettes et des jeunes filles, et qui, sous prétexte de les «redresser» de leurs mauvais penchants et actions, les exploitaient, les volait, les humiliait, les violentait.

Il y en avait dans tous les départements, de ces lieux d'enfermement et de contrainte – barreaux aux fenêtres et hauts murs gris souvent –, tenus par des religieuses, et où des jeunes délinquantes voisinaient avec des prostituées, des filles désobéissantes ou «hystériques», mises là par la famille (certaines pour avoir eu des relations amoureuses) avec d'autres, placées par la Justice ou l'Administration, retirées de leur famille violente, incapable, ou après avoir été violées (elles étaient «coupables», bien sûr).



Le but était la sanction d'une faute pour certaines et, pour toutes, de discipliner des filles considérées comme rebelles, de les obliger à se conformer aux règles sociales. Certaines y échouaient par erreur ou parce qu'il n'y avait pas d'autres lieux où les mettre. Elles y apprenaient la couture, le ménage, la broderie, la cuisine... travaillaient beaucoup.

Les plus raisonnables sortaient pour suivre des cours de dactylo ou de secrétariat. Les plus dures étaient battues ou finissaient au cachot, au pain sec et à l'eau.

Trois cents de ces anciennes pensionnaires ont créé l'association Les filles du Bon Pasteur, souhaitant porter l'affaire devant la justice

pour se voir reconnaître le statut de victimes. Toute une vie de silence avant de prendre la parole...

Un reportage, «L'envie de mourir je l'ai eue à 10 ans» (témoignage dans *L'Humanité* des 9, 10 et 11 décembre 2022, de Yolande Scarponi, placée à l'âge de 8 ans et demi, suite à sa dénon-

ciation à la police des violences de son père sur sa mère et sur les enfants. Sortie à 21 ans). Un livre *Mauvaises Filles, incorrigibles et rebelles*, de Véronique Blanchard et David Niget (Textuel, 2016). Un documentaire vient de sortir, *Mauvaises Filles* réalisé par Emérance Dubas.

C. B.

Petite annonce



Michèle Monico
1 bis, Poulinat, 87230 Bussière-Galant.
michele.simples@mailo.com>

Nous recherchons un lieu à la campagne, avec des arbres plus vieux que nous, où nous pourrions établir notre projet.

Une maison de retraite autogérée destinée à des femmes rebelles, débrouillardes, érudites, désireuses de partager leurs savoirs et savoir-faire, voire à les transmettre à plus jeunes.

Désireuses de mettre en commun des espaces, commodités domestiques, outils, moyens de transport, etc., tout en ayant chacune «une chambre à soi», un lieu de repli pour l'introspection, mais aussi de réception et de vie personnelle.

Ces femmes seraient dans l'esprit de s'exercer et pratiquer ensemble l'«Art du bien».

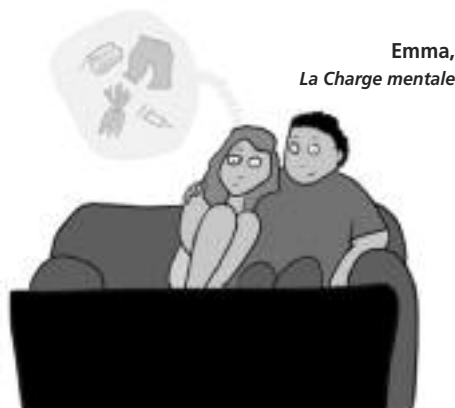
Vieillir autonomes, en étant actives dans des réseaux de collectifs locaux, afin de maintenir le lien intergénérationnel et la circulation des connaissances et des informations.

Nous recherchons des compagnes pour cette aventure.

Nous envisageons que ce lieu puisse être la propriété d'un Fonds de dotation (à l'image de Terres de liens ou Antidote) ayant pour objectif le soutien à la création de tels lieux, et qui en assurerait la destination dans le temps.

Collectif des créatrices de bandes dessinées contre le sexisme

Trois autrices, finalistes lors du premier tour pour la désignation du Grand Prix d'Angoulême, la programmation d'une exposition consacrée à Julie Doucet, d'une autre à Marguerite Abouet, récente lauréate du Prix Jacques Lob, cela allait-il déjà trop loin ? Fallait-il allumer un contre-feu patriarcal de toute urgence ?



Emma,
La Charge mentale

NOUS TROUVONS que le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (FIBD) traite avec légèreté son choix de consacrer une exposition à un auteur indéniable, mais qui pose problème tant par sa production d'images pédopornographiques, que par ses réflexions personnelles totalement inadaptées sur l'inceste, l'homophobie ou la pédophilie, ainsi que par une vision archaïque de la femme (culture du viol, non-consentement, hypersexualisation, confusion des âges, etc.) tenant visiblement à faire perdurer, au nom de la liberté d'expression, un modèle étouffant de la bande dessinée. Or ce modèle est battu en brèche et aujourd'hui totalement dépassé dans une création post-#Metoo. Nous ne pardonnons pas non plus ses sales attaques contre notre consœur, Emma, autrice de *La Charge Mentale*.

Un problème supplémentaire réside dans le fait que l'auteur balaie régulièrement toute critique et justifie son travail par des propos ambigus, souvent relayés par des médias amusés et complices.

Bastien Vivès entend que sa liberté soit respectée : nous ne remettons pas cela en cause, mais demandons que son

travail ne soit pas célébré sans qu'aucun questionnement ne semble envisageable. Il est plus que temps que nos collègues et nos partenaires des maisons d'édition, librairies, festivals et galeries, prennent conscience de ce qu'elles et ils font, et des messages qu'elles et ils envoient.

Le Collectif des créatrices de BD contre le sexisme ne souhaitait pas l'annulation de l'évènement et même si nous déplorons fortement les « menaces » reçues par Bastien Vivès et les organisateurs, nous attendions avant tout des excuses et surtout des explications de la part de ces derniers. Il n'y en a pourtant aucune trace dans le communiqué du FIBD annonçant la déprogrammation de l'exposition.

Nous rappelons néanmoins l'obligation faite aux festivals et autres manifestations culturelles en France bénéficiant de dotations de l'État, d'œuvrer activement contre les violences et harcèlements sexuels et sexistes.

Nous, Collectif des créatrices de BD contre le sexisme, attendons bien mieux de notre milieu et des institutions qui se donnent pour mission de le représenter. Nous restons vigilant-es et continuerons d'avancer. Dans le sens de l'Histoire. ■

Sexualité hétéro : s'interroger sur la pénétration

Martin Page a écrit ce livre pour le jeune homme qu'il était. Il sera utile à tous les hommes, en particulier ceux éduqués sexuellement par la violence et le phallocentrisme du porno.



Un jour, l'auteur a découvert que la pénétration vaginale était souvent désagréable et il fait la liste des causes médicales ou psychologiques, mais il a aussi dû admettre que, parfois, les femmes n'aiment simplement pas ça et n'y

trouvent pas de plaisir particulier, en plus d'y supporter le risque de grossesse et la charge de la contraception.

Il analyse l'acceptation générale comme soumission à la norme et difficulté à parler du sexe.

Dans la sexualité hétérosexuelle, la pénétration passe pour naturelle, alors que la sexualité est sociale et politique et que les pratiques doivent être critiquées.

Bouleverser la sexualité bouleverserait tout l'ordre social

Il invite les hommes à aller vers plus d'imagination, de paroles, de découvertes, à remettre en cause leur domination, à admettre que tout leur corps est sensible. En plus, ils seraient débarrassés de l'angoisse de ne pas bander. Il fait une intéressante analogie avec le fait de manger de la viande, et donc de profiter de son statut de dominant sans se sentir dominant.

Et, enfin, il déclare que la pénétration, anale cette fois, donne plus sûrement du plaisir aux hommes pénétrés, même si la plupart des hétéros sont hostiles à cette pratique pour ne pas être du côté des faibles. D'ailleurs, malgré sa lucidité, Martin Page avoue ne pas y arriver. Pour lui, cette pratique remettrait en cause les normes de la virilité, dans le sexe et dans la vie quotidienne.

Le livre est divisé en plusieurs parties : un texte sur la sexualité à repenser ; une introduction aux propos sur la pénétration qu'il a recueillis à partir de la première partie ; des témoignages (les propos sur) ; des remerciements avec des éléments de bibliographie ; et enfin des notes sur la musique, qui parlent des rares chansons qui abordent le sujet.

Ch. R.

Martin Page, *Au-delà de la pénétration*,
Le nouel Attila, 2019.

(Merci à notre abonné pour cet envoi ! S.)

La pédocriminalité en pleine forme

L'apologie de l'inceste et de la pédocriminalité de Bastien Vivès

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BD d'Angoulême a choisi de programmer l'exposition « Dans les yeux de Bastien Vivès » sponsorisée par Casterman, du 26 janvier au 12 mars 2023. La banalisation et l'apologie de l'inceste et de la pédocriminalité nourrissent l'argument éditorial de Bastien Vivès. Que cet éditeur publie Vivès, sans se rendre compte de la dangerosité de ses propos au regard de la jeunesse, est inconcevable. Que le Festival d'Angoulême favorise cette expression est encore plus inadmissible.

Vivès ne se cache pas, puisqu'il est soutenu :

Moi déjà, l'inceste ça m'excite à mort. Pas celui de la vraie vie, mais celui raconté, je trouve ça génial. Tous ces trucs-là font des histoires incroyables. Quand tu transgresses, quand tu fais quelque chose que t'as pas le droit de faire, c'est agréable à lire.

Cela nous rappelle les propos de Gabriel Matzneff, accusé de faire l'apologie d'actes pédocriminels, et précisément du crime de viol aggravé lors de ses procès. Vivès se délecte en pensant aux enfants qui tomberont sur ses BD sur la table basse du salon des parents :

Au moins, les gamins, même s'ils comprennent pas, ils apprécieront les scènes de cul. Ils seront contents, ils auront vu une fellation.

BebraveFrance a lancé une pétition qui a recueilli plus de 110 000 signatures et le Festival International de la BD d'Angoulême, Casterman et ses partenaires publics et privés, dont la mairie d'Angoulême, la région Nouvelle Aquitaine, le département de Charente, RAJA¹, SNCF... ont décidé de déprogrammer l'exposition.

À quand un Festival international de la BD d'Angoulême qui s'organise vraiment pour une programmation luttant contre toutes les violences sexuelles, visant l'égalité entre les femmes et les hommes et le respect de tous et toutes, et en participant à un projet d'éducation et d'émancipation populaires ? ■

1. RAJA (leader européen de la distribution d'emballages) est le principal partenaire du festival.

Un nouveau mouvement : le Collectif enfantiste

EN FRANCE, en 2022, un enfant sur dix est victime d'inceste. Chaque année, sont comptabilisés près de 160 000 enfants victimes de violences sexuelles, mais aussi 398 310 co-victimes de violences conjugales (près de 4 millions, selon le Haut Conseil de l'Égalité entre les femmes et les hommes). Chaque jour, ce sont 200 enfants qui sont victimes de maltraitance. Chaque heure, un enfant est victime de viol. Infanticide, inceste, pédocriminalité, harcèlement, violences intrafamiliales, les enfants en sont massivement victimes. C'est pourquoi le Collectif enfantiste a été créé en avril 2022, et vise à lutter contre les violences faites à l'égard des enfants. La lutte pour la protection des droits des enfants reste aujourd'hui un des angles morts de notre société et des politiques publiques. La société ne peut avancer sans la protection des enfants.

Face à ce constat, l'invisibilisation de ces violences et la crise majeure que vivent nos institutions publiques en lien avec les secteurs de la Justice, du médical et du social, le Collectif enfantiste entend agir, dénoncer, sensibiliser le grand public de l'ampleur des violences physiques, sexuelles, psychologiques, économiques, éducatives, ordinaires et vicariantes, faites aux enfants. Ainsi, le

Collectif se joint à certaines manifestations comme celles contre les violences faites aux femmes, mais appelle aussi à des rassemblements, comme celui en soutien aux deux pédopsychiatres, Eugénie Izard et Françoise Ferlicelli, convoquées au Conseil de l'ordre des médecins le 24 novembre dernier pour avoir signalé des suspicions de maltraitance et de violences intrafamiliales exercées sur des enfants mineurs suivis en thérapie. Ces médecins sont poursuivies pour immixtion dans des affaires de famille. Soumis au secret médical, risquant des dépôts de plaintes des parents agresseurs et des poursuites disciplinaires, les médecins ne sont à l'origine que de 5% des signalements de maltraitances sur mineurs, selon la Haute Autorité de santé. La Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Ciivise) recommandait, en mars dernier dans son rapport intermédiaire, qu'une obligation de signalement par les médecins soit inscrite dans la loi, et préconisait la protection des médecins contre des poursuites judiciaires ou ordinaires. Le 14 décembre 2022, le Collectif enfantiste a appelé à un autre rassemblement devant le Sénat, suite au vote de celui-ci contre la création d'une Délégation aux droits des enfants.

Le Collectif utilise les réseaux sociaux pour sensibiliser et prévenir en faisant connaître les chiffres clefs, le vocabulaire, les mécanismes de violences... Il réutilise la même modalité de collage que les collages dénonçant les violences et féminicides dont sont victimes les femmes. Quelques actions coups de poing s'organisent aussi, comme récemment l'installation d'une banderole sur le pont au Double, le 20 novembre à Paris. Les revendications portent sur la prévention à l'école, la formation de tous les professionnels de première écoute, la création d'une juridiction spécialisée, l'obtention de moyens humains et financiers (Justice, médical et social), l'augmentation d'unité d'accueil spécialisée, la suspension des poursuites disciplinaires à l'encontre des médecins protecteurs, l'instauration d'une culture de la protection.

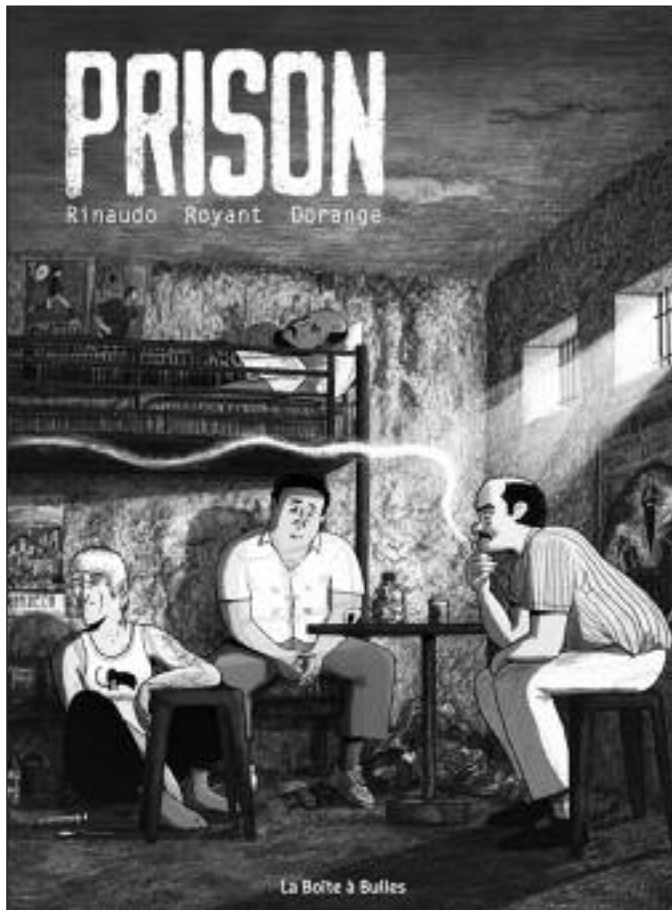
Le Collectif rappelle :

Tout commence dès l'enfance : n'oublions jamais que nous sommes les enfants d'hier et qu'ils sont les adultes de demain. De par leur statut, les enfants sont vulnérables et dépendent de l'adulte, il est donc dans notre devoir de les soutenir, de les écouter et de les protéger.

H. H.



Un titre tout simple: « Prison »



VOUS AVEZ PU LIRE LE DOSSIER «PRISON» dans le numéro 19 de notre journal (février-avril 2022)... un an déjà! Et voici que l'éditeur La Boîte à bulles sort une BD sur le thème. Fabrice Rinaudo (scénario), Anne Royant et Sylvain Dorange (dessins).

En lien avec Rosanna Landom, avocate, membre de la Ligue des droits de l'Homme, les auteurs racontent quatre histoires.

Guy partage sa cellule avec Vic, héroïnomane, et Hassan, SDF cambrioleur à la santé précaire. Cela fait quelques jours que ce dernier se tord de douleur dans son lit. Malgré ses demandes de soin répétées, l'administration pénitentiaire fait preuve d'une indifférence coupable. Malheureusement, la situation d'Hassan n'est pas une exception.

Toufik, détenu psychotique, opprimé par cet environnement pathogène, et Audrey, surveillante tombée tristement amoureuse d'un détenu...

Quatre contes cruels de *Prison* dressent le portrait d'un écosystème opaque et inhumain, où privation de liberté rime avec violence, privation de soin, de silence, de vie sexuelle et d'amour.

Au final, un constat sans appel: la détention ne réinsère pas, elle sanctionne, elle brime, elle humilie, elle favorise le suicide et la récidive. La prison, cette ogresse, ne protège personne. Elle déshumanise.

Fabrice le dit:

Tout est à remettre en question. Car l'institution prison ne fonctionne pas. La manière dont les gens sont traités se rapproche plus de la déshumanisation qu'autre chose. C'est cette volonté de témoigner de cette horreur qui m'a motivé.

Cette BD, au réalisme terrifiant, vient confirmer notre point de vue: À bas toutes les prisons!

Je reprends la fin de l'édito du n° 19 de Casse-rôles:

Les mouvements féministes, sur tous les continents, à la pointe des luttes sociales et écologistes, font bouger les sociétés, voire proposent d'autres modèles de société. Devons-nous souhaiter des flics pour nous protéger et des taules pour enfermer nos violeurs? Ce dossier prison s'efforce d'ébaucher quelques pistes, dans une optique résolument anti-carcérale.

Solange



Rinaudo, Royant, Dorange, *Prison*, éd. La Boîte à bulles, 2022.

Ce film est le premier long-métrage de la réalisatrice Geneviève Albert. Elle porte un regard direct et s'engage contre la prostitution. Distribué au Québec en avril 2022, il sortira en France en avril prochain.

Noémie, mineure de 15 ans, vit dans un centre d'accueil jeunesse. Elle voudrait quitter cette structure pour aller vivre avec sa mère. Cette dernière, dépressive, se sent incapable de s'occuper d'elle et lui ferme la porte. Noémie fugue en quête de sens et de liberté. Elle va rejoindre son amie Léa, une ancienne du centre d'accueil, qui l'introduit dans une bande où elle va rencontrer Zach, un gars qui va rapidement lui proposer d'être escorte le temps d'un week-end.

Un schéma classique de déterminisme social

Noémie s'est construite dans les difficultés sociales, placée dans un foyer, en conflit avec une mère qui la rejette et avec qui elle voudrait renouer; elle exprime dans l'agressivité son besoin d'affection et d'amour. Raisons pour que Noémie tombe amoureuse du séducteur Zach – qui s'avère être un proxénète.

Une emprise progressive s'installe et pose rapidement la question du consentement. Zach insiste à plusieurs reprises et incite Noémie à se prostituer, notamment en disant : « Ce n'est que le temps d'un week-end... ce n'est que du cul... avec l'argent on pourra partir en voyage... » Noémie a en elle une capacité à résister... et pourtant... très récalcitrante au départ, elle bascule et finit par dire oui!

La prostitution dans tous ses états !

Le décor se situe à Montréal, à l'occasion d'une compétition de formule 1, moment annuel sportif où est organisée la prostitution comme divertissement.

«Noémie dit oui»

C'est la descente aux enfers avec des scènes crues, mais suggérées sans voyeurisme, maîtrisées, retenues, qui peuvent déranger, mais c'est pour mieux alerter et dénoncer.

La répétition des scènes avec les clients permet leur visibilité, ils ont un visage, une voix, un corps, ce sont des types ordinaires issus de tous milieux. Il s'agit de montrer l'horreur, la dure réalité de la prostitution, ici, juvénile, pour qu'on ne puisse pas l'ignorer.

Noémie, dont le corps objet est utilisé sans ménagement, manifeste son dégoût, son écoeurément, confrontée à cet abatage ignoble, à l'humiliation, à la violence sexuelle des hommes. Corps marchandise, car il ne s'agit pas d'une relation, mais d'une transaction, le client, au-delà du service, s'achète momentanément une personne et se dégage de toute responsabilité.

C'est un film cash qui montre, comme l'indique la réalisatrice, « la violence sexuelle et physique, violences vécues par les femmes, violence des relations sexuelles non désirées, la violence de la négation de soi, la violence d'être achetée, la violence du silence collectif ».

Noémie a la rage, elle encaisse les coups, mais elle va choisir de se rebeller pour éviter l'autodestruction à laquelle elle se risque, notamment lorsqu'elle est contrainte à la prostitution.

C'est une critique acerbe de la domination patriarcale à travers la prostitution qui, sur le fond, démontre ce qu'il y a d'implacable, de subi et non choisi. Du grain à moudre pour débattre de la question de l'abolition de la prostitution.

Hervé Faure

GENRE ?

Billet d'humeur

L'APPÉTIT DÉLIRANT pour des classifications de plus en plus fines, exigées, sans quoi les gens seraient renvoyés dans une altérité qui les mettrait en souffrance, devient épuisant.

Nous sommes le fruit de nos identités, vosgienne et française, laïque et hétérosexuelle, militante syndicale et pédagogique, féministe et écologiste, de notre genre et de notre sexe, et de notre date de naissance, qui détermine la tranche de l'histoire du monde à laquelle on participe.

LGBTQI + ?

Tant de lettres pour que chacune et chacun et chaque se sente « reconnu » ? Mais pourquoi faudrait-il que tout soit « reconnu » sans cesse, et que, comme pour les maillots de



Trans and co...

foot, les marques soient floquées sans cesse sur les personnes. Car il n'y a pas que les trans, les religions minoritaires exigent aussi d'exhiber des marques d'altérité, pendant que les religions proches du pouvoir, elles, sans marque, se gavent de subvention au mépris de la laïcité.

Et pendant qu'on cherche des termes pour féminiser, puis pour transgenrer, la plupart des salaires faibles restent accrochés aux femmes, aux immigrés et à leurs descendants, la plupart des vies précaires restent le lot des plus faibles, ceux qui cumulent les « étiquettes » à poids lourd.

Il faudrait se battre sur l'égalité des droits pour tous les humains. Et pas pour une « reconnaissance » fallacieuse des « identités » brandies.

V. D.

De Mai 68 au Mouvement de libération des femmes (MLF)

Le Réseau féministe Ruptures avait organisé, en 2008, trois tables rondes pour évoquer comment, de Mai 1968, avait pu surgir le MLF, ce qu'il avait généré et laissé comme transmission aux générations suivantes.

MONIQUE DENTAL ET MARIE-JOSÉE SALMON, toutes deux militantes actives de ce Réseau, ont dirigé la publication des actes recueillis dans l'ouvrage *De Mai 1968 au Mouvement de libération des femmes (MLF)*, et ce quatorze années plus tard. Aujourd'hui, faire revivre, par les actrices elles-mêmes du MLF, les événements pétillants d'actions, les plus saugrenues comme les plus politiques, est à la fois jouissif et questionne.

Le 29 avril 2007, Nicolas Sarkozy fustige les héritiers de Mai 1968, ils et elles seraient responsables de tous les maux de la société française ! Un appel du Réseau féministe Ruptures est lancé afin de réagir. Et de démontrer que Mai 1968 a été une brèche dans laquelle des femmes ont su se faire remarquer, à l'amphi Descartes de la Sorbonne, lors du meeting « Femmes et Révolution », lancé à l'initiative de quelques-unes de Féminin Masculin Avenir (FMA), un petit groupe qui regrettait que les femmes soient peu présentes en ce mai qui bouillonnait, sauf à la machine à café ou à écrire, petites mains à tout faire. C'est avec cette prise de conscience qu'elles créèrent et firent vivre un mouvement sans cheffe ni hiérarchie : le MLF !

Les trois tables rondes de 2008 – dont les titres structurent les trois chapitres de l'ouvrage – ont réuni 27 femmes qui ont pris la parole devant un auditoire très féminisé :

- 1968, la prise de conscience, des féministes à l'œuvre ;
- La révolution féministe dans les années 1970-1980 ;
- 40 ans après : Quelles résonances ? Quelles transmissions générationnelles ? Pour quels engagements féministes aujourd'hui ?

Ainsi, dans la première table ronde, on sent la joie et l'engagement qui a ouvert une rupture dans la pensée et donc dans le patriarcat et le capitalisme, ne serait-ce que par les titres des interventions, celui de Cathy Bernheim, « Perplexe vous l'étiez, nue parmi les bananes », ou celui de Nadja Ringart, « La jupe et le pantalon »...

Une révolution dans la révolution, à la Sorbonne ! Puis ce fut la tentative de dépôt de la gerbe à la Femme du soldat inconnu en août 1970, et le MLF vivifiant pour toutes celles qui voulaient se libérer, passer d'une sourde révolte personnelle à une prise de conscience d'une oppression collective.

Ce sont les années Mouvement, comme évoqué par Françoise Picq dans son livre (*Libération des femmes, les années mouvement*, Seuil, 1993).

La deuxième table ronde, c'est le temps des conquêtes, celui de l'IVG et de la reconnaissance du viol. C'est la période que j'ai connue, dans laquelle j'ai milité dans deux groupes Femmes et un groupe du Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (Mlac). C'est le temps du féminisme radical pour arracher le droit à disposer de son corps. « On ne mendie pas un juste droit, on se bat pour lui », phrase de Wilhem Reich que rappelle alors Simone Iff, ancienne présidente du Mouvement français pour le planning familial. C'est le temps du désir, comme instrument de libération, le temps de la vidéo féministe, avec ce film *les Insoumuses*, caméra au poing chez Lip, par exemple. C'est également le temps du féminisme lutte de classes, avec des groupes femmes d'entreprises, et aussi de quartiers.

Dans les années 1970 s'organisent des mouvements de femmes exilées politiques, des Sud-Américaines, des Algériennes, Marocaines et une Coordination des femmes noires, et celles restées dans l'ombre de l'immigration des hommes...

Revenons sur la transmission – un des axes forts du Réseau féministe Ruptures et objet de la troisième table ronde. Réfléchir à l'héritage, cela convoque la possible transmission. Natacha Chetcuti aborde les différents courants du lesbianisme, critique de l'hétérosexualité, entre radicalité et séparatisme, vers une inventivité relationnelle, et Françoise Colin témoigne que le mouvement féministe a permis « la constitution d'un lien à la fois effectif et symbolique entre les femmes s'interpellant mutuellement, que ce soit dans l'accord ou dans le désaccord ». La transmission est d'autant plus difficile que de multiples groupes se créent sur des thématiques, pour chacun d'entre eux, très ciblées : des associations spécifiques comme La Barbe, le Réseau Effigies, contre le publisexisme, pour le matronyme, le Réseau d'alternatives féministes... se partagent une partie de l'héritage en 2008. Le féminisme irrigue la société et s'institutionnalise aussi.

Aujourd'hui, les luttes contre les violences faites aux femmes – pornographie, prostitution, violences sexistes et sexuelles, mutilations sexuelles féminines, mariages forcés ou précoces, féminicides – rassemblent largement, mais il est toujours nécessaire de réaffirmer les droits des femmes sur un plan universel, et ce dans toutes les régions du monde, solidaiement.

Car le port du voile, la gestation pour autrui, ou encore la dénomination du travail sexuel, restent des questions clivantes parmi les féministes. Et, en même temps, #MeToo ou les colleuses contre les féminicides renouvellent les pratiques et les réflexions. Un livre donc qui ouvre sur des questions pleines de sens pour le féminisme et la transmission générationnelle.

H. H.

Monique Dental, Marie-Josée Salmon (dir.),
*De Mai 68 au Mouvement de libération des femmes (MLF),
Témoignages et retours critiques*, éditions du Croquant, 2022.



Jin, Jiyan, Azadi

Le 23 décembre, un homme armé a fait irruption au Centre culturel kurde de la rue d'Enghien, à Paris, puis au restaurant situé en face. Il a fait feu aux deux endroits, tuant trois personnes.

LES VICTIMES sont Mir Perwer, un jeune chanteur qui avait obtenu l'asile politique après avoir été condamné à trente ans de prison par Ankara pour avoir chanté en kurde; Abdurahman Kizil, un habitué dévoué du centre, et Emine Kara, alias Evin Goyi. Cette dernière était une personnalité centrale du mouvement de libération des femmes kurdes.

Arrêté en avril 2021 pour avoir attaqué à la machette un camp d'exilés à Bercy et avoir blessé trois personnes, le tueur avait été mis en préventive sous le chef d'inculpation de violences avec armes, préméditation et caractère raciste, rien de moins, mais apparemment pas de quoi être fiché par la DGSI.

Pour leur part, les réfugiés attaqués s'étaient retrouvés en garde à vue pour trouble à l'ordre public, et l'un d'eux expulsé à la hussarde, sans préjudice de charges et de gavage du camp et des soutiens par les flics.

William M., déjà, avait expliqué son geste par sa haine des étrangers. Cette fois, il a d'abord été mis en examen pour assassinat, tentative d'assassinat, violences volontaires avec armes et infraction à la législation sur les armes. C'est tout ? Le lendemain, le « mobile raciste des faits » a été ajouté à l'investigation, tant il était impossible de le nier alors que le mis en examen braillait sur tous les tons qu'il était raciste.

De là à confier l'affaire au parquet antiterroriste, il y a un pas que les autorités françaises n'ont pas l'intention de franchir. Pour la peau de quelques Kurdes, de celles et ceux qui ont combattu l'État islamique ? Alors qu'on frise la brouille diplomatique avec Ankara pour avoir laissé les manifestants en deuil aborder des drapeaux du PKK, considéré comme une organisation terroriste à peu près partout sur Terre ? D'ici que les victimes de l'attentat soient mises en examen... William n'aime pas les étrangers, il veut les tuer. Seulement les étrangers ?

Au centre culturel Ahmet Kaya, où il s'est rendu, devait avoir lieu une importante réunion de femmes kurdes (une soixantaine) pour préparer la commémoration de l'assassinat, il y a dix ans, de

Fidan Doğan, Sakine Cansiz et Leyla Söylemez, trois membres du PKK retrouvées abattues par balles dans le 10^e arrondissement à Paris. Quoique l'assassin, Ömer Güney, ait été en communication manifeste avec le MIT (les services secrets turcs), cette piste sera abandonnée par la Justice française. Le gouvernement turc, qui la ramène beaucoup en ce moment pour des autorités qui commanditent des exécutions sommaires sur le sol d'autrui, fait de l'intimidation à tel point que, depuis l'attentat, la ministre des Affaires étrangères, Catherine Colona, a annoncé avoir « rehaussé la protection des emprises diplomatiques turques ». Des mesures auraient été prises quand même aussi pour assurer la sécurité des endroits où se réunit la communauté kurde.

Le mouvement féministe du Kurdistan est l'un des plus actifs et des plus radicaux du monde. En tant que femmes et en tant que révolutionnaires, les Kurdes sont particulièrement honnies de tous les mouvements politiques fascistes et réactionnaires. Le tueur est arrivé au centre au moment où la réunion aurait commencé si un retard du RER n'avait pas conduit à la reporter. Seule Evin Goyi, responsable du mouvement des femmes kurdes en France, où elle s'était repliée pour soigner les blessures reçues en combattant Daesh à Raqqa et Kobané notamment, était présente. C'était une personnalité majeure qui avait combattu dans tout le Kurdistan, en Turquie, en Irak, en Syrie et en Iran. Non seulement la France ne lui a pas accordé l'asile, mais elle vient d'y être abattue.

Que le tueur soit un fou raciste ne fait aucun doute. Qu'il soit de plus, comme tous les fascistes, un misogyne féroce et peut-être commandité, c'est ce que pensent nombre de personnalités, kurdes ou non.

Cependant, malgré ses tentatives de meurtres à la machette, il n'était pas fiché et ne faisait l'objet d'aucune surveillance particulière. A-t-il été recruté en prison par des contacts des Loups Gris ou de mouvements similaires ? Nous vivons une sale époque pour le mouvement féministe mondial.

Lors de la marche blanche qui a suivi l'attentat, la foule, brandissant des œillets rouges, scandait le slogan devenu célèbre depuis le soulèvement iranien : « Jin, Jiyan, Azadi ». Sur une photo de cette manifestation, on voit une femme en pleurs tenant une pancarte sur laquelle est marquée « Notre vengeance sera la révolution des femmes ».

Ce sera, oui, la plus belle des vengeance !

L. B.

Femme = coupable...

On a déclaré qu'il fallait d'abord la justice et que, pour la liberté, on verrait après; comme si des esclaves pouvaient jamais espérer obtenir la justice.
Albert Camus, Actuelles

Un acharnement qui tourne à l'obsession !

Alexandra Richard est définitivement condamnée pour le meurtre de son compagnon violent. Elle n'en pouvait plus de subir quotidiennement les violences conjugales et les humiliations, les insultes et les coups.

Dans la soirée du 16 octobre 2016, alors qu'il était sous l'emprise alcoolique, elle lui dit qu'elle va le quitter. Ces paroles ont déclenché sa colère et il menace de « lui défoncer la gueule ».

Pour se protéger, Alexandra se saisit du fusil de chasse, elle le charge, pour lui faire peur et pour maintenir son compagnon à distance afin de se protéger, en espérant le calmer. Prise de panique et dans l'effolement, le coup est parti. Elle n'avait pas l'intention de le tuer. Il est évident qu'elle était en état de légitime défense et, surtout, qu'il n'y avait pas préméditation.

Circonstance aggravante

La justice comme la peste change les âmes et les visages¹.

La cour de cassation vient de confirmer, le 2 novembre 2022 (jour de la fête des morts), le jugement de novembre 2020 de la cour d'appels de la Seine-Maritime, puis de la cour d'appel d'Évreux, d'octobre 2021. Alexandra Richard avait été condamnée à dix années

de prison, dont cinq ans à une période de sûreté. Ayant déjà effectué trois ans, elle était donc potentiellement libérable dans deux ans. Faut-il que les juges de la cour de cassation la jugent comme une dangereuse criminelle, susceptible de troubler l'ordre public, pour justifier son maintien en détention ?

Et la légitime défense ? !

Les attendus de la cour de cassation sont à vomir : elle estime que la condamnation de la cour d'appel est justifiée et elle retient la circonstance aggravante de violences sur son compagnon, alors qu'Alexandra était sous la menace de son conjoint et en état de légitime défense.

Une justice patriarcale

C'est ainsi que la justice patriarcale continue de victimiser les femmes alors qu'elle devrait les protéger. Elles peuvent mourir sous les coups de leur compagnon, mais en silence ! Si, par malheur, elles se défendent et commettent l'irréparable, elles sont considérées comme des criminelles et méritent la prison.

La femme corvéable à merci selon les désirs et les caprices de l'homme !

J.

1. Colette Piat, *Une robe noire accuse. La justice démasquée*, Presse de la Cité, 1976.

Que sont nos combats devenus ?

Au temps de la Préhistoire, c'est-à-dire en l'an 1995, le combat avait été rude contre la loi Juppé sur les retraites. Même Bourdieu s'y était mis. Et le Juppé, bien que droit dans ses bottes¹, avait reculé.

PAREIL AVEC LA POLICE : après que les « voltigeurs », c'est-à-dire des flics motorisés chopant à la volée les manifestants avec leur matraque, aient tué le jeune Malik Oussekine, en 1986, le gouvernement avait supprimé le PVM² sous la pression de la rue.

Aujourd'hui, tout passe comme une lettre à la poste, tout est bafoué sans vergogne : les droits des chômeurs, des vieux, des contestataires, et plus si affinités

Donc, les retraites, qui sont au goût du jour sur le menu de Manu : aussi bizarre que ça puisse paraître, son « ambition », selon les mots du ministre du Travail, c'est de « reculer ». Oui, il recule l'âge légal de départ à la retraite à 65 ans en 2031, à raison de quatre mois par an à compter de l'été 2023.

Si on en croit ses déclarations sur TF1, début décembre, y'a pas d'autres solutions que de travailler plus longtemps parce que, sinon, on met en danger le système par répartition³.

Apparemment, les syndicats, dans une belle unanimité (une fois n'est pas coutume), sont vent debout contre ce projet. Même la CFDT, c'est dire !

Peut-être de belles manifs en perspective...

M. G.

1. « Je reste droit dans mes bottes et je ferai mon travail », déclaration au Journal de 20 heures de TF1, en juin 1995.

2. Peloton des voltigeurs motorisés.

3. Il a dit ça, et son nez ne s'est même pas allongé !



Cachez ces mots qu'il ne saurait voir

« Il », c'est Gérard Darmanin, le premier flic de France, et « ces mots », ce sont ceux affichés par des femmes du Collectif des collages féministes niçois sur la vitrine de la librairie Les Parleuses, à Nice, le vendredi 9 décembre 2022. À la demande des deux libraires, Maud et Anouck.

TROIS JOURS AVANT, la librairie avait reçu Hélène Devynck, présentant son ouvrage *Impunité* (Le Seuil) qui cause de PPDA et des femmes l'accusant d'agressions sexuelles et de viols.

Manque de chance pour Gérard D., il venait, ce vendredi funeste, poser la première pierre (plutôt parpaing ou brique) du futur hôtel des polices qui sera situé juste en face de la librairie.

Or, Nice est une ville d'ordre et de tradition bien gouvernée par M. Estrosi (pour ses idées et son parcours, tournez à droite et encore à droite), et il n'était pas question pour lui (il dit que c'est pas lui) ni pour la préfecture que l'ami Gérard ait un choc dès son arrivée, en lisant les phrases suivantes affichées en noir et en gros caractères sur la vitrine de la librairie :

**Qui sème l'impunité récolte la colère
Voleurs, on vous voit, victimes on vous croit
Sophie, on te croit**

(Cette dernière phrase en référence à Sophie Patterson-Spatz, qui accuse Gérard D. de viol depuis 2017.)

En plus, le livre *Impunité* en bonne place dans la vitrine...

On ne peut être plus provocatrices que ces deux libraires ! Branle-bas de combat, police, CRS (manquait que le GIGN !) sur le terrain pour prendre d'assaut la lib... pardon pour cacher ces phrases honteuses sous une grande toile noire. Et piquet de surveillance tout le temps de la visite de G. D., qui s'est bien déroulée, à ce qu'il paraît. Eh bé, boudu on a eu chaud !

Du coup, tout le monde parle de cette histoire, du bouquin. Même à Nice. Joli coup de pub ! Et pour la librairie et pour le livre, avec une pleine page du Seuil dans *Le Monde*. Et pour le collectif des collages féministes de Nice.

C. B.

Réforme des retraites

Quand c'est la merde pour tout le monde, c'est pire pour les femmes

Le gouvernement a essayé de nous vendre la réforme des retraites comme indispensable pour combler un déficit dont de nombreux articles ont montré l'inexistence. Il a donc ajouté un argument plus susceptible de nous séduire : le système actuel est injuste, le futur sera plus juste, en particulier pour les femmes.

BORNE a ainsi déclaré le 1^{er} décembre 2022 :

Pour faire une réforme juste, notamment pour les femmes, nous avons décidé de ne pas augmenter l'âge d'annulation de la décote, qui restera à 67 ans.

Dès mars, Dussopt indiquait :

La réforme doit avoir deux objectifs : la soutenabilité, car notre modèle n'est pas financé et la justice.

Aujourd'hui les pensions de droits directs (sans les reversions) des femmes sont inférieures en moyenne de 40 % à celles des hommes.

Cette différence a deux causes : le salaire moyen des femmes est inférieur de 22 % à celui des hommes et elles ont plus de difficultés à avoir tous les trimestres nécessaires. Parce qu'elles sont plus à temps partiel, plus en bas des échelles hiérarchiques, plus dans les secteurs les moins payés et moins reconnus, et ont des carrières hachées.

La réforme à venir dégrade la situation des femmes

Elles partent déjà avec des retraites réduites et on ne voit pas en quoi l'augmentation du nombre de trimestres de cotisations nécessaire pour une retraite à taux plein pourrait améliorer les choses. 10,4 % des retraitées sont en situation de pauvreté (contre 8,5 % des hommes). Pour les retraitées de plus de 65 ans qui vivent seules, le taux de pauvreté augmente depuis 2012, atteignant même 16,5 % pour les femmes.

Le fait de laisser l'âge d'annulation de la décote à 67 ans ne va pas changer grand-chose. 19 % des femmes et 10 %



des hommes ont attendu d'avoir atteint cet âge avant de liquider leur retraite. Si l'âge de départ possible passe à 65 ans, la durée

d'attente sera théoriquement plus courte. Mais beaucoup de personnes ne sont plus en activité, parfois plusieurs années avant la retraite.

Aujourd'hui, plus de 60 % des personnes concernées ne sont plus en emploi à 61 ans.

Plus de 20 %, surtout des femmes, ni en emploi ni en retraite, n'ont aucun revenu et dépendent donc d'un conjoint.

L'augmentation de la pension minimum ne concernera que les nouveaux et nouvelles retraités-es,

et elle ne sera entièrement versée qu'aux personnes ayant une carrière complète, complétude de plus en plus difficile à atteindre, puisque les réformes antérieures ont déjà augmenté les durées nécessaires.

Si on ajoute que la pénibilité des emplois des femmes est mal prise en compte, il n'y a vraiment aucune justice à attendre de la réforme à venir.

Ch. R.

Cet article doit beaucoup à « Retraites : une réforme plus juste pour les femmes, vraiment ? », texte de Christiane Marty sur le site d'Attac.
<<https://france.attac.org/se-mobiliser/reforme-des-retraites/article/retraites-une-reforme-plus-juste-pour-les-femmes-vraiment>>.

Image du site de Charlie Hebdo.

Prochain dossier

Le mouvement des femmes a historiquement été accusé de nuire à la classe ouvrière et à la cause révolutionnaire et, récemment, Jérôme Leroy écrivait dans *Marianne* «À chaque fois qu'une bourgeoise écoféministe ouvre la bouche, une chômeuse vote le Pen», comme si luttes sociales et combats féministes étaient antagonistes. Non seulement ils ne le sont pas, mais nous croyons que capitalisme et patriarcat sont liés, car l'un comme l'autre s'organisent en systèmes de domination et d'inégalités.

La casse sociale s'accélère aujourd'hui et il n'est pas difficile de montrer qu'elle touche d'abord les femmes, dont la situation n'est déjà pas brillante.

Nous consacrons notre prochain dossier à ce sujet en en détaillant tous les aspects: les retraites, la (non) indemnisation du chômage, les familles

CASSE SOCIALE & PAUVRETÉ DES FEMMES



monoparentales, la disparition des services publics (au service des femmes, employant des femmes, remplacés par des femmes) et de leurs antennes physiques, l'inflation – impôt sur les pauvres –, les salaires des femmes toujours à la traîne. Etc.

CASSE-RÔLES

Édito **2**

Iran: «Femmes, vie, liberté» **3**

Iran, Une bombe qui s'appelle liberté **4-5**

Iran, «Baraye» / Bulletin d'abonnement **6**

Afghanistan, La prison se referme sur les femmes **7**
L'islam... selon les talibans **8**

Argentine: l'Antigone du Río de la Plata **9**

Accueil, Migrants, Misère **10-11**

Les damnées de la mer originaires d'Afrique **12-13**

Kate Millett: une féministe oubliée? **14**

Alice Neel, «collectionneuse d'âmes» **15**

Antimilitarisme: lisons avec Patrick! **16-18**

Antimilitarisme: à Dieppe, un monument aux mortes **18**

Antimilitarisme: à Gentioux, le 11 novembre **19**

Brèves: IVG, Homosexualité / Sportives à Nîmes **20**

Sommaire

DOSSIER ÉCOFÉMINISME

Sommaire **21**

Dossier **22-45**

Le quiz de Christine: Qui a dit? **46**

Le Bon Pasteur, ses «refuges» et ses filles /
Petite annonce **47**

Collectif des créatrices de BD contre le sexisme /
Sexualité hétéro: la pénétration? **48**

Festival BD Angoulême: pédocriminalité /
Un nouveau mouvement: le Collectif Infantiste **49**

Zonzon: la BD «Prison» **50**

«Noémie dit oui», le film / Trans and co? **51**

De Mai 68 au MLF **52**

Jin, Jiyad, Azadi / Femme = coupable **53**

Que sont nos combats revenus /

Cachez ces mots qu'«il» ne saurait voir **54**

Réforme des retraites, c'est la merde... **55**